

LES

ANCIENS POETES

DE LA FRANCE

La première partie du recueil des *Anciens Poëtes de la France* renfermera le cycle carlovingien, et formera quarante volumes de la BIBLIOTHÈQUE ELZEVIRIENNE.

L'examen des questions administratives et scientifiques auxquelles peut donner lieu la publication de ce recueil a été confiée par S. E. M. le Ministre de l'Instruction publique à une commission composée de MM. :

Le Marquis de LA GRANGE, sénateur, membre de l'Institut, *Président;*

Gustave ROULAND, directeur du personnel et du secrétariat général;

F. GUESSARD, professeur à l'Ecole impériale des Chartes, *délégué de la Commission pour la direction du Recueil;*

Francis WEY, inspecteur général des archives départementales;

Henri MICHELANT, membre de la Société des antiquaires de France, employé au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale;

SERVAUX, chef du bureau des travaux historiques, *secrétaire.*



Ce volume est le premier dans l'ordre de publication.

LES

ANCIENS POETES DE LA FRANCE

Nouvelle Série de la Bibliothèque elzevirienne

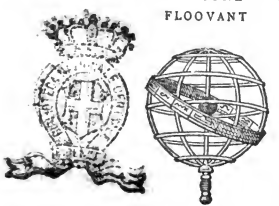
Publiée sous les auspices

DE S. E. M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES

Et sous la direction

DE M. F. GUESSARD

GUI DE BOURGOGNE — OTINEL FLOOVANT



A PARIS
Chez P. JANNET, Libraire

MDCCCLVIII

Paris, imprimé par CHARLES JOUAUST, 338, rue S.-Honoré,
avec les caractères elzeviriens de P. JANNET.

GUI DE BOURGOGNE

CHANSON DE GESTE

Paris. — Imprimé par CHARLES JOUAUST, 338, rue S.-Honoré,
avec les caractères elzeviriens de P. JANNET.

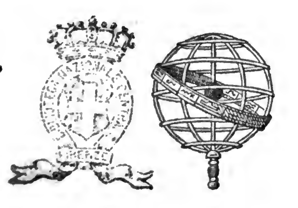
GUI
DE BOURGOGNE

CHANSON DE GESTE

Publiée pour la première fois d'après les manuscrits
de Tours et de Londres

PAR

MM. F. GUESSARD ET H. MICHELANT



A PARIS
Chez P. JANNET, Libraire

—

MDCCCLVIII



PRÉFACE.

La chanson de Gui de Bourgogne est du nombre des poëmes qui racontent la conquête fabuleuse de l'Espagne par Charlemagne; mais parmi ces récits légendaires elle tient une place à part, comme la chanson d'Otinel, et paroît aussi avoir été faite après coup, en dehors de la tradition, lorsque le sujet étoit épuisé. On s'en aperçoit dès le début, qui rappelle celui de la chanson de Roland, mais dans la forme plus que pour le fond :

.XXVII. anz (1) *tous plains acomplis et passez,*
Fu li rois en Espaigne, o lui son grant barné.

Il y a loin de ce chiffre à celui du poëme de Roncevaux :

Carles li reis, nostre emperere magne,
Set anz tuz pleins ad ested en Espaigne.

Et ce n'est point là une de ces exagérations que les trouvères de la seconde époque se per-

1. Lisez : *vingt* et *sept* ans.

mettoient si volontiers, sans autre motif que celui de renchérir sur leurs prédécesseurs ; notre poëte ne pouvoit guère se contenter à moins, puisqu'il lui falloit donner le temps de naître et de grandir à ses personnages, qui sont les fils des paladins dont la légende entoure Charlemagne en Espagne.

Parmi ces paladins figure, il est vrai, un Gui de Bourgogne ; mais ce n'est pas le héros de notre poëme ; ce n'est pas non plus son père ; il n'a de commun avec lui que le nom. Ce Gui de Bourgogne joue un grand rôle dans la chanson de Fierabras, c'est-à-dire dès le commencement de l'expédition d'Espagne. Il est fait prisonnier avec d'autres chevaliers par l'amiral Balan ; inspire un vif amour à la belle Floripe, fille de Balan et sœur de Fierabras ; est délivré par elle, lui et ses compagnons ; l'épouse, au dénouement du poëme, après nombre de batailles où il fait merveilles à côté de Roland, et partage avec Fierabras la couronne d'Espagne.

Celui qui a donné son nom à notre poëme devient aussi roi d'Espagne, mais sans partage. A cette circonstance près, c'est un personnage tout nouveau. Plus jeune d'une génération que le héros de la chanson de Fierabras, il n'intervient qu'à la fin dans l'expédition contre les Sarrasins, et lorsqu'elle s'est déjà prolongée au-delà de vingt-sept ans. Il est né le jour où elle commençoit, et ne connoît point son père, Sanson de Bourgogne, qui est parti à la suite de Charlemagne. Il a pour compagnons de jeunes chevaliers de son âge, qui ont aussi grandi loin de leurs pères et ne les ont jamais vus. Tous ces

enfants de France, comme le poëte les appelle, se réunissent un jour sur la *grève de Seine*, au nombre de cinquante mille, et prennent la résolution d'élire un roi en remplacement de Charlemagne, depuis si longtemps absent. Ils ne veulent point *déshériter* le grand empereur; mais ils veulent être gouvernés; ils veulent se donner un chef qui soit juge du bien et du mal, et par là éviter de recourir à la force pour terminer leurs différends. C'est Gui de Bourgogne qui est élu, et contraint, comme le Visigoth Wamba, d'accepter la couronne, sous peine d'avoir la tête tranchée. Il accepte donc; mais, au lieu de gouverner en paix son nouveau royaume, à peine a-t-il reçu de ses vassaux le serment de foi et d'hommage, qu'il leur ordonne de se préparer à aller rejoindre leurs pères. Trompés dans leur attente, ils maudissent l'heure où ils l'ont couronné, et à leurs murmures se joignent les lamentations de leurs mères; mais, liés par leur serment, ils obéissent au jeune roi et le suivent en Espagne.

Notre poëme est le récit de cette expédition des fils marchant au secours de leurs pères. Il commence à l'élection de Gui de Bourgogne et se termine au moment où le jeune roi, après une suite brillante d'exploits et de conquêtes, vient se jeter aux pieds de Charlemagne, se mettre à sa merci, et emporter d'assaut la ville de Luiserne, que l'empereur assiégeoit inutilement depuis sept ans.

La fable, comme on le voit, est entièrement neuve. C'est une invention dont on ne retrouve le germe ni dans la chronique de Turpin ni ailleurs, et qui non-seulement sort de la tradition,

mais la trouble et la contrarie en plusieurs points, même sans nécessité, et notamment par le choix du héros. Si, comme nous le pensons, la chanson de Fierabras est antérieure à celle-ci, notre poëte a du connoître une composition aussi importante, qui a été chantée au midi comme au nord de la France, traduite ou imitée en plusieurs langues étrangères, rajeunie et reproduite sans cesse dans les versions en prose qui en ont été publiées depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours. On se demande, en ce cas, pourquoi il a introduit sur le même théâtre, et pour ainsi dire dans la même action, un second personnage du nom de Gui de Bourgogne, dont le rôle est incompatible avec celui du premier, puisque l'un et l'autre devient roi d'Espagne. Rien n'est moins conforme aux habitudes de nos plus anciens trouvères, qui prenoient grand soin de ne point confondre leurs personnages et de les rattacher les uns aux autres, en telle sorte qu'ils ont créé des familles dont on a pu établir la généalogie. Voilà surtout ce qui nous fait penser que le poëme de Gui de Bourgogne doit être mis au nombre des dernières chansons de geste.

Il ne nous paroît pas, cependant, postérieur au commencement du XIIIe siècle, et pourroit bien remonter jusqu'au XIIe, à en juger par la langue et par certains détails de mœurs et de costume ([1]). Ce qui est assuré, c'est que l'un des

1. V. par exemple, à la page 35, le portrait du duc Naimes :

Sa barbe li baloie jusc'au neu du braier,
Par desour les oreilles ot les guernons treciés,
Derier el haterel gentement atachiés.

Par *guernons*, il faut entendre ici les cheveux des tempes,

deux manuscrits qui nous en restent est d'une écriture du XIIIe siècle, et plutôt de la première moitié que de la seconde. Ajoutons que le dit des *deux bordeors ribaus*, qui date certainement aussi du XIIIe siècle, fait mention de notre poëme, dont il indique le titre. On sait que dans cette pièce, si curieuse pour l'histoire littéraire, se trouve une énumération des chansons de geste qui étoient le plus en faveur à cette époque, et que tout bon ménestrel étoit tenu de connoître. On sait encore que les titres de ces chansons y sont à dessein grossièrement altérés, pour montrer l'ignorance du jongleur qui se pique de les savoir. Aussi l'auteur lui fait-il dire :

Si sai de Guion d'Aleschans
Et de Vivien de Borgoigne.

En rétablissant l'ordre interverti, on retrouve le titre de *Vivien d'Aleschans*, qui est celui d'une des branches de la grande geste de Garin de Monglane ou de Guillaume au court nez, et le titre de *Guion de Borgoigne*, qui est celui de notre poëme.

Il semble résulter de ce témoignage que le roman de Gui de Bourgogne étoit populaire au XIIIe siècle et se récitoit avec succès. On peut demander, en ce cas, pourquoi on n'en retrouve aucune trace dans les littératures étrangères, qui, alors plus encore qu'aujourd'hui, puisoient si vo-

que le duc Naimes portoit tressés et rattachés derrière le cou. C'est une mode du règne de Louis VII. — Sur ce sens du mot *grenon*, consultez le traité de Gautier de Biblesworth récemment publié par M. Thomas Wrigth (*Volume of vocabularies, etc.*, p. 146).

lontiers à la source de l'imagination françoise. C'est une question à laquelle nous essayerons de répondre.

Nos anciens poëmes, et en particulier nos poëmes héroïques, ont été, à l'étranger, ou traduits, ou imités, ou compilés, et ce sont naturellement les compilations qui nous ont le plus emprunté. L'ouvrage le plus considérable en ce genre est le recueil italien connu sous le titre de *Reali di Francia*, où l'on s'est proposé d'écrire une sorte d'histoire de la maison de France, en commençant par l'empereur Constantin pour finir à l'empereur Charlemagne et à son neveu Roland, le champion, ou, suivant l'expression italienne, le gonfalonier de l'Eglise. Cette prétendue histoire est composée tout entière à l'aide de nos anciennes chansons de geste, mais de celles-là surtout qui rentroient dans le plan de l'ouvrage. Si l'auteur des *Reali di Francia* n'a tiré aucun parti de la chanson de Gui de Bourgogne, il n'en faudroit pas conclure qu'il ne l'a pas connue, mais que, forcé comme il l'étoit de supprimer les détails qui s'adaptoient mal au corps de son récit, il a dû laisser de côté un poëme aussi épisodique et aussi peu en harmonie avec les autres ([1]).

L'auteur de la *Spagna istoriata*, autre composition italienne, qui peut être considérée comme une suite en vers des *Reali di Francia*, a recueilli

1. Nous ne parlons pas seulement ici de la partie des *Reali di Francia* qui a été dès longtemps publiée et qui se réimprime sans cesse en Italie. Elle s'arrête précisément au récit de la grande lutte de Charlemagne contre les Sarrasins d'Italie et d'Espagne; mais la partie inédite, qui forme les VII[e] et VIII[e] livres, et qui renferme ce récit, ne fait aucune mention de Gui de Bourgogne.

et groupé avec un certain art tous les récits poétiques relatifs à la conquête de l'Espagne; mais, embarrassé sans doute par la difficulté de faire mouvoir dans son cadre le Gui de Bourgogne de la chanson de Fierabras et celui de notre poëme, ou ne sachant auquel donner la préférence, il a pris le parti de négliger l'un et l'autre. Dans la *Spagna istoriata*, c'est Olivier qui figure comme duc de Bourgogne, Sanson est comte de Picardie, et tout l'épisode des amours de Gui et de Floripe a été omis.

Bien loin de l'Italie, en Islande, nous retrouvons une compilation où l'on a aussi réuni et fondu un certain nombre de nos anciens poëmes sous le titre de *Saga Karla Magnusar og Kappa Hans*. Les chansons d'Ogier le Danois, de Witikind de Saxe, d'Aspremont, de Roncevaux, et même la chanson d'Otinel, en ont fourni les principaux éléments. Le compilateur n'a rien emprunté à celle de Gui de Bourgogne, et toujours, selon nous, parce qu'elle s'écarte trop de la tradition.

Il est vrai qu'il ne s'en rencontre pas non plus de traduction isolée; mais que conclure de là contre notre poëme? Aujourd'hui même les ouvrages qui obtiennent, comme on dit, les honneurs d'une traduction à l'étranger, sont-ils toujours ceux qui en semblent le plus dignes? Et ne voyons-nous pas, au moyen âge, le poëme d'Otinel, par exemple, deux fois traduit en Angleterre, trouver place encore dans le recueil islandais dont nous venons de rappeler le titre? La chanson de Gui de Bourgogne, très supérieure

à celle d'Otinel, méritoit mieux cette fortune à tous égards.

Il faut convenir que la donnée en doit paroître extravagante à un critique moderne; mais l'impossible, le merveilleux, le surnaturel, étoient les ressorts ordinaires que mettoit en jeu l'imagination des trouvères, et ce n'est pas de notre point de vue qu'il faut juger leurs inventions. Quoi qu'il en soit, une fois admise la supposition excessive sur laquelle repose toute la fable de Gui de Bourgogne, on reconnoîtra sans doute avec nous que le poëte en a su tirer bon parti, et en a fait sortir quelques scènes, tantôt sérieuses, tantôt plaisantes, qui devoient produire un grand effet sur les auditeurs du temps, et sont encore capables d'intéresser aujourd'hui un lecteur intelligent et sans préjugés littéraires. Ce qui ajoute beaucoup au mérite de ces scènes, c'est l'animation et la vivacité des dialogues, où paroît s'être exercé de préférence le talent de notre trouvère anonyme, et où il nous semble qu'il a réussi de façon à se distinguer de ses contemporains. Nous nous plaisons à lui rendre cette justice au moment où nous remettons en lumière son œuvre, depuis si longtemps enfouie et oubliée. C'est la seule manière dont nous puissions répondre à l'appel pressant qu'il adressoit jadis à ses auditeurs (lui ou le jongleur qui récitoit son poëme):

Qui or voldra chançon oïr et escouter,
Si voist isnelement sa bourse desfermer,
Qu'il est huimès bien tans qu'il me doie doner.

Autrement pour le françois moderne : « Allons,

Messieurs, un peu de courage à la poche ! » Cet appel se trouve presqu'à la fin du poëme[1], un peu avant le dénouement, ce qui explique le troisième vers : « C'est le moment de me donner; il en est bien temps. »

La chanson de Huon de Bordeaux renferme, vers le milieu, une parenthèse de ce genre, et plus curieuse encore, où le jongleur renvoie ses auditeurs au lendemain pour entendre la suite de sa chanson, en leur recommandant de lui rapporter chacun une maille. Ces appels, ces recommandations, qui ne s'adressoient pas sûrement à de grands seigneurs, nous paroissent marquer une époque de décadence, où les chansons de geste sont déjà descendues des hauteurs habitées par les barons dans les rues des villes ou des bourgs.

Il ne nous reste que deux manuscrits de la chanson de Gui de Bourgogne : l'un appartient à la bibliothèque de Tours; l'autre est conservé au Musée britannique.

Le premier, qui est de beaucoup le meilleur, et dont nous reproduisons le texte, forme un petit volume in-8, de 72 feuillets. Il est sur vélin et d'une écriture du XIIIe siècle; l'exécution en est modeste, mais assez correcte. Ce manuscrit provient du monastère de Marmoutiers. Nous le désignons par la lettre *a*.

Le second manuscrit fait partie de la bibliothèque Harléienne, sous le nº 527. Il a été succinctement décrit dans le catalogue de cette bibliothèque, p. 341, col. 1; mais M. Francisque Mi-

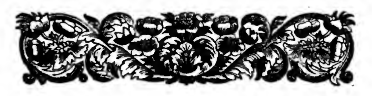
1. Ci-après, p. 125, v. 4135.

chel en a donné une description plus ample (1), où notre poëme est indiqué sous ce titre : *Un Roman du cycle carlovingien*. Ce manuscrit semble aussi appartenir au XIIIe siècle, mais le texte en est fort altéré (2). Il nous a cependant fourni çà et là quelques bonnes corrections. Nous le désignons sous la lettre *b*.

1. Dans ses *Rapports à M. le Ministre de l'instruction publique sur les anciens monuments de l'histoire et de la littérature de la France qui se trouvent dans les bibliothèques de l'Angleterre et de l'Ecosse*. Paris, Imprimerie royale, 1838, *in-4, p.* 116.

2. V. ci-après, aux *Notes et variantes*, p. 133.





SOMMAIRE.

Depuis plus de vingt-sept ans Charlemagne et ses barons étoient en Espagne, où ils avoient conquis nombre de cités, de bourgs et de châteaux. Un jour, après avoir pris la ville de Nobles, l'empereur dit à ses vassaux : « Barons, tout ce pays est à nous; je ne sais point de château, de bourg, de ville ou de cité où nous n'ayons de force introduit la foi chrétienne, excepté pourtant la riche cité de Cordes, qui obéit au roi Desramé. Là se trouvent en abondance et l'or et l'argent, et les précieuses étoffes de soie, et les destriers rapides, et les faucons mués. Allons-y, barons, au nom du ciel, car de tous ces trésors nous pourrons enrichir nos parents pauvres. »— L'empereur veut partir le lendemain; mais Ogier le Danois ne l'entend point ainsi : il rappelle les peines et les souffrances que Charlemagne a fait endurer dès longtemps à ses barons, et éclate en reproches contre lui : On dit que c'est Charlemagne qui conquiert tous les royaumes; par saint Denis! il n'en est rien. C'est Roland, c'est Olivier, c'est Naimes le barbu, c'est Ogier enfin, qui font toutes ces conquêtes. L'empereur couche dans un bon lit, mange des gâteaux, des paons, des pluviers, menace l'Espagne de la détruire, mais ne donne jamais le moindre coup d'épée. — Réponse de Charlemagne : Ogier est son vassal et commet un grand péché en tenant pareil langage; d'ailleurs ses

reproches sont injustes : « Il y a vingt-sept ans, dit l'empereur, que nous sommes venus en Espagne, et, depuis lors, je n'ai jamais couché sans ma cotte de mailles. Mes vêtements sont en lambeaux, et, pour moi, me voici plus velu que chevreuil ou biche. Quoique ce soit une vilenie, je me vanterai, puisqu'il le faut : depuis Ouessant sur Mer jusqu'à Saint-Gilles, depuis le mont Joux jusqu'en Galice, et plus loin, vers Rome, en deçà des montagnes, il n'est château, bourg ou domaine que je n'aie réduit par la force. J'ai conquis Bordeaux, j'ai fondé une ville à Pamiers ; j'ai pris Le Groing, L'Estoile (1) et Carion ; je suis maître et seigneur de toutes ces contrées, et quiconque s'y réclameroit de moi y seroit reçu à grand honneur ! » P. 1-3. — Ce n'est pas l'avis de Richard, duc de Normandie : « Vous dites, empereur, s'écrie-t-il, que tout ce pays est à vous ; mais nous ne le disons pas, nous. Je sais telles cités, au nombre de cinq, où l'on se feroit couper la tête si l'on s'y réclamoit de vous comme de son seigneur. — Nommez-les donc, Richard », dit l'empereur. — Refus de Richard. — Insistance menaçante de Charlemagne. — Richard se décide à nommer Montorgueil, Montesclair, Luiserne sur Mer, la Tour d'Augorie et la riche cité de Carsaude. — L'empereur, pour se renseigner, fait mander un de ses interprètes, Floriant de Nubie. Floriant connoît Luiserne, Montorgueil, Montesclair, la tour d'Augorie et la cité de Carsaude ; mais que l'empereur les laisse en paix : il ne les prendroit pas. — « Par ma barbe, dit Charles, dussé-je y passer tous les jours de ma vie, je me rendrai maître de ces cinq cités. » — Murmures des François, qui maudissent le duc Richard. P. 3-5. — Le duc Naimes supplie l'empereur de rentrer en France. — Refus de Charlemagne. — Il se couche dans un grand lit à pommeaux d'or, mais il n'y dort point : il a trop à

1. *Le Groing*, Logroño. — *L'Estoile*, Estella.

penser. — Un ange lui apparoît, qui le reconforte, lui ordonne, au nom du Seigneur, de marcher sur Luiserne, et lui promet un puissant secours. — Dès le lendemain matin, Charlemagne, rassuré par cette apparition divine, donne à son armée l'ordre du départ. — Elle s'avance par marches de douze grandes lieues. — Tristesse des François, qui regrettent leurs femmes et leurs enfants. — A ceux qui voudroient s'en retourner Charlemagne offre leur congé, mais à une condition, c'est que quiconque en profitera tombera dans le servage, lui et toute sa lignée.— Quatre mille cinq cents hommes quittent l'armée, tous Gascons ou Angevins, sans exception. — Charles en fait dresser un rôle où leurs noms sont inscrits : c'est de là que date l'origine du servage. — Arrivée à Luiserne : l'empereur en commence le siége le premier jour de l'été. P. 5-7.

Au même moment, les enfants de France se réunissent à Paris, sur la grève de Seine, au nombre de cinquante-quatre mille. Ils ont le dessein d'élire un roi pour remplacer Charlemagne, depuis si longtemps absent : « Il y a vingt-sept ans, dit Bertrand, le fils du duc Naimes, que Charles est parti pour l'Espagne, avec ses barons, avec les pères qui nous ont engendrés. Depuis lors nos mères nous ont tant couchés et levés qu'à la fin nous voici armés chevaliers. Faisons un roi, si vous le trouvez bon, que nous établirons juge du bien et du mal, et de qui nous tiendrons tous nos héritages; car s'il arrivoit mêlée entre nous, ce seroit une grande vilenie. » — Approbation unanime. — « Jurons, ajoute Bertrand, que celui qui sera élu roi ne pourra refuser la couronne, sous peine de la vie. » — Nouvelle approbation. — « Qui ferons-nous roi ? » se demandent les bacheliers. — Bertrand désigne le jeune Gui, fils de Sanson de Bourgogne et neveu de Charlemagne. Si l'empereur revient en France, il ne tuera point le fils de sa sœur; s'il ne revient point, le jeune Gui héritera de la couronne; « car nous ne voulons point,

dit Bertrand, deshériter Charlemagne. » — On offre la couronne à Gui, qui l'accepte, aimant mieux, dit-il, être roi que d'avoir la tête coupée. — On lui rend foi et hommage, et il ordonne à ses nouveaux vassaux de se préparer sur-le-champ à aller rejoindre leurs pères. Ils emmèneront avec eux, dans des chars à quatre roues, pour que le train en soit plus doux, leurs mères, leurs sœurs, et même les vieillards, qui seront là pour le conseil, pendant que les jeunes gens iront au combat. Pour lui, il ne veut tenir en France ni château, ni cité; il ne veut recevoir un denier du revenu des domaines impériaux; il sait bien qu'autrement Charles, à son retour, lui feroit couper la tête. P. 7-9.

Les jeunes chevaliers s'en vont dans leur pays, où ils s'apprêtent au départ. Ils font provision de vivres pour dix ans, et sont de retour à Paris à la Saint-Jean, avec leurs mères et leurs sœurs. — Désolation et clameurs des dames : « Sire Gui de Bourgogne, disent-elles, Charlemagne nous a enlevé nos maris; tu feras grand péché si tu nous enlèves nos fils. » — Mais Gui leur impose silence : « Si quelqu'une de vous ose dire mot, fût-ce la sœur de Charlemagne, fût-ce la belle Aude elle-même, fût-ce ma mère, que j'aime et que je révère tant, je lui ferai arracher les membres. »

Départ de l'armée. — C'est au fils du duc Naimes qu'est confié le soin des chars où sont transportées les dames. — Proclamations du roi relatives à la police de l'armée et à l'achat des vivres. — Miracles à Paris, au moment du départ de Gui de Bourgogne : pluie de sang, éclipse de soleil, appréhension de la fin du monde. — Itinéraire de l'armée jusqu'aux frontières d'Espagne. P. 9-11. — Rencontre d'un pèlerin qui revient de Saint-Jacques. « D'où êtes-vous? qui êtes-vous? demande le pèlerin à Gui de Bourgogne. — Je suis roi de France, répond Gui. — Vous vous moquez, reprend le pèlerin; vous n'êtes point Char-

lemagne, le fort roi couronné: je l'ai vu naguère à Luiserne sur Mer. Hélas! il a les poings et les genoux enflés, à peine peut-il monter à cheval, et tous ses hommes souffrent de la faim. » — Consternation de Gui à ces nouvelles: « Ami, dit-il au pèlerin, puisque tu as fait séjour au camp de Charlemagne, tu dois connoître quelqu'un des douze pairs. — Oui, certes, et je puis vous les nommer tous. » — Noms des douze pairs. — Emotion de Gui lorsqu'il entend nommer Sanson de Bourgogne; il s'informe de lui avec un tendre intérêt. — Il veut savoir la cause de la détresse de Charlemagne et de ses pairs. — « Sire, répond le pèlerin, c'est la cité que vous voyez là, sur cette hauteur. Charlemagne s'y est arrêté quatre ans sans pouvoir la réduire; il l'a laissée sur ses derrières, et ce fut une grande faute, car aujourd'hui ses communications sont coupées, ses convois de vivres interceptés. » — A ces mots, Gui de Bourgogne donne l'ordre de marcher sur la ville, et jure de ne se point dépouiller de ses armes avant de l'avoir prise. P. 11-13.

Marche de l'armée sur la ville de Carsaude. — Erreur des Sarrasins: ils pensent voir Charlemagne qui rentre en France, après avoir levé le siége de Luiserne. — Boïdant, l'un des leurs, les détrompe: ce n'est pas Charlemagne qui s'en retourne, c'est un renfort qui va à son aide. — Boïdant va au-devant des François. — Son entretien avec Gui de Bourgogne, qu'il cherche à détourner de l'attaque de Carsaude.— Retour de Boïdant auprès des siens. On l'interroge: « Quels sont ces gens avec qui tu as parlementé? — Ce ne sont pas des gens, mais des anges, réplique Boïdant. Si vous les voyiez! Leur Dieu veille sur eux; les nôtres dorment. C'est du leur que nous viennent les biens de ce monde: le pain, le vin, la chair salée, le piment, le claret. — Ami, dit le roi Escorfaut, tu m'as tout l'air d'un converti. » Puis il appelle les Sarrasins aux armes. P. 13-16. — Sortie des Sar-

rasins. — Prière de Gui de Bourgogne. — Les François, à genoux et tournés vers l'Orient, reçoivent la bénédiction de l'archevêque Turpin. — Bataille. — Rencontre d'Escorfaut et de Gui de Bourgogne. Mort d'Escorfaut. — Quatre mille païens sont tombés au premier choc; aussi les chevaux ne sont-ils pas rares sur le champ de bataille. Qui veut un bon destrier n'a pas besoin de le disputer à son voisin, ni de fournir caution pour le payement. — Joute du païen Cornicas et de Gui de Bourgogne; défaite et mort de Cornicas. — Les Sarrasins fléchissent : « Vous allez les voir prendre la fuite, dit le jeune Gui; serrez-les de près, et vous entrerez derrière eux dans la ville : c'est le seul moyen de la prendre. » — Fuite des Sarrasins. — Plus de quinze mille François s'introduisent à leur suite dans Carsaude. — Maître de la ville, Gui de Bourgogne exige des vaincus une immense quantité de vivres. — Il en fait charger dix mille mulets, et autant de buffles ou de chameaux, pour les envoyer à Charlemagne, sous l'escorte de dix mille chevaliers. — Noms des principaux chevaliers qui marcheront en tête du convoi. — Sur le point de partir, l'un d'eux, le fils du duc Naimes, dit à Gui de Bourgogne : « Nous allons voir pour la première fois les pères qui nous ont engendrés; nous permettez-vous de leur parler? — Par saint Denis, répond Gui, et par cette couronne que vous m'avez imposée malgré moi, si quelqu'un de vous se fait connoître à son père, il aura la tête coupée au retour. » — Consternation des jeunes chevaliers. Ils maudissent de nouveau l'heure où ils ont couronné Gui de Bourgogne. P. 16-21. — Le jeune roi va reconnoître la tour qui domine la ville, et qui est encore au pouvoir des Sarrasins; il prie Dieu de lui laisser conquérir le grand palais qu'il aperçoit. — Un miracle répond à sa prière : la tour de marbre se fend en deux moitiés, et s'écroule sur les Sarrasins qu'elle renferme. — Nouveau butin. — Départ du grand convoi pour Luiserne. P. 22.

Dans le même temps, le fils de Pepin vient de se lever et s'est assis devant sa tente. Il regarde avec douleur ses jambes et ses pieds noircis et enflés. Puis il fait venir les pairs, à l'exception de Roland et d'Olivier, qui sont allés faire une reconnoissance dans les montagnes : « Je le vois bien, leur dit-il tristement, je ne puis prendre Luiserne ; voilà longtemps que nous l'assiégeons en vain, et nous n'avons plus que pour deux jours de vivres. Il faut lever le siége, hélas ! dont vous me voyez courroucé et marri. » — Il leur raconte un songe qu'il a eu pendant la dernière nuit. — Le vieux duc Naimes l'exhorte à se résigner et à s'en remettre aux volontés du ciel. — A ces mots, Charlemagne regarde dans la plaine et voit venir de loin les chevaliers de France avec leur convoi. — A ses yeux, c'est une troupe de Sarrasins : il donne l'ordre de courir aux armes. — Hésitation et découragement de l'armée. — Ogier lui-même refuse le combat : il a les pieds et les poings si enflés qu'il ne pourroit chausser ses étriers, et qu'en trente coups il n'achèveroit pas un Sarrasin. — « Barons, dit l'empereur, quand vous me verrez mourir, ce sera pour vous une grande honte ; car vous n'aurez jamais meilleur seigneur. O Dieu ! ajoute-t-il, vous me haïssez ! Naguère j'étois accoutumé à prendre châteaux et cités ; il n'étoit forteresse ni donjon qui pût m'arrêter, ni grande salle de pierre, ni muraille, pour si haute qu'elle fût ; et maintenant je ne puis plus rien faire, dont je suis tout assoté. Donnez-moi la mort, ô mon Dieu ! si c'est votre plaisir. » — Il ne peut se défendre de pleurer, et cette vue navre le cœur de ses hommes. — Ogier, le premier, mais sans espoir, appelle ses compagnons aux armes et à la mort. — Ils s'arment et attachent leurs éperons à leurs pieds nus, car ils n'ont plus ni chausses, ni houseaux, ni souliers : tout est pourri. — Ils montent sur leurs chevaux, qui ne mangent plus ni foin ni avoine, et qui ne paissent que l'herbe des champs. C'est ainsi qu'au nombre de quinze

mille, divisés en quatre corps, ils marchent à la rencontre de leurs enfants. P. 22-25. — La rencontre a lieu dans une vallée. — Aux croix peintes sur les écus qu'il aperçoit, le duc Naimes reconnoît des enfants de France. — Plein de joie à cette vue, il pique son cheval, et le premier des jeunes chevaliers qu'il aborde c'est son fils Bertrand. — Il le salue et le presse de questions : Qui sont-ils? que signifie ce grand convoi? Seroient-ils, par aventure, des marchands? Veulent-ils vendre à Charlemagne les vivres qu'ils conduisent? L'empereur les paiera au poids de l'or. — « Nous ne sommes point des marchands, répond Bertrand, et nous n'avons point acheté ce que vous voyez là. Nous sommes de France, le pays des vins clairs, et hommes du roi. Mais vous-même, qui êtes-vous, qui tirez ainsi la bride de mon cheval? — Sur ma tête, répond le duc, je vous dirai la vérité : On m'appelle Naimes, et je suis des douze pairs.» — Vive émotion du jeune Bertrand, qui n'ose se faire connoître : Gui de Bourgogne le lui a défendu si sévèrement! — Mais, à son tour, il va rendre au duc Naimes et la surprise et l'attendrissement qu'il vient d'éprouver : « Votre femme et votre fils ne doivent guère vous aimer, lui dit-il, vous qui ne les avez jamais vus de votre vie — Mon fils! s'écrie Naimes ; ah Dieu! ai-je donc engendré un fils? — Oui, certes, dit Bertrand, un fort beau bachelier, qui n'est pas plus grand que moi, et peut bien être de mon âge. Par le saint apôtre qu'on invoque aux près de Néron, je lui ai entendu jurer sur les Evangiles que s'il vous peut rencontrer il vous séparera la tête du buste, pour avoir laissé sa mère aussi longtemps veuve! » P. 26-27. — Même scène, dans le même temps, entre le duc Eudes de Langres et son fils Estout, entre Berard de Montdidier et son père, le duc Thierri d'Ardenne. — Nouvelles questions du duc Naimes ; son étonnement en apprenant la prise merveilleuse de Carsaude. P. 27-29.

En s'entretenant ainsi et en chevauchant côte à côte, les pères et les fils sont arrivés au pavillon de l'empereur. — Il est là, le menton appuyé sur une de ses mains, dans l'attitude de la douleur. — C'est Bertrand qui, le premier, lui adresse la parole, et, de la part du roi de France, lui fait présent des dix mille mulets, des chameaux et des buffles, qui portent assez de vivres pour le nourrir sept ans, lui et ses compagnons. — « De la part du roi de France! dit Charlemagne, en se levant brusquement, les yeux enflammés de colère : y a-t-il donc en France un autre roi que moi? — Nous ne vous connoissons pas, répond Bertrand, nous ne connoissons que le roi Gui. Ah! il feroit beau vous voir à Paris, et toutes les dames du royaume en même temps, chacune armée d'un bâton; elle vous en frotteroient tant et si bien que, pour n'être point à pareille fête, vous donneriez volontiers le fief d'Avalon. Ne leur avez-vous pas arraché leurs maris? — Par saint Denis, baron, je le confesse, dit Charlemagne, c'est un grand péché que j'ai sur le corps. » — Il demande où a été pris tout ce butin qu'on lui offre. — « A Carsaude, ré-pond Bertrand. — Et quand donc y êtes-vous venus? — Il y a quinze jours, continue Bertrand; nous avons donné l'assaut le matin, et, avant le coucher du soleil, la ville étoit prise. — Comment se nomme votre seigneur? demande Charles. — Il s'appelle Gui. — De quel comté est-il? — Je ne vous le dirois pas pour tout ce que vous possédez. » — Colère de Charlemagne, menaces. — Bertrand défend Gui de Bourgogne : il n'a pas pris, dans toute la France, un château, ni une cité; il n'a pas reçu de rente un denier vaillant. Quel est donc son crime? A peine couronné, et lorsque ses vassaux croyoient dormir et se reposer en paix, il les a fait chevaucher et courir après l'empereur, pour lui apporter un présent qui ne paroît, certes, pas inutile, à voir la détresse de Charles et

des siens. Il faut en savoir gré au jeune roi, au lieu de le menacer. P. 29-32.

Retour de Roland et d'Olivier; leur étonnement, leur joie, à la vue des bêtes de somme chargées de vivres.— « Beau neveu, dit l'empereur, approchez, vous allez entendre de joyeuses nouvelles. Ils ont fait un roi en France, fort beau bachelier, bon justicier, à ce qu'on me dit, et le plus riche et le meilleur chevalier qui se puisse trouver dans toute la chrétienté. — Sire, dit Roland en riant, ils ont fait là de bonne besogne; puisque ce roi est si gentilhomme, vous lui laisserez sans doute la France à garder, et vous, en revanche, vous prendrez Luiserne pour vous y établir. » — L'empereur ne goûte pas cette raillerie de Roland, et peu s'en faut qu'il lui donne de son gant par le nez. — Olivier prend la défense de Roland et menace de s'en retourner. « J'en ferai autant, ajoute Roland; laissons là ce vieux radoteur, et qu'il aille à tous les diables. » P. 32-33. — Survient Ganelon, avec son compagnon Hardré: il éclate en invectives contre ces garçons de France et contre leur roi; il conseille à Charlemagne de faire mettre à mort les jeunes messagers. — L'empereur réunit ses barons pour prendre leur avis. — Discours de Ganelon. — Réponse du duc Naimes. — Ganelon veut que les vivres soient distribués seulement aux princes, aux ducs, aux comtes et aux marquis: si les pauvres y ont part, ils les auront bientôt mis au pillage. Naimes demande au contraire que les vivres soient donnés à tous; loin de mettre à mort les messagers de Gui de Bourgogne, l'empereur doit les héberger pour cette nuit, et, en les congédiant le lendemain, transmettre au jeune roi ses grands mercis et le faire prier de lui venir en aide. — Fureur de Ganelon: il jure de se venger, avec Hardré, Tiebaut, Alori, et tous ceux de son maudit lignage. Ils ne tiendront que trop leur serment à Roncevaux. P. 33-36.

Distribution des vivres. — Les messagers passe-

ront la nuit au camp de l'empereur. — Pour leur faire place, Charlemagne fait déloger les Allemands de leurs tentes. — Visite de l'empereur et de ses barons aux tentes des messagers. — Entretien amical. — Questions sur le roi Gui. — « Et les dames, que font-elles? demande Charlemagne. — Nous les avons amenées avec nous, répond Bertrand[1]; votre sœur y est, et belle Aude aussi, la sœur d'Olivier. » — Joie de Roland à cette nouvelle. P. 36-39.

Charlemagne prend congé des jeunes chevaliers. — Comme il retourne à sa tente, il rencontre un pèlerin, et lui propose d'échanger entre eux leurs vêtements. — Charlemagne en pèlerin. — Pour compléter le déguisement, il se taillade les pieds avec un canif et les souille dans un tas de fumier, puis il raconte à Ogier le projet qu'il vient de former. Ainsi travesti, il veut pénétrer dans Luiserne, pour savoir où les murs sont le moins forts, et, en même temps, pour montrer à tous qu'il est encore capable d'un trait d'audace : « Une fois que je serai dans la ville, dit-il à Ogier, prenez mes armes et mon écu, montez sur mon cheval, et donnez un assaut à la porte, vous et Naimes le barbu, avec une troupe de trois mille hommes. » — Charlemagne arrive à la porte de Luiserne, entièrement défiguré, la tête branlante, la bouche torte, et traînant la hanche; mais, comme il se présente au guichet, un coup de vent abat son chapeau et détruit en partie l'effet de son déguisement. — Il est reconnu par Boïdant, un interprète sarrasin qui a été en France : « Avez-vous jamais vu Charlemagne? dit Boïdant au chevalier qui garde la porte; le voilà. Il vient sans doute pour épier; il va parler

1. Le texte dit *Berart;* mais quelques lignes plus bas, on lit que Roland voudroit avoir un destrier, un bon faucon mué ou un épervier ramage, pour en faire don à *Bertrand*, tant est grande sa joie de savoir que belle Aude est si près de lui. Il faut donc lire Berart ou Bertrand dans les deux passages.

à notre seigneur Aquilant. Suivons-le et nous lui couperons la tête. » P. 39-41. — L'empereur, qui entend ces paroles, implore l'assistance divine. — A peine a-t-il achevé sa prière qu'il voit les cieux s'entr'ouvrir; l'ange Gabriel descend vers lui et lui dit à l'oreille : « Empereur de France, sois sans crainte; celui qui t'a amené ici te conduira. » — Charlemagne, rassuré, se dirige vers le palais du roi sarrasin. Appuyé sur son bourdon, il salue Aquilant en grec, car il sait tous les langages : « D'où viens-tu ? demande Aquilant; où vas-tu ? quel est ton pays ? — Sire, je suis né à Palerme, et je reviens de la Mecque, où j'ai porté mon offrande. C'est grand merveille que je sois revenu, car Charlemagne a coupé tous les chemins, de façon qu'il n'y a plus de sûreté pour les pèlerins et pour les messagers. J'ai vu naguère votre père, le riche roi Macabré; vous recevrez de lui bientôt un renfort de cent mille Turcs. » — Comme il dit ces mots, survient l'interprète Boïdant, qui l'a suivi. Il va droit au faux pèlerin, le saisit par sa barbe blanche, et le tirant violemment à lui : « Vieux rusé, lui dit-il, on vous a reconnu, et, à cette heure, il faut changer de ton. » — Charlemagne pense qu'il est perdu s'il laisse dire un mot de plus à Boïdant, et d'un coup de poing il l'étend mort aux pieds d'Aquilant. — Colère d'Aquilant : il veut faire pendre le pèlerin, mais le roi Salatré s'y oppose; le coupable, à ses yeux, ce n'est pas le pèlerin, c'est Boïdant. S'il avoit reçu quelque outrage, Aquilant lui eût fait justice; mais il a voulu se venger lui-même, sans défi : s'il lui est arrivé malheur, c'est par sa faute. — Au même instant on vient annoncer à Aquilant que Charlemagne est aux portes, qu'il a brisé le pont et comblé le fossé : « Aux armes ! barons, s'écrie Aquilant. Frère, attendez-moi ici, dit-il au pèlerin; je reviens à vous dès que l'assaut sera repoussé. » P. 41-44. — Pendant que les Sarrasins s'élancent aux murailles, l'empereur parcourt les rues désertes de la ville : il l'examine en long et en

large, reconnoît que les murailles ne redoutent aucun assaut, sort par le guichet où il est entré et va rejoindre les siens, auxquels il ordonne de cesser l'attaque. — Rentré dans son camp, Charlemagne congédie les messagers de Gui de Bourgogne, et les charge de demander pour lui l'assistance du jeune roi. » P. 44-46.

Dans le même temps, Gui de Bourgogne interroge le pèlerin qui lui a donné naguère des nouvelles de Charlemagne; il lui demande s'il connoît quelque cité, quelque forteresse, que l'empereur n'ait pu réduire. « J'en sais trois, répond le pèlerin; et d'abord Montorgueil sur Mer, qui obéit au roi Huidelon. » — Description de cette ville, entourée de plusieurs rivières, dont les eaux renferment des aimants. « Charlemagne, dit le pèlerin, l'a assiégée trois ans sans succès. Il alla ensuite à Montesclair, et, après huit mois de siége, l'abandonna encore, pour aller à Augorie, où règne le sarrasin Escorfaut. Enfin, il a quitté Augorie pour Luiserne, où il est depuis sept ans. — Tu me mèneras à Montorgueil, reprend Gui; il faut que je prenne cette cité avant de voir Charlemagne. » — Retour des messagers que Gui a envoyés à l'empereur. — Départ de Gui et de son armée pour Montorgueil. — Arrivée devant cette ville. — Campement de l'armée sur le bord d'une rivière. P. 46-50. — Conseil de guerre pour aviser aux moyens de prendre Montorgueil. — La force n'y peut rien; il faut donc employer la ruse : « Faites armer, dit Bertrand, dix jeunes damoiseaux, que vous conduirez vous-même à Montorgueil. Si nous pouvons entrer dans la ville, nous ferons accroire à Huidelon que nous sommes des messagers de Charlemagne, et que nous venons de la part de l'empereur lui demander ses fiefs et ses terres. Une fois introduits dans son palais, si vous le trouvez bon, nous parlerons un tout autre langage. — Sur ma tête, dit Gui, voilà un bon conseil : vous viendrez avec moi; choisissez vos compa-

gnons. » — Débat entre les chevaliers, qui se disputent l'honneur de prendre part à cette périlleuse entreprise. — Turpin veut être du nombre, car s'il est un bon clerc et sait bien invoquer le seigneur Dieu, il ne sait pas moins bien joûter et s'escrimer en bataille. « Voilà un bon prêtre, dit Gui; bénie soit l'heure où il fut engendré ! » — Départ de la petite troupe. — Elle rencontre sept cents payens qui, sous la conduite de Maucabré, gardent le château et le fief qui en dépend. — Entrevue de Maucabré et du roi Gui. — « Nous allons à Montorgueil, dit Gui, de la part de Charlemagne, pour mander Huidelon auprès de l'empereur. Charles est en courroux contre son neveu Roland, et a juré de le déshériter. Si Huidelon veut se faire chrétien, c'est à Huidelon qu'il donnera l'Espagne. — Voilà de bonnes nouvelles, dit le Turc. — Oui, reprend Gui, mais comment parler à Huidelon ? Nous ne le saurions sans passer ces rivières aimantées, et le moyen, revêtus comme nous sommes de nos hauberts ? » — Le Turc s'offre à les conduire par une chaussée qui a dix pieds de large et douze lieues de long. — Miracle : les eaux se retirent pour laisser passer Gui et ses compagnons. — Maucabré quitte les chevaliers après leur avoir montré leur route. P. 50-53.

Entrée du roi Gui et de ses compagnons dans Montorgueil. — Ce qu'ils y voient. — Ils se dirigent vers le palais de Huidelon. — Arrivés à la porte principale, ils y trouvent un géant hideux qui la garde. — Portrait du géant. — « Huidelon est-il là ? demande Gui. Pouvons-nous lui parler ? » — Réponse du géant, qui lève le bâton auquel il attache ses clefs, pense en frapper Bertrand, mais n'atteint que son cheval, qui tombe mort. — Gui de Bourgogne coupe la tête au portier. — Entrée des messagers dans le palais au moment où Huidelon y harangue ses barons. — Costume du roi sarrasin. P. 54-56. — Son discours. — Il rappelle les conquêtes de Charlemagne, et re-

doute le moment où il reviendra de Luiserne. — Les François arrivent devant lui à l'improviste, couverts de leurs écus, et l'épée à la main. — Discours de Gui : menaces terribles si Huidelon bouge pied ou main. — « Qu'est donc devenu mon portier ? » s'écrie le païen. — Il apprend qu'un des messagers lui a tranché la tête. — Sa colère. — Discours menaçant de Bertrand : il somme Huidelon, au nom de l'empereur Charlemagne, de lui rendre Montorgueil avec ses dépendances, et la tour de Montesclair. — Discours d'Estout, fils d'Eudes de Langres : nouvelle sommation, nouvelles menaces. Il faut que Huidelon consente à se faire chrétien, qu'il noue une grande bourse autour de son cou, en signe de servage, et qu'il la porte à Charlemagne, avec quatre deniers dedans ; sinon, Charlemagne le fera traîner à la queue d'une cavale, lui fera arracher les boutons d'or qui pendent à sa barbe et lui fera brûler ses moustaches. — Discours de Turpin, le gentil clerc : Si Huidelon ne veut point rendre hommage à Charlemagne, on lui arrachera du corps les mains et les pieds, ses fils seront écorchés tout vifs, sa femme sera brûlée ou aura pour le moins les mamelles arrachées. — A ces menaces terribles, Huidelon appelle ses chevaliers et leur ordonne de s'armer. — Mêlée des païens et des François. — Défaite et fuite des païens. P. 56-61.

Restés maîtres du palais, les enfants de France tirent les barres et ferment les portes. — Mort d'un bossu qui garde la tour. — Consternation de Gui lorsqu'il reconnoît que le palais ne renferme point de vivres. — Nouvelles recherches pour en trouver. — Découverte d'une salle d'armes et d'une armoire où se trouvent quelques provisions suffisantes pour tenir huit jours. — Dans le même temps Huidelon assemble ses païens et fait venir ses deux fils de Montesclair. — Les païens, qui savent que les vivres manquent au palais, sont d'avis de réduire les François par la famine. — Aux prises avec la faim, les François

tiennent conseil. — Leurs regrets d'avoir agi si légèrement avec si peu de forces.— Discours de Bertrand. — Il est d'avis d'accuser Huidelon de trahison. Le païen a attaqué les messagers; il faut qu'il se défende de cette accusation les armes à la main. — Gui de Bourgogne partage cet avis : c'est lui qui combattra avec Huidelon. — D'une des fenêtres du palais il défie le roi païen. — Huidelon accepte le défi, prend l'un de ses fils pour champion, se résigne, s'il est vaincu, à reconnoître Charlemagne pour suzerain; mais, au cas contraire, il menace Gui et ses compagnons de les faire pendre. — Débat entre Gui et les siens à qui se chargera de la bataille : « Je suis votre seigneur lige, dit Gui; c'est à moi qu'est confié votre salut; c'est moi qui me battrai pour vous délivrer. » P. 62-67.

Il sort. — Huidelon lui fait rendre ses armes. — Portrait du roi Gui désarmé. — Il est pâle : il y a trois jours qu'il n'a mangé. — Huidelon appelle son sénéchal et fait servir au jeune roi un pain bluté et un paon, avec un plein hanap de vin. — A la vue de ce repas, Gui de Bourgogne s'attendrit jusqu'aux larmes; mais il ne veut pas donner un coup de dents avant de savoir si ses compagnons en auront autant. — Huidelon le lui promet. — Gui mange le paon tout entier, et le pain aussi; il boit tout le vin qu'on lui a servi. — Raillerie des Sarrasins à la vue de ce fort mangeur.— Huidelon leur impose silence : un homme qui mange si bien, dit-il, ne sauroit jamais faire une lâcheté. P. 67-69. — Huidelon lui fait apporter ses armes, lui donne un cheval et recommande aux Sarrasins de ne faire aucun outrage au jeune roi. — Discours de Huidelon à son fils avant le combat. — Portrait du roi Danemont, fils de Huidelon. — Son armure. — Son cheval. — Harnachement du cheval. —Les deux champions sont mis en présence.—Défis. P. 69-72.

Huidelon veut que les païens se tiennent coi, quand

même son fils seroit vaincu; mais le frère de Danemont, Dragolant, les réunit autour de lui et leur dit; « Il est écrit qu'un païen ne peut tenir contre un François; faites donc armer trois cents des nôtres et faites-les sortir par la fausse poterne. » — Embuscade des païens dans un taillis. — Joûte de Gui et de Danemont. — Incidents divers. — Prière de Gui de Bourgogne. P. 72-78. — Son cheval est tué. — Prière de l'archevêque Turpin. — Le cheval de Danemont est tué. P. 78-81. — Combat à pied des deux champions. — Mouvement de Dragolant au secours de son frère. — Turpin s'en aperçoit et crie à la trahison. — Les François s'arment pour courir en aide à leur roi.—Le vieux Huidelon, de son côté, qui reconnoît la trahison de son fils Dragolant, marche au-devant de lui et de sa troupe, tue le premier païen qu'il rencontre, défend aux autres de faire un pas de plus, puis vient vers Gui et le rassure. — Au même instant accourent les François. — « Pourquoi êtes-vous descendus de la tour? leur demande Huidelon. — Pour secourir ce gentil bachelier, répondent-ils, quand nous avons vu sortir vos Sarrasins. » — Huidelon avoue qu'ils ont eu sujet de craindre, et que Dragolant s'est mal conduit: « On va partout, dit-il, m'accuser de trahison, et je serai montré au doigt à la cour de Charlemagne. » Il veut donc que Gui le conduise au camp de l'empereur; il veut se soumettre au jugement des Francs, et, s'il est déclaré traître, il consent à perdre sa terre et à voir couper la tête de son fils.— Réponse courtoise de Gui: Huidelon sera conduit, comme il le désire, auprès de Charlemagne. — Entrevue de Huidelon et de son fils Danemont.— Reproches de Huidelon. P. 81-85.

Cependant Charlemagne, devant Luiserne, s'inquiète de ne point voir arriver Gui de Bourgogne à son secours. — Le duc Naimes lui conseille de l'envoyer chercher par douze mille chevaliers. — « Allez-y,

duc Naimes, répond Charlemagne, avec Thierri l'Ardenois et Sanson de Bourgogne.» — Départ des barons pour le camp de Gui de Bourgogne. — Ils vont à Carsaude, apprennent que le jeune roi est parti depuis trois jours pour Montorgueil, et se dirigent vers cette ville. — Erreur du roi Gui, qui les prend de loin pour une bande de Sarrasins. — Il se dispose à faire marcher contre eux une troupe des siens; mais Bertrand reconnoît bientôt les vieux barons de Charlemagne, et s'écrie en riant : « Voyez, sire, il faut que Charles de Saint-Denis vous aime bien, puisqu'il vous envoie chercher par ses meilleurs chevaliers. — Dieu ! s'écrie Gui à son tour, si mon père étoit du nombre ! — Il est là, sur ma tête ! répond Bertrand. — Ami, dit le jeune roi, fais-le-moi donc voir. — Le voilà devant vous, reprend Bertrand, avec cette pelisse grise et cette barbe blanche qui lui tombe sur la poitrine. Voilà le duc Naimes à la moustache fleurie; voilà les pères de tous les damoiseaux qui vous ont suivi dans ces contrées étrangères. — Sire Gui de Bourgogne, s'écrient les jeunes chevaliers, laisse-nous aller baiser nos pères. — Par saint Denis ! répond le roi, il n'est un seul de vous, quel qu'il soit, s'il se fait connoître à son père, à qui je ne fasse séparer la tête du buste. » P. 85-87. — Huidelon s'informe d'où sont ces chevaliers dont la venue cause si grande rumeur. — « Ils sont de France, beau sire; ils sont de notre pays, répondent les compagnons de Gui; s'il ne vous déplaît point, nous irons ensemble au-devant d'eux. » — Rencontre des deux troupes. — « Où est le roi de France ? demande Naimes. — On va vous le faire voir, répond Gui; venez avec nous dans sa tente.» — Entrevue du duc Naimes et de ses compagnons, du jeune roi et de ses chevaliers, dans la tente de Gui de Bourgogne. — Questions du duc Naimes. — Réponses courtoises de Gui. — Mais quand le vieux duc lui demande : « Quel est donc vo-

tre père? — Vieux radoteur! lui répond Gui; par saint Denis de France, si vous dites un mot de plus je vous ferai séparer la tête du buste. » P. 87-89.

La présence des vieux pairs de Charlemagne engage Huidelon à prendre la parole dans cette assemblée. — Il raconte le message des dix François qui sont venus le sommer de rendre hommage à Charlemagne, le combat de Danemont et de Gui de Bourgogne, et la tentative de trahison de son fils Dragolant. Il demande à cette occasion que sa conduite soit examinée et jugée par les François. — Gui de Bourgogne confirme le récit du Sarrasin: il croit qu'on ne sauroit trouver un Turc plus loyal en soixante cités. — Avis du duc Naimes: à ses yeux Dragolant n'est pas coupable, parce qu'il n'est pas chrétien; on doit lui pardonner, à condition qu'il se fera baptiser. — C'est le sentiment de tous les barons, et Huidelon s'y rend aussitôt: il est disposé à recevoir le baptême, lui, ses fils et tous ses vassaux; il consent que ceux qui refuseront aient la tête coupée, et se tient prêt à reconnoître Charlemagne pour son seigneur.— Grande joie des barons. — L'archevêque Turpin apprête les fonts, et baptise Huidelon, ses deux fils et ses hommes, au nombre de vingt mille. P. 89-92. — Mais Huidelon veut encore faire baptiser sa femme, qui est demeurée à Montorgueil, et remet aux François les clefs de la ville. — Départ des chevaliers avec les nouveaux convertis. — Leur entrée à Montorgueil. — Baptême de dame Marguerite, femme de Huidelon. — « Maintenant, je vous rends votre terre et votre seigneurie, dit à Huidelon le roi Gui.— Non, certes, répond Huidelon, par la foi que je dois au fils de sainte Marie, je ne tiendrai pas un pied de ma terre avant d'avoir vu Charles, le roi de Saint-Denis.» — On laisse donc la ville à la garde de la reine, et Huidelon retourne au camp des François.

Le duc Naimes fait effort pour ramener Gui de Bourgogne à Luiserne. — Refus du jeune roi : il

veut, avant de voir l'empereur, avoir conquis la forte tour d'Augorie et la cité de Maudrane(1). Il ne cède pas davantage aux instances de son père Sanson de Bourgogne, et lui promet seulement d'envoyer à Charlemagne un nouveau secours en vivres et en armes. P. 92-95.

Retour du duc Naimes et de ses compagnons au camp de l'empereur, sous Luiserne. — L'empereur se réjouit de revoir ses barons, mais ce jeune roi qui a pris Montorgueil et fait baptiser Huidelon, qui est-il? Pourquoi tarde-t-il tant à venir le rejoindre? Ce souci trouble le sommeil de Charlemagne. Toutefois, il ne quittera pas Luiserne avant la venue si désirée de Gui de Bourgogne, car telle est la volonté de Dieu. P. 95-97.

Cependant Gui de Bourgogne s'apprête à conquérir la tour d'Augorie, accompagné de Huidelon et de ses fils. — C'est Huidelon lui-même qui veut mener à bout l'entreprise avec cent de ses meilleurs amis et cent chevaliers françois. — Arrivé en vue de la tour, il se détache de l'armée de Gui avec cette petite troupe et se dirige vers la cité, lui en tête avec les siens, les François derrière.—Le portier laisse entrer Huidelon sans défiance, mais la vue des François l'étonne : « Tous ces chevaliers, beau sire, sont-ils de votre compagnie? —Vous le saurez, lui répond Danemont, avant l'heure de complies. Où est le roi Escorfaut, ajoute-t-il? — Il est là haut, beau sire, avec cent de ses chevaliers. » — Entrevue de Huidelon et d'Escorfaut. — Huidelon raconte à son neveu qu'il a été dépouillé de sa terre par Gui de Bourgogne. — Colère

1. Il paroît manquer (page 94) un vers après celui où le roi Gui exprime le désir de conquérir *la fort tor d'Augorie*. Nous suppléons le nom de Maudrane, qui se retrouve plus loin (page 96, v. 12), et qui a été certainement oublié ici, puisque, quelques vers plus bas, dans la même page, Gui de Bourgogne parle de *deux* cités qu'il veut avoir en sa justice avant d'aller rejoindre Charlemagne.

d'Escorfaut. — Menaces de vengeance. — Inquiétude des chevaliers françois. — Escorfaut considère Berard et Bertrand, et reconnoît qu'ils sont de France : « Qui sont ces chevaliers ? » demande-t-il à Huidelon.— C'est Danemont qui lui répond : « Bel oncle, il n'est plus temps de ruser : ce sont des vassaux de Gui de Bourgogne, qui vous fait sommer par nous de lui rendre hommage et d'embrasser la foi chrétienne ; sinon, c'en est fait de vous.» —Huidelon répète la sommation et les menaces de son fils : « Ni l'amitié ni la parenté ne m'empêcheront, dit-il, de te faire rogner la tête, ni de te faire arracher du corps et les mains et les pieds. » — Les chevaliers françois mettent l'épée à la main, et la mêlée commence. P. 97-102. — Elle se termine bientôt en leur faveur. — Escorfaut, dès qu'il voit la résistance impossible, se soumet aux conditions qu'on lui impose : « J'aime mieux, dit-il, perdre ma terre que ma tête ; mais je cède à la force plus qu'à l'amitié. — Peu m'importe, répond Huidelon : je n'en suis pas moins joyeux. » — Escorfaut met la tête à l'une des fenêtres du palais, et de là voit ses hommes réunis en armes au nombre de plus de trente mille ; il leur parle en ces termes : « Seigneurs, écoutez-moi : j'ai rendu aux François ma terre et mon pays ; je vais me faire baptiser, et vous requiers de rendre aussi vos terres. — Par Apollon ! répondent les païens, nous allons assaillir ces François, et les mettre en pièces. — Faites ce dont je vous prie, reprend Escorfaut, ou vous m'allez voir, la tête rognée, et mourir de male mort, car j'aperçois là-bas le roi Gui avec son armée. » Soumission des païens, qui mettent bas les armes. — Bertrand, en signe de victoire, attache une enseigne vermeille au haut de la tour du palais, et, dès qu'il la voit flotter, Gui de Bourgogne s'écrie : « La ville est nôtre ! » — Occupation de la ville par les François. — Proclamation du roi Gui qui défend à ses chevaliers de rien prendre aux Sarrasins. — Huidelon et son fils Dragolant amènent Escorfaut de-

vant le roi Gui : « Tenez, sire, dit Huidelon, je vous livre Escorfaut, lui et toute sa terre, pour en disposer à votre gré. — Ami, dit Gui de Bourgogne au Sarrasin, veux-tu croire en Dieu et recevoir le saint baptême avec foi et humilité ? — Oui, sire, je le veux sincèrement », répond le païen. — Baptême d'Escorfaut et des siens par l'archevêque Turpin. Tous ceux qui refusent de croire en Dieu sont mis à mort. P. 102-104.

Les nouveaux convertis, réunis aux compagnons du roi Gui, forment une armée de plus de cent mille hommes, tout prêts à se porter au secours de l'empereur. — « Combien de temps nous faut-il, demande Gui à Huidelon et à Escorfaut, pour arriver sous les murs de Luiserne ? — Sur ma foi, répond Huidelon, trois jours ne se passeront pas sans que nous voyions le roi de Saint-Denis et les barons de France. — Sans doute, dit en riant Escorfaut, mais auparavant nous trouverons une forte cité assise sur un rocher, et dont les murailles sont de marbre vert et bis. Elle renferme quinze tours fortifiées avec leurs murs et leurs ponts tournants. Il n'est pas d'homme, si puissant soit-il, si nombreux soient ses chevaliers, qui la puisse réduire par la force d'ici au jour du jugement. — Comment a nom cette ville, beau sire ? demande le roi Gui. — On l'appelle Maudrane, répond Escorfaut. Elle obéit à Emaudras, un traître maudit, qui est fils de ma sœur. Si nous le laissons derrière nous, nous avons tout à craindre ; mais il n'y demeurera pas, je vous le promets. Voici Huidelon qui m'a livré : je vous livrerai de même Emaudras. » — Marche de l'armée sur Maudrane. — Aspect extérieur de cette ville. — Huidelon est d'avis qu'elle ne sauroit être prise que par ruse ; la force n'y peut rien. « Mais soyez sans crainte, sire, dit-il à Gui de Bourgogne ; s'il plaît à Dieu et à saint Pierre, avant qu'il soit demain pareille heure, nous la mettrons en votre pouvoir. Donnez-moi dix mille de vos hommes ; j'en prendrai autant de

mes meilleurs barons, mais les vôtres auront pieds et poings liés. Nous ferons accroire aux gardes du pont que ce sont autant de prisonniers, enlevés à l'armée de Gui, et que nous menons à Emaudras pour en faire justice; nous entrerons ainsi dans la ville et nous la prendrons. » — Gui de Bourgogne approuve l'entreprise. P. 105-107.

Vingt mille chevaliers sont armés et partent sous la conduite de Huidelon, de son neveu Escorfaut et de ses deux fils, Danemont et Dragolant. — Les portes de la ville leur sont ouvertes, et ils pénètrent jusqu'à Emaudras, qu'ils trouvent sous un olivier, dans le jardin de son palais, jouant aux échecs avec un de ses barons. — Joie d'Emaudras à la vue des dix mille prisonniers : « Vous avez fait bonne besogne, dit-il à Huidelon et à Escorfaut; il nous faut maintenant aller à Luiserne au secours d'Aquilant, mon seigneur; nous délogerons l'armée de Charlemagne et lui ferons couper la tête. J'ai eu naguères de ses nouvelles par un pèlerin, qui m'a dit qu'à peine peut il se tenir sur ses pieds, que les vivres manquent à son armée, et que les destriers sont épuisés. — Sur ma tête, dit Huidelon, je marcherai l'un des premiers contre lui, car je hais ce vieillard plus que personne au monde; mais faisons conduire les prisonniers là haut, et laissez-moi pour aujourd'hui dormir et me reposer, car il y a huit jours que je ne me suis dépouillé de mon armure. » — Sous la conduite de Danemont et de Dragolant, les faux prisonniers pénètrent dans le palais, se dégagent de leurs liens et mettent l'épée à la main. — Les portes sont fermées, les ponts relevés. — « Faites ôter les épées à ces prisonniers, s'écrie Emaudras, à la vue des François en armes; nous les jeterons dans la grande chartre. — Ils vous rendront le cœur dolent auparavant, reprend Huidelon, si vous ne voulez croire en Jésus-Christ, le roi d'amour, qui naquit de la sainte Vierge à Bethléem. — Ah! vieillard puant, dit Emaudras, c'est donc ainsi que vous

m'avez trahi ! Par Mahomet, je me laisserai jeter dans un feu ardent plutôt que de croire à celui qui se laissa supplicier ; lui qui ne voulut pas s'aider lui-même, comment me viendroit-il en aide ? » — A peine a-t-il dit ces mots, que Danemont le saisit par la barbe, et d'un grand coup sur la nuque l'abat à ses pieds. — « Laissez-moi parler à ce Turc un langage avenant, dit l'archevêque Turpin. Ami, crois en Dieu, tu rentreras en possession de ta terre, et n'y perdras rien. — Je n'ai que faire de ton sermon, répond Emaudras ; je ne croirai jamais en celui qui, sur une vieille planche, à Jérusalem, souffrit les tortures et la mort. » — A ces mots, Turpin le pourfend d'un coup d'épée. — « Certes, voilà un bon prêtre, dit Huidelon. — Et qui confesse bien », ajoute son fils Dragolant. P. 108-111. — « Maintenant, seigneurs, il s'agit de bien faire, disent les chevaliers françois. Allons assaillir les païens avant qu'ils se doutent de rien et qu'ils aient eu le temps de s'armer. » — Les païens, surpris, sont taillés en pièces ou se précipitent eux-mêmes dans la mer. — Pillage de la ville. — Départ de l'armée pour Luiserne. P. 111-113.

Charlemagne, cependant, attend toujours Gui de Bourgogne : « Je ne le verrai jamais », dit-il en soupirant. Mais le duc Naimes le réconforte et lui rend l'espérance. — A ce moment, Roland introduit devant l'empereur un messager qui demande à lui parler. — Il lui apporte de tristes nouvelles : Marsile a juré par Mahomet qu'il viendroit à Luiserne avec toutes ses forces (plus de cent mille Turcs), qu'il contraindroit Charlemagne à en lever le siége, l'écorcheroit tout vif, et couperoit la tête à Roland et à Olivier. — Consternation de l'empereur, de Roland et d'Olivier. — Mais Ogier le Danois relève leur courage. « Quel chevalier ! s'écrie Charlemagne ; bénie soit l'heure où Gaufrey l'engendra ! » — Ganelon, au contraire, conseille à l'empereur de rentrer en France : jamais, dit-il, on ne prendra Luiserne ; jamais on ne verra Gui

de Bourgogne.— Le duc Naimes combat cet avis : il veut qu'une troupe de quatre mille hommes soit envoyée en avant sur une hauteur, pour s'assurer de l'arrivée des païens. Il veut que Charlemagne donne cette mission à Ganelon, à Hardré, à Tiebaut, à Alori et à toute leur grande parenté. — Murmures de Ganelon, qui n'ose refuser.

Dans le même temps, Gui de Bourgogne demande à Huidelon : « Quand arriverons-nous à Luiserne ? — Après midi », répond Huidelon. — Grande joie du roi Gui, de l'armée et des dames. — Chacun se pare de ses plus riches vêtements. — L'armée de Gui, disposée dans le plus bel ordre, s'offre aux regards de Ganelon et de ses compagnons dès qu'ils arrivent au sommet de la montagne où l'empereur les a envoyés. — Ils croient voir l'armée de Marsile, et reviennent en toute hâte jeter l'alarme au camp de l'empereur. — Lamentations de Charlemagne. — Résignation du duc Naimes. « Sire, dit-il, vous savez bien qu'il nous faut tous mourir. Si notre jour est venu, recommandons à Dieu nos âmes et nos corps, et vendons chèrement notre vie. » — Le cor sonne et les chevaliers courent aux armes. — Le duc Naimes conseille à l'empereur de ne point précipiter le départ de son armée, de peur que les Sarrasins de Luiserne ne viennent attaquer ses derrières : « J'irai en avant, dit-il, avec dix mille hommes, pour surveiller la marche de l'armée païenne, et je ne reviendrai point sans avoir rencontré les Turcs. » P. 113-118.

Arrivé sur la hauteur d'où Ganelon a crù apercevoir Marsile et les siens, le duc Naimes reconnoît l'armée du gentil bachelier tant attendu, et se hâte de rapporter cette grande nouvelle à l'empereur. — « J'ai assez vécu, s'écrie Charlemagne ; je sais à cette heure que Luiserne sera prise. » — Puis il appelle ses barons, et leur dit : « Barons, désarmez-vous, ôtez vos chausses et vos souliers, et allez tous à terre, sur les mains et sur les genoux, au devant de celui qui nous arrive :

on ne sauroit trop honorer qui amène un tel renfort. » — Etonnement de Gui de Bourgogne à la vue des barons françois dans cette posture. — « C'est humilité, dit Bertrand : leur joie est telle qu'il ne savent comment la manifester. — C'étoit aux plus jeunes, c'étoit à nous, reprend Gui, à nous prosterner ainsi. » Et aussitôt il ordonne à ses barons de tourner leurs épées la pointe en bas et de se précipiter à terre sur les coudes et sur les genoux. — C'est ainsi que les deux armées se rencontrent au milieu d'une prairie.— Charles et Gui se relèvent et s'embrassent d'une telle étreinte qu'on auroit fait une lieue avant qu'ils pussent parler. — Après s'être baisés tendrement l'un et l'autre, Gui de Bourgogne tombe aux pieds de Charlemagne : « Grâce! beau sire, lui dit-il ; écoutez ma parole : il y a vingt-sept ans accomplis que vous emmenâtes nos pères. Un jour, dans une assemblée à Paris, on me fit roi contre mon gré; si je n'eusse accepté, on m'eût tué. Mais je ne voulus tenir en France ni château ni cité, et je fis chevaucher après vous ceux qui m'avoient élu. J'ai d'abord pris Carsaude, une bonne cité, puis, non loin de là, Montesclair et Montorgueil. J'ai fait baptiser Huidelon et avec lui plus de trente mille païens. J'ai pris encore Augorie et Maudrane. Je remets en vos mains ces cinq cités et toutes leurs richesses. Voici mon épée; prenez-là, et coupez-moi la tête, si c'est votre bon plaisir. — Par mon chef, répond Charlemagne, vous êtes preux et sensé; de votre vie vous ne perdrez la couronne que vous portez. Je vous donnerai l'Espagne, si vous la pouvez prendre. — Et maintenant, enfants, à vos pères! » s'écrie Gui de Bourgogne. — Lui-même se jette dans les bras de Sanson et lui baise plus de cent fois la bouche et le nez.— Depuis que Dieu hébergea saint Pierre aux prés de Néron, et qu'il ressuscita le corps de saint Lazare, on ne vit jamais au monde pareille joie ni pareille foule assemblée. — « Faites venir les dames sans retard, dit le roi Gui au jeune

Bertrand, car c'est merveille comme chacune désire son baron. » — Les dames descendent de leurs chars et se dirigent vers les tentes, précédées de Gille, la sœur de Charlemagne, qui amène avec elle la belle Aude. — Entrevue de la belle Aude et de Roland. — Les dames se réunissent à leurs barons. — Celles qui ne les retrouvèrent point, l'empereur prit soin de les bien marier. P. 118-122.

Charlemagne accorde huit jours à ses barons pour se reposer dans les chars avec leurs femmes. — Ils n'en sortirent qu'à nones ou à vêpres. — Ce temps passé, l'empereur réunit les dames et leur dit : « Dames, je ne puis vous le cacher, il convient que vous retourniez en France ; vous ne pouvez ici partager nos fatigues, jeûner parfois comme nous et endurer toutes les misères. Nous allons marcher contre Marsile, et si Dieu nous permet de vaincre les mécréants et de leur enlever leurs fiefs, nous rentrerons aussi en France à la saint Bastien. Alors Roland prendra belle Aude pour femme, nous couronnerons le jeune Gui, à qui je donnerai en fief ce riche pays, et Roland aura la France, qu'il désire tant. — A vos ordres », répondent les dames. — Hélas ! quel malheur les menace ! Que de milliers de chevaliers se réjouissent de ce retour promis, qui ne reverront jamais ni leurs femmes, ni leurs enfants ! Ils seront vendus à Marsile et souffriront le martyre de Roncevaux ! P. 122-123.

Départ des dames. — Charlemagne rend leurs cités et leurs royaumes à Huidelon et à Escorfaut, mais tous deux reconnoissent le jeune roi d'Espagne pour suzerain. — Départ des convertis, qui retournent dans leurs domaines. — Un ange apparoît à l'empereur et lui ordonne d'aller en Galice adorer saint Jacques ; il lui promet pour son retour un grand sujet de joie. — Départ de Charlemagne pour saint Jacques, avec neuf de ses barons. — Il laisse l'armée à la garde de Gui de Bourgogne. P. 123-125.

L'empereur n'est pas à une demi-lieue que Gui fait

sonner un cor pour appeler les chevaliers aux armes et les lancer contre Luiserne. — Assaut et prise de cette ville. — Mort d'Aquilant et des siens. P. 125-128. — Gui de Bourgogne se saisit du palais d'Aquilant et annonce qu'il le rendra à Charlemagne. — Vif débat, à cette occasion, entre Gui et Roland, qui a contribué aussi à la victoire. Menacé par Roland, Gui de Bourgogne est défendu par les siens. — Retour de Charlemagne, qui apprend avec grande joie la prise de Luiserne. — Le débat entre Gui et Roland se renouvelle en présence de l'empereur. — Charles y met fin en faisant évacuer Luiserne, puis il s'agenouille dans une prairie et demande à Dieu, par une fervente prière, de réduire la ville en tel état qu'elle ne puisse jamais exciter l'envie des deux barons, ni de personne. — Au même moment la cité s'abîme; elle devient plus noire que poix fondue, et les murs en sont vermeils comme rose : c'est ce que peuvent encore voir ceux qui vont dans la contrée. — Après ce miracle, Charlemagne donne l'ordre de lever les tentes, et l'armée prend le chemin de Roncevaux. P. 128-130.





ERRATA.

—

P. 135, l. 21 : *çà vene,* lisez : çà venez.

P. 141, l. 13 : *qui se couloient,* lisez : qui couloient.





GUI DE BOURGOGNE

Oiez, seignour baroun, Dieus vous croisse bonté,
Si vous commencerai chançon de grant barné,
De Charle l'emperere, le fort roi corouné.
.XXVII. anz tous plains acomplis et passez
Fu li rois en Espaigne, o lui son grant barné;
Bours, citez et chastiaus i prist à grant plenté.
.I. jour estoit li rois à Nobles la cité,
Si ot la vile prise et ot ocis Forré;
Ogier en apela et Naimon le barbé,
Et Rollant son neveu, Olivier le sené,
Et le riche barnage de la crestienté.
« Baron, dist l'emperere, or oés mon pensé:
« Conquis avons les terres en viron et en lé,
« Or ne sai mès chastel, bourc, vile ne cité,
« Où nos n'aions par force mise crestienté,
« Ne mès Cordes la riche, que tient rois Desramé.

« Or la tient l'aumacor, qui tant a de fierté,
« Et a moult grant empire là dedens aüné ;
« Or et argent et pailes i a à grant planté,
« Et maint destrier corant et maint faucon mué.
« Baron, c'or i alons par sainte charité;
« Que, se Diex nos avoit cel avoir destiné,
« Riches en porroit estre no povre parenté.

« BARON, dist l'empereres, fetes pes, si m'oiez :
« En ces estranges terres sont nos cors travilliez,
« Dont je vous ai à tort sevrés de vos moillierz;
« Pou en avés enfans, et je mains chevaliers.
« Gardés demain à l'aube soiés apareilliez,
« Et si faites trosser les murs et les somierz :
« Je m'en irai à Cordres; teus est mes desirierz.
— E[n] non Dieu, empereres, dist li danois Ogierz,
« Vos nos avez sovent penez et travilliez :
« Il a .XXVII. anz acomplis tous antierz
« Que venis en Espaigne o tot mains chevaliers;
« Puis ne jui .IIII. nuis sans mon hauberc doublier,
« Très par mileu des mailles m'an est li peus glaciez.
« On dit que Karlemaines conquiert tous les reniez;
« Non fait, par saint Denis! vaillant .IIII. deniers,
« Ains les conquiert Rollans et li cuens Oliviers,
« Et Naimes à la barbe, et je qui sui Ogiers.
« Quant vos estes soef en vostre lit couchiez,
« Et mangiez les gastiaus, les poons, les ploviers,
« Lors menaciez Espaigne la terre à essillier;
« Mais vos n'en ferrés ja en escu chevalier.
« Damedieu me confonde, qui tout a à jugier,
« Se g'estoie là fors, montés sor mon destrier,
« Et fuisse de mes armes mult bien aparilliez,
« Se je ne vos prenoie par mon cors prisonier.
— Par saint Denis! dist Karles, vos dites voir, Ogier;

« Contre vostre proesce ne me voil afichier.
« Je sui vostre droit sires, si faites grant pechié
« Quant vos an tel maniere si me contraliez.

« BARON, dist l'empereres, une rien vos voil dire
« Dont je sui en mon cuer coreciés et plains d'ire :
« Je voi ici Ogier qui à me contralie;
« Mar le pensa li dus, par ma barbe florie.
« La merci Damedieu, le fil sainte Marie,
« Il a .XXVII. anz qu'en Espaigne venismes;
« Puis ne jui .IIII. nuis sans ma broigne treslie.
« Rompus est mes bliaus et ma broigne sartie;
« Certes, plus sui velus que n'est chevrel ne biche.
« Je me vanterai ja, si ferai vilonie :
« [Dès Huiscent] sor la mer de ci que à Saint Gile,
« Dès le mont de Mongiu deci que en Galice,
« Ne par deçà vers Rome, si com li mons tornie,
« N'a cité ne chastel, ne bourc ne manantie
« Que je n'aie par force et par vertu conquise.
« Primes conquis Bordele par ma chevalerie,
« Et si fis à Pamers estorer une vile;
« Pris le Groing et l'Estoile et Quarion ausinques.
« De toutes ices terres ai je la seignorie;
« Qui s'i reclameroit de la moie partie,
« Enorez i seroit, là ne faudroit il mie. »
Après parla Richars, li dus de Normendie,
Qui de Fescamp fist faire la plus mestre abéie;
Encore i gist en fiertre en une tor antie.
Il fu mult sages hon, si dist il grant folie,
Orgoil et grant outrage et mult laide estotie :
« Vos dites, emperere, la terre avés conquise,
« Dès Huiscent sor la mer de ci que à Saint Gile
« N'a il chastel ne vile que vos n'aiés conquise,
« Estorges et Navare, Panpelune la riche;

« Dès le mont Saint Michiel de ci que en Galice,
« Ne par deçà vers Rome, si com li mons tornie,
« N'a cité ne chastel, recet ne manantie
« Que n'aiés pris par force et par vertu conquise:
« Ensi le dites vos; mès nos nel disons mie.
« Je sai teus .v. citez, se Diex me benéie,
« Qui s'i reclameroit de vostre seignorie,
« Il en perdroit la teste, là ne faudroit il mie.
— Richars, dist l'emperere, merveilles avés dites;
« Espoir vos les savez, mais je ne les sai mie:
« Et car les me nomez, se Diex vos benéie. »
Et Richars li respont : « Non ferai, biax dous sire;
« Que François ont congié d'aler de vo servisse.
« Se je les vo nomoie, ce seroit vilonie.
— Richars, dist l'emperere, par ma barbe florie,
« Ne par la foi que doi au fil sainte Marie,
« Se vos des .v. citez noveles ne me dites,
« M'amistés et la vostre ert tote departie,
« Et vos taudrai la teste à m'espée forbie. »
Et Richars li respont : « Ains les nomerai, sire.
« Savez vos Montorgueil et Montesclair la riche?
« Et savez vos Luiserne, qui sor mer est bastie?
« Oïstes ainc parler de la tour d'Augorie,
« La cité de Carsaude, qui tant est bele et riche?
« Certes ces .v. cités n'avez encore mie.
« Qui s'i reclameroit de vostre seignorie,
« Il en perdroit la teste, là ne faudroit il mie. »
Quant l'entent l'emperere, à poi n'enrage d'ire.
Il en a apelé .I. chevalier, Elye:
« Va moi, fai tost venir Floriant de Nubie:
« C'est .I. mien latiniers que Jhesu benéie,
« Que por Dieu a receu créance et batestire;
« Cil me saura mult bien les noveles [en] dire. »
On li a amené, et Karles li escrie:

« Floriant, dist li rois, se Diex vos benéie,
« Sauriez vos Luiserne qui sor mer est bastie?
— Oïl, dist Floriant, se Diex me benéie.
« En trestoute la terre n'a riviere petite
« Que n'aie à mon faucon ane ou sorceille prise.
— Par Dieu! dist l'emperere, por ce le vos voil dire,
« Savez vos Montorgueil et Montesclair la riche? »
« Oïstes onc parler de la tour d'Augorie?
« La cité de Carsaude, qui tant est bele et riche?
Et Floriant respont : « Oïl certes, biaus sire;
« Mès sachiez en son cuer pensa mult grant folie
« Qui de ces .v. citez noveles vos a dites,
« Et orgoil et outrage et mult grant lecherie.
« Rois, lessiez les ester, vos nes penriez mie;
« Onques Jhesu n'i fu reclamez en sa vie.
— Par ma barbe, dist Karles, c'au menton me balie,
« Je i seroie ainçois tous les jors de ma vie
« Que de ces .v. citez n'aie la seignorie.
— Rois, lessiez les ester, vos nes panriez mie. »
Quant François l'entendirent, touz li sans lor fremie;
Tuit maudient Richart, le duc de Normendie.

Li jors est trespassez, li vespres vint atant.
Des noveles Richart furent François dolant.
Dus Naimes en apele Karlon au poil ferrant :
« Car retornons en France, por Dieu le roi amant,
« Et si verrons nos femes et nos petis anfans.
— Non ferons, par mon chief, dist Karles au poil blanc,
« Ne ja n'irai à Cordes, qui tant par est vaillant,
« S'aurai ces .v. citez dont li renons est grant.
Quant François l'entendirent, n'an i ot nul gabant.
Et Karles se coucha en .i. lit qui fu grant,
Dont li pomel estoient à or resplendissant;
Mais il n'i dormi onques, ains va forment pansant.

Atant es vos .I. angre cler et resplandissant,
Que Diex i envoia par son digne commant.
« Karle, ce dist li angres, ne te va esmaiant,
« Fai toi an ton corage baut et lié et joiant,
« Ce te mande li sires à qui li mons apant.
« Ne redouter les eves ne les rivieres grans,
« Les pors ne les passages ne les grans desrubans;
« Mais va t'en à Luiserne, la fort cité vaillant.
« Ainçois que l'aies prise ne vaincus les Persans,
« Auras tu .I. secors si bel et si avenant,
« C'onques si grant n'an ot ne rois ne amirant.
« Je ne te sai plus dire; mais cil te soit aidant
« Qui en la sainte crois soffri mort et ahan! »
Atant s'an va li angres. Karles remest joiant.

QUANT s'an reva li angres, si bessa la clartez.
Karles li empereres fu mult asséurez.
Au matin se leva quant il fu ajornez,
Et commande à destendre et pavillons et trez.
Les somiers font chargier et les oz aroutez,
Puis ne fu .I. seus jors acomplis et passez
Que .XII. liues grans nes convenist errer.
Karles se regarda et vit François plorer,
Lor enfans et lor femes durement regreter.
« Baron, dist l'emperere, grant duel vos voi mener;
« Je ne m'en mervoil mie, trop vos poez pener.
« Qui or s'an veut en France ariere retorner,
« Je lor doins bon congié, je ne lor puis véer;
« Mais une chose voil que sachent de verté :
« Par la foi que je doi sainte crestienté,
« Il et touz ses linages sera sers racheté,
« Touz les jors de sa vie sera il sers clamé. »
.IIII^m. et .VII^c. en sont de l'ost torné,
Gascoins et Angevins, ains n'an i ot .I. d'el.

Et Karles l'emperere les a tous anbrevez;
Ileuc furent li sers premerai[n] contrové.
L'ost s[e] est aroutée, si pensent de l'errer.
Tant chevauchent par vaus et par puis et par prez,
Par pluies, par orés, par bel tans et par cler,
Tant que il sont venu à Luiserne sor mer.
Si l'a Karles asisse le premier jor d'esté,
Puis i fu il .VII. ans c'onques n'i pot entrer.
Et li enfant de France se furent aüné,
.L. et .IIII^{m}. à Paris la cité,
En la greve de Saine venu et aüné.
Bertrant, li fils Naimon, a premerains parlé.
« Seignor, ce dist Bertrant, or oez mon pansé :
« Karles est an Espaigne, o lui son grant barné;
« Il a .XXVII. anz acomplis et passez
« Qu'il anmena les peres qui nos ont angendrez.
« Or nos ont tant nos meres et couchiés et levez,
« Merci Dieu, que nos somes chevalier adoubé.
« Car faisons roi en France, se vos le commandez,
« A qui nos clamerons et du bien et du mel,
« Et de qui nos tandrons totes nos heritez;
« Se nos nos mellions, ce seroit grans viltez. »
Et cil li respondirent : « Si com vos commandez. »
« Seignor, ce dist Bertrant, il nos convient jurer
« Celui que nouz voldrons faire roi coroné
« Que se il le desdit, le chief aura copé. »
Et cil li respondirent : « Ce fait à créanter, »
.L. et .IIII^{m}. qui tuit furent sené.
« De qui ferons nos roi ? » dient li bacheler.
A une part se traient li .VII. des plus aisnez,
De tous les plus haus homes, du miels anparantez.
« Seignor, ce dist Bertrant, or avons nos juré;
« Foi que doi saint Denis, j'en dirai mon pansé :
« Vés Sanson de Borgoigne, qui gentils est et ber,

« S'a la serour Karlon, le fort roi coroné,
« Et si en a li dus .I. vallet angendré;
« N'a pas encor .I. an que il fu adobé:
« Car fesons celui roi, se vos le commandez.
« Se revient l'emperere ariere en son rené
« Et il trueve celui que l'aions coroné,
« Il ne l'ocira mie, de son linage est né.
« Et se il ne revient, si aura l'erité;
« Car nos ne volons mie Karlon deseriter. »
Et li enfant respondent : « Bien l'avez commandé. »
A icele parole ont l'enfant apelé.
« Sire Guis de Borgoigne, dist Bertrant, çà venez;
« Nos vos volons de France la corone doner.
— Seignor, ce dist li enfes, ce soit de la part Dé.
« Bailliez moi la corone, je ne l'os refuser;
« Ainçois voil estre rois que la teste couper,
« Et si vos pri à tous, fetes moi féautez.
« Seignor, ce dist li enfes, or m'avés coroné,
« Si ai chascun de vos acompli tous ses grez;
« Or voil que refaciés la moie volanté,
« Et qui le desdira s'aura le chief coupé.
« Or s'en revoist chascuns arriere en son regné
« Et si face .I. biau char meintenant atorner,
« Mult bel, sor .IIII. roes, por aler plus soef,
« Et s'i face sa mere et sa serour antrer
« Et tout le plus viel home qu'il a en son rené.
« Quant li jone seront as ruistes cous doner,
« Et li viel demorront por bons consaus doner.
« S'irons après les peres qui nos ont engendrez,
« C'onques ne les véimes an trestous nos aez,
« Si prendrons bon conseil, se Diex l'a destiné;
« Que, par cele corone dont m'avés queroné,
« Qu'en mon chief m'avez mis, trestot estre mon gré,
« Ne par la foi que doi au cors méisme Dé,

« Je ne tandrai an France ne chastel ne cité,
« Ne n'i aurai de rente .I. denier monéé;
« Car, se revenoit Karles ariere en son rené,
« Et il me trovoit ci que fuisse queroné,
« Il me todroit la teste, jel sai de verité. »
Quant li anfant l'entendent, es les vos esfréés;
Lors maudit chascuns l'eure que il fu queronez.
Or quidoient en France dormir et reposer;
Mais il les convendra chevaucher et errer.

LI enfant s'an retornent chascuns en lor païs.
Chascuns a fait .I. char gironé, tailléis,
Chascuns i mist sa mere, sa seror autresis,
Et si i met vitaille à .X. ans accomplis.
A feste saint Jehan revindrent à Paris,
En la greve de Saine se sont ensamble mis.
Les dames de la terre s'escrient à haus cris :
« Sire Guis de Borgoigne, por amor Dieu, mercis!
« Karles li emperere nos toli nos maris;
« Tu feras grant pechié se tu nos tous nos fis. »
Quant li enfes l'entent, à poi n'enrage vis.
Il an jure la crois, par ire, où Diex fu mis,
Qu'il n'i a une seule qui tant soit de haut pris,
« Se [elle] estoit sereur Karlon de Saint Denis,
« Ou se c'estoit bele Aude, qui tant a cler le vis,
« Ou ele estoit ma mere, que je dout mult et pris,
« Se g[e] en oi huimès la parole tantir,
« Que je ne li féisse touz les membres tolir. »
Quant les dames l'entendent, n'i ot ne geu ne ris;
Totes prient ensamble à Dieu qui ne manti
Que lour enfans garisse et lor riches maris.

AU matin par son l'aube, quant li solaus apert,
Lors s'est li enfes Guis et vestus et parez.

Ses chars fist afaiter et bien encortiner
Et l'un encoste l'autre charoier et errer.
Bertrant le fils Naimon a premiers apelé :
« Je vos commant, biaus sire, que bien soient gardé,
« Et si pansez des dames et faites enorer.
—Sire, ce dist Bertrans, si com vos commandez.
« Je ne vos os desdire : rois estes coronez. »
Tot aval la grant ost a fait li rois crier
Se li plus povres hon qui an tote l'ost ert
Barguignoit .I. avoir qu'il vosist acheter,
Que ja mar fust si riches, si hardis ne osez
Que nus i méist offre, ains s'an fust cis tornez ;
Et se il le faisoit, le chief éust coupé.
Encore a fait li enfes autre ban recrier
Que il n'i ait en l'ost ne tolu ne amblé;
Mès vitaille le suie assez et à planté,
Et face la danrée .III. denier acheter.
Et qui miels ne porra à fin argent peser,
Li rois est riches hon qui lor donra assez,
Tant com il ait denier, que il n'i ait lasté;
Mar despandra du sien .I denier monéé.
Lors s'en va l'ost de France, ne se sont aresté.
Le jor qu'il departi de France le rené,
Il avint à Paris une merveille tel
Que sans i est pléus endroit midi soné,
Et li soleus esconse quant midi fut passé.
Lors dient par la terre : « Li mondes est finez. »
Et l'ost fu arotée et panse de l'errer.
A Damedeu commandent douce France à garder;
Tuit ensamble chevauchent, douce France remest.
De ci que à Bordele panserent de l'errer;
Là trespassent Gironde à barges et à nez;
Par le mileu des landes se sont acheminé,
Et costoient Belin, une povre freté.

De ci que à la Faue ne se sont aresté;
Li enfant la trespassent, s'ont le chemin trové.
Iluec virent le bois que Karles fist planter.
Jusc'à Ais en Gascoigne ne se sont aresté.
.I. pelerin troverent essillié et gasté,
Qui revient de saint Jake, où il ot converssé,
Et en Jherusalem avoit .III. fois esté;
Et n'avoit .I. seul lieu en la crestienté
Ne bon repaire nul où il n'ait demoré,
Et son cors mainte fois travillié et pené.
L'enfes Gui de Borgoigne l'a premiers salué :
« Paumier, Jhesu te gart par la soie pité! »
Et li paumiers respont : « Diex vos croisse bonté!
« D'ont estes, de quel terre, qui tel avoir menez?
— Rois sui de douce France, de Paris la cité. »
Et li paumiers respont : Or m'avez vos gabé;
« Vos n'estes mie Karle le fort roi queroné,
« N'a gaires que gel vi à Luiserne sor mer.
« Certes, tous a les poins et les genous anflez,
« A paines puet li rois sor son cheval monter,
« Et tuit si home sont de faim si agrevé
« Que li auquant ne pueent très parmi l'ost aler. »
Quant li enfes l'entent, le sens quide derver;
Où qu'il voit le paumier, si l'en a apelé :
« Amis, car me di ore, por sainte charité,
« Quant tu as en l'ost Karle longement conversé,
« Se tu i connoistroies nes .I. des .XII. pers.
— Oïl, dist li paumiers, je les sai bien nomer.
« Je connois bien Rollant et Olivier son per,
« Et Naimon à la barbe et Ogier l'aduré,
« Richart de Normendie et Renier l'alosé,
« Et Yvon et Yvoire et Haton le sené,
« Le duc Tierri d'Ardane et Oede le barbé,
« Et Sanses de Borgoigne, qui est gentils et ber. »

Quant li enfes oï de son pere parler,
Li cuers qu'il ot ou ventre li commence à plorer.
Où qu'il voit le paumier, si l'en a apelé :
« Amis, car me di ore, garde nel me celer,
« Cil Sanses de Borgoigne est il de grant fierté?
— Oïl, par ma foi, sire, riches hom est assez;
« Mais tous li est faillis, et li pains et li blez.
« Je me jui .IIII. jors malades en son tref;
« Certes, je n'i manjai, ce vos di par verté. »
Quant li anfes l'entent, si l'en a mult pesé,
Par poi qu'il n'est chéu de son destrier pasmez.
Où qu'il voit le paumier, si l'en a apelé :
« Amis, car me di ore, par ta crestianté,
« Qui destruit si Karlon, com tu m'as ci conté?
— Si m'aït Diex, biaus sire, cele riche cité,
« Vés le là sor cel tertre dont cele tour apert.
« .IIII. ans i sist Karlon le fort roi coroné,
« Ainc n'i mesfist dedens .I. denier monéé;
« Ariere la lessa, si fist que fous provez.
« Certes or li est si li chemins ancombrez
« Que nus n'i puet por voir ne venir ne aler,
« Ne vitaille qui vaille .I. denier monéé.
« Pelerins ne paumier n'i ose trespasser
« Qu'il n'i perde la teste ains qu'il soit avespré,
« Et c'est mult grant merveille quant j'en sui eschapé. »
Quant l'enfes Guis l'entant, s'a Bertrant regardé.
Quant Bertran l'a oï, s'a .I. souspir gité.
« Amis, ce dist li rois, avez vos escouté?
« Vés vos cele grant tour qui gete grant clarté,
« Qui destruit en Espaigne no riche parenté?
« Ganchissiés i tout droit, m'oriflambe i portez,
« Et si faisons les chars esploitier et errer;
« Que, par cele corone dont m'avez coroné,
« C'à Paris me donastes trestot outre mon gré,

« Ne par la foi que doi sainte crestienté
« Ne que je doi mon pere le duc Sanson porter,
« Ne m'istra de mon col mes fors escus bouclez
« Ne mes hiaumes ne m'ert de mon chief desposez,
« Ne ne despoillerai mon blanc hauberc saffré,
« De ci à icele oure qu'ert prise la cité. »
Lors remaudient l'eure qu'il l'orent queroné.

OR chevauce li rois et il et si guerrier.
Les buez font charoier et les chars atirier,
Les gonfanons de soie font au vent desploier.
Autresi grant poudriere demainent li somier,
Que parmi ne volast ostoir ne esprevier
Qu'il ne hurtast as fers de lor tranchans espiez.
Tot droit vers la cité vont li enfant rangié.
Sarasin et Persant leverent dou mangier,
As fenestres des murs s'alerent apoier,
Et voient les enfans qui vienent tuit rangié.
Virent les escus d'or luire et reflamboier,
Les gonfanons de soie contre vent baloier,
La poudriere choisirent que mainent li somier.
« Seignor, dist Escorfaus, Karles revient arier.
« Esté a à Luiserne, mès ne la puet bailler;
« Or s'an reveut en France li vieus or repairier.
« Mult estoie musars et de son sens vuidiés,
« Que il s'an quide aler sans aucun anconbrier.
« Armez vos erralment, je vos en voil proier,
« Que ja les assaudrons et devant et derier.
Et Sarrazin respondent : « Biaus sire, volantier.
—Seignor, dist Boïdans, Karles est ci arier;
« En ces estranges terres a son cors travillié.
« Ce n'est mie rois Karles qui France a à bailler,
« Ne Naimon à la barbe, ne Tierri ne Ogier,
« Ne Yvon ne Yvoire, Haton ne Berangier,

« Ne Sanse de Borgoigne, ne Richart ne Renier,
« Par Mahomet mon Dieu, je les connois mult bien :
« Lor escu sont plus noir c'arement en mortier,
« Lor chevaus desferez et ont touz nus les piez;
« Mès c'est secors de France qui après Karlon vient.
« Atendez moi .I. poi; g'irai à eus plaidier,
« Si lor demanderai que ce fu et que iert. »
Et cil li respondirent : « Pansez de l'esploitier. »
Li Sarasins monta sor .I. corant destrier.

SOR .I. corant destrier monta li Sarasins,
Des esperons le broche, de la vile s'an ist,
Jusc'à l'ost des François ne prist il oncques fin.
En arcage grezois les salua et dist :
« Baron, de Mahomet soyez vos benéis! »
Et l'enfes Gui respont, qui le cuer ot hardi :
« Amis, Diex mete en toi créance et saint Espir,
« Que il ne perde l'ame que dedens ton cors gist!
— D'ont estes vos, sire enfes? » li Sarasins a dit.
— Amis, ce li dist Guis, je sui rois de Paris. »
— Non estes, par ma foi, li paiens respondi.
« Vos n'iestes mie Karles, le roi de Saint Denis.
« N'a pas encor .I. mois que l'emperéor vi;
« Par Mahomet mon Dieu, n'a pas si cler le vis.
« Mès dites moi d'ont estes, que il n'i ait menti. »
Et respondi li enfes et por voir li a dit :
« Si m'aïst Diex, dist Guis, bien le sachiés de fi
« Que je sui rois de France, d'Orliens et de Paris.
— Onques mès tel n'oï, ce dist li Sarasins.
« Maléoite soit France de Mahon qui me fist,
« Quant ele puet .II. rois tanser et garantir!
« Mauchief puist ele panre et à mauchief venir! »
Et dist à l'autre mot : « Je n'ai mie bien dit;
« En France croist li blez et si est li bons vins,

« Si i sont li preudome qui ont les cuers hardis,
« Qui bien doivent conquerre et terres et païs.
« Où devez vos aler? ce dist li Arrabis.
— Si m'aït Diex, dist Guis, cele vile assaillir.
— Vos ferés grant folie, li paiens respondi.
« Karles i sist .III. anz, li rois de Saint Denis,
« .LX. mangoniaus i fist as murs flatir,
« Ains n'i mesfist dedens vaillant .I. parisi.
— Se Diex plaist, [ce dit] Guis, or i est venus cil
« Dont hontes et domages vos est à avenir.
— Par ma barbe mellée, ce dist li Sarasins,
« Ne cuit pas que soiés li rois de Saint Denis. »
Quant l'enfes Guis l'entent, tous li sans li fremist.

« SEIGNOR, dist Boïdans, je m'en voil retorner
« Et dire à mon seignor que j'ai à vous parlé;
« Il m'en crera mult bien, par Mahomet mon Dé.
« Par Mahomet mon Dieu, que j'ai mon chief doné,
« Se mes consaus estoit oïs ne escoutez,
« On vous rendroit la vile sans traire et sans giter. »
A icele parole s'an est li Turs tornez;
Ains ne tira sa resne si vint en la cité.
Quant Escorfaus le voit, si li a demandé :
« Diva, quel gens sont ce où tu as converssé?
— Sire, dist Boïdans, j'en dirai mon pensé:
« Ce ne sont mie gent, ains sont angre anpené.
« Certes, s'or les veiés, sor les chevaus montez,
« Com li cheval les portent les piés amoncelez,
« Les escus à leur cous com s'il erent plantez!
« Par Mahomet mon Dieu, qui j'ai mon cors doné,
« Se tut li Sarasin qui de mere sont né,
« Ne se trestuit li mort erent resucité
« Et erent là aval en ce champ assamblé,
« Si fuissent li enfant avoques eus mellé,

« Ses auroient amort ains soleil esconsé.
« Lor Diex veille por aus, qui les tient en bonté;
« Mès li nostre se dorment, qui tuit sont rasoté:
« Car par le leur nos vient et li pains et li blez
« Li vins, la char salée, li pimens, li clarez.
— Amis, dist Escorfaut, je quit vous i créez. »
Et dist à l'autre mot: « Paien, or vos armez,
« Que ja les assaudrons sans point de demorer. »
Et cil li respondirent: « Si com vos commandez. »
Lors vestent les haubers, s'ont les hiaumes fermez,
Et ceignent les espées as senestres costez,
Et montent es chevaus corans et abrievez,
Et portent à lor cous les fors escus bandez;
Les espiels ont saisis, dont li fer sont quarez,
Et issent de la porte, les frains abandonez.
Bien furent .xv^m^. quant furent assamblé.
Les gonfanons de soie lessent au vent aler,
Qui ains ains, qui miels miels pensent d'esporoner.
Quant l'enfes Guis les voit, s'a Jhesu reclamé:
« Glorieus sire pere, qui me féistes né,
« Garissiez hui mon cors que n'i soie afolé,
« Et sauvés ces enfans que j'ai ci amenez,
« C'ancor puissons véoir Karlemaine au vis cler
« Et li façon secours à Luiserne sor mer! »
A icele parole commença à plorer.
Turpins estoit evesque de novel adobez;
Où qu'il voit les enfans, ses a araisonez.
« Enfans, dist l'archevesques, à moi en entandez:
« Alez trestuit à terre, benéiçon prenez. »
Et il si firent sempres, quant il l'ot commandé,
Les chiés contre Oriant, les genous aclinez.
« Seignor, dist l'archevesques, .I. petit m'entandez:
« Dès le premerain jor que fustes oncques nez
« De ci à icestui où vos estes antrez

« Des pechiés dont vos estes mesfès ne meserrez,
« Certes, j'en remain pleges ici et devant Dé
« Que au jor dou joïse vos randrai tous aubez.
« Chevauchiez par vertu, mar vos esmaierez.
« Penitance vos doins tele com vos orrez:
« De ruistes cous ferir sor paien desfaez. »
Et cil li respondirent: « Si com vos commandez. »

QUANT Turpins ot sa gent seignie et benéie,
Et il les out assous de Dieu le fil Marie:
« Seignor, dist l'archevesques, ne vos esmaiés mie,
« Or i ferés grans cous sor la gent paienie. »
Et cil li respondirent: « Diex nos soit en aïe. »
Trestuit se commanderent à Dieu le fil Marie.
Atant es Escorfaut, le seignor de Nubíe;
La lance porte droite, où l'enseigne balie.
Où voit son latinier, fierement li escrie:
« Diva, li quels est rois de France la garnie?
« Certes, je nel vi onques, si ne le connois mie. »
Boydans li respont: « Jel vos mostrerai, sire:
« Vés le là tot armé à cele targe bise,
« A cele grant crois d'or où li ors reflambie.
« Il a l'espée ceinte, où durement se fie;
« Mult resamble bien prince qui ait grant seignorie.
« Par Mahom! c'est li rois de France la garnie. »
Et Escorfaut respont: « Mult est corte sa vie.
« Or ne leroie mie por tot l'or de Pavie
« C'à cest espiel trenchant orendroit ne l'ocie. »
Quant li enfes l'entent, li cuers li atandrie;
Damedieu reclama, où durement se fie:
« Glorious sires peres, qui tot as en baillie,
« Garissiez hui mon cors de tote vilonie,
« Et sauvés ces enfans qu'il n'i perdent la vie,
« C'ancor puissent véoir Karlon de Saint Denise

« Et li fachent secors à Luiserne la riche. »
Atant es Escorfaut, qui son cheval aigrie,
Et l'enfes Guis let courre le destrier d'Orcanie;
Merveilleus cous se donent, qu'il ne s'espargnent mie.
Li paiens fiert Guion sor la targe florie;
Mès la broigne fu fors, qu'il ne l'a desartie.
La lance qui fu droite li est es poins croissie,
Et l'enfes se tint bien, qui an Jhesu se fie.
Le paien a feru sor la targe florie;
Ne li fus ne la targe ne li vaut une alie,
Parmi le gros du cuer le roit espiel li guie,
Outre li fait passer, ne s'i areste mie.
A l'abaissier des lanches an chaïrent .III. mile.

Mult fu fors la bataille à l'estour commencier;
Bien i fierent ensamble li Guion chevalier.
Là oïssiez grant bruit à l'estour commencier,
Car d'Espaigne an i firent .IIII^{m}. trebuchier.
Quant les lances sont fraites, traient les brans d'acier.
Là véissiés le jor tel estour commencier,
Tant bras et tante espaulle et itant hanepier,
L'un mort desore l'autre verser et trebuchier,
Et foïr par ces chans tant auferrant destrier,
Lor regnes traînant qui erent estraier.
Là véissiez le jor tante teste tranchier,
Qui as paien torna à mult grant encombrier.
Qui le jor fust el champ et vousist bon coursier,
Ja ne l'en estéust à son voisin plaidier,
Ne ostage livrer por son cheval paier.
Atant es Cornicas, qui Diex doinst ancombrier.
Bien fu armés li glous à guise d'ome fier;
Hauberc ot et bon hiaume et espée d'acier,
Et tenoit en son poing .I. roit trenchant espier.
Quant il voit son linage si vilment depecier,

Et dit en son corage, s'il ne le puet vengier :
« Je ne me prise mie la monte d'un denier. »
Quant l'enfes Guis le voit, ne le vout espargnier.
Qui véist au baron son espiel paumoier,
Par desus les enarmes et sous l'escu plongier,
Bien li péust menbrer de noble chevalier.
Et Cornicas se paine de sa honte vangier;
Jhesu Crist le maudie, le verai justicier!
Il broche l'auferrant, et rois Guis le corsier;
Mervilleus cos se donent es escus de quartier.
Li paiens fiert Guion, ne le volt espargnier.
Tant sont fort li hauberc nes porent ampirier;
Par droite vive force convint l'espiel brisier.
Et l'enfes Guis le fiert, qui le corage ot fier;
Li tains ne li vermaus ne li ot puis mestier
Que le fer ne li face ou vermeil sanc baignier;
Tant com hanste li dure le fist mort trebuchier.
Lors escrie *Borgoigne!* por sa gent ralier.
Il n'avoit dame en char, tant féist à proisier,
Ne tenist en sa main son livre ou son sautier,
Et prie Damedieu, le verai justicier,
Qu'il lor enfans garisse de mort et d'ancombrier.

MULT fu fors la bataille et mult fist à douter;
Sarasin s'esmaierent, ne porent plus durer.
« Si m'aït Diex, dist Guis, ja les verrés torner.
« Je vos pri, por celui qui se laissa pener,
« Quant vos verrois paiens sempres les dos torner,
« Qu'il s'en vodront foïr très dedans la cité,
« Por amor Dieu de gloire, de si près les suiez
« Que vos isnelement ensamble o aus entrez;
« Que jamais autrement n'ert prise la citez.
« Karles i sist .III. ans, li fors rois keronez,
« Ains n'i mesfist dedens .I. denier monéé. »

Et cil li respondirent : « Diex en set nos pensez. »
« Sire, ce dist Bertrans, por Dieu, adès ferez,
« Ociez tout à fais quanque vous encontrez. »
A icele parole, es l'Escot Gilemer,
Et Berart l'Ardenois et Turpin l'ordené,
Savari de Tolouse et Estout l'alosé,
Auberi le Borgoing et Jofroi le sené,
Et chascun en son poing le bon branc aceré.
Iluec les véissiez si très bien esprover.
Et l'enfes Guis si est hautement escriez :
« Baron, or du bien faire et du ferir pansez. »
Et li François si firent, si ont paiens hurtez.
Et cil s'an sont foï, si ont les chans lessiez,
Et li enfant les chacent as bons brans acerez ;
Jusc'à la mestre porte ne sont asséurez.
Li Sarasin ne sorent en nul sens i garder
Que plus de .XV. mile n'an soit o aus entrez.
Cil qui là sus monterent furent à sauveté,
Et cil qui hors remestrent furent mal ostelé.
Et li enfant les ont le jor tout decoupés,
Et, quant les ont ocis, en mer les ont gitez.
Et l'enfes Guis fait panre et maisons et ostés,
Puis a fait par la vile .I. riche ban crier,
Qu'il facent la vitaille tot ensamble aporter
Et garde[nt] que n'en ostent .I. denier monéé,
Et qui la repondra s'aura le chief copé.
Et li enfant l'ont fait, quant il l'ot commandé.
En mult petit de terme en ont tant assamblé,
Li rois vit la vitaille, s'a tendrement ploré.
Diex de mult riche cuer se prist à porpanser,
Bertrant an apela et Berart : « Çà venés. »
Estout le fil Oedon, Turpin et Gilemer,
Savari de Toulouse, Auberi le menbré,
Et Jofroi l'angevin et Hue le sené,

Et les enfans de France dont il i ot planté;
Mais sor trestous les autres a Bertrant apelé.
« Amis, ce dist li enfes, à moi en entandez:
« Prenez .x^{m}. murs amblans et sejornez,
« Et autretant chameus et de bugles assez,
« Et si soiés .x^{m}. de chevaliers armez.
« Droitement à Luiserne là les me conduirés,
« A Karlon l'emperere les me presenterez,
« De par le roi de France le me saluerés;
« Et si vos pri, biaus sire, que bel à lui parlez.
« Nel tenés pas por vil por ce s'a povertez,
« Mais à vostre pooir le sien cors honorez.
— Sire, ce dist Bertrant, à moi en entandez:
« Por amor Dieu de gloire, qui en crois fu penez,
« Nos verromes les peres qui nos ont engendrés,
« Que onques ne véismes an trestous nos aez;
« Parlerons nous à aus, se vos le commandez?
— Par saint Denis, dist Guis, qui mes chiés est donez,
« Ne par cele corone dont m'avés queroné,
« C'à Paris me méistes el chief outre mon gré,
« Ne par la foi que doi au cors méisme Dé,
« Il n'i a nul de vous de si haut parenté,
« S'il se fait à son pere connoistre n'aviser
« Et il repaire à moi, qu'il n'ait le chief copé;
« Quar g[e] i vodrai estre à grant joie menez,
« Et si voil orendroit que vos le m'afiez. »
Quant li enfant l'entendent, es les vos esfréez;
Lors remaudient l'eure qu'il l'orent queroné.

Au matin par son l'aube, quant il dut esclairier,
Lors fu li enfes Guis mult bien aparillié,
Et va véoir la tour amont sor le gravier.
Entor lui fait venir les jones chevaliers.
« Seignor, ce dist li enfes, or vos apareilliez

« Et prions Damedieu, qui en crois fu dreciez,
« Que il nos laist conquerre ce grant palais plenier,
« Qu'encor puissons véoir Karlemaine au vis fier. »
Et cil li respondirent : « Biau sire, volantier. »
Les chiés contre oriant sont à genous couchiez.
« Hé Diex! ce dist li enfes, qui en crois fu dreciez,
« Si m'aïdes tu, Sire, com tu hons et Dieus ies,
« C'ancor puissons Karlon dedens Luiserne aider.
Or oez des vertus com Diex ot Guion chier :
Ainçois c'on fust alé le trait à .I. archer,
Fendi la tour de marbre par mi, an .II. moitiés;
Ains là sus ne remest Sarasin ne paien
Qui là ne fust ocis de piere ou de mortier.
Et l'enfes Guis fait panre et mesons et soliers,
Si en a fait giter et argent et ormier,
Les trés, les pavillons et les cendaus ploiés.
Bertrans, li fils Naimon, ne s'est pas atargiés,
Estous, li fils Odon, Berart de Mondisdier;
Ainçois furent montez .XV^{m}. chevaliers.
Chascuns fu bien montez sor son corant destrier,
Et si ont fait trousser les murs et les somiers.
Bertrans, Estout, Berart, an furent mesagier;
De Carsaude s'an issent sans plus de delaier.
Cil Sires les conduie qui tot puet justicier;
Car, ainçois que il voient lor seignor droiturier,
Aura chascuns poor de la teste à tranchier.

OR s'an vont li enfant qui oirrent lor chemin :
Cil Sires les conduie qui de l'eve fist vin,
Le jor qu'il sist as noces de saint Arcedeclin!
.I. matin se leva Karles li fils Pepin.
Par ire s'est li rois devant son tref assis,
Et vit amfler ses jambes et ses piés et son vis;
Ses piés a regardez, dont li cuirs est noircis.

Ogier en apela et Naimon le flori,
Et Richart le Normant et Sanson et Tierri,
Et Jofroi le vaillant et Gautier de Berri,
Et Yvon et Yvoire et Haton et Gondri.
« Baron, dist l'empereres, entendez envers mi :
« Si m'aït Diex de gloire, qui onques ne manti,
« Ne puis panre Luiserne, si ai grant piece sis,
« Et n'avons pas vitaille à .II. jors acomplis.
« Por ce m'estovera cest grans siege guerpir;
« Certes, je le ferai coreciés et maris. »
Lors a ploré li rois, ne se pot atenir.
Quant si home le voient, grant pitié lor an prist.
« E[n] non Dieu, ampereres, dist Naimes li floris,
« Ne poés pas vos bons faire ne acomplir;
« Quant li termes vanra que Jhesu i a mis,
« Nos panromes la terre sans nes .I. contredit.
— Naimes, dist l'empereres, Diex vous puist benéir,
« Et nous envoit secours par le sien saint plaisir! »
Mais por noiant s'esmaient; ains que soit avespri
Aura il de vitaille trestot à son plaisir,
Dont porra bien son ost grant piece raemplir.
Et li enfant chevaucent belement par loisir;
Jusqu'à l'ost Karlemaine font les chevaus venir.

Or chevaucent li mes roi Guion le guerrier,
Et mainent la vitaille dont François ont mestier.
Bertrant la font mener devant, le timonier,
Estout le fil Odon, Berart de Mondidier.
.I. jor sist Karlemaines devant son tref plenier,
Et plora tendrement et esgarda Ogier,
Et Tierri à la barbe, et Yvon et Renier;
Mais il n'i choisi mie Rollant ne Olivier,
Ains erent es montaignes garder et espier.
« Baron, dist l'emperere, je sui mult coreciés

« Que jo ai tous enflés les jambes et les piés.
« Anuit sonjai .I. songe, je nel vous quier noier,
« Que il m'estoit avis, foi que doi saint Richier,
« Que estïons en France, à Paris, el vergier.
« Une si bele gent an issi sans targier,
« Com se ce fuissent angre qui doivent flamboier.
« Trestuit communement me chaoient as piés,
« Et vos, par grant amor, les en releviés;
« Et puis revi la nue vers le ciel repairier.
« Après, si vi sor vos plovoir et gresillier,
« Et à mult grans tropiaus la blanche noif negier.
« Desor vos en ot plus, à celer nel vous quier,
« S'an féissiés grant part as barons chevaliers.
« Naimes, dist l'emperere, se Dieu plaist, ce ert biens. »
Après ce mot regarde les plains de Montiblier,
Voit venir les enfans qui estoient chargié,
Les gonfanons de soie contre vent baloier,
Et choisi la poudriere que mainent li somier.
Lors quida l'empereres que il fust engigniés,
Car il quida que fuissent Sarasins renoiés.
Où que il voit ses homes ses prent à araisnier:
« Baron, dist l'emperere, or de l'apareillier!
« Que ancui nos auront li fort escu mestier.
« Je voi là une eschiele qui Diex doinst encombrier.

CHARLES a les enfans véus et esgardez,
Vit les escus à or et les hiaumes gemés,
Les gonfanons de soie au vent desvolepés,
Et choisi la poudriere des grans destriers ferrés.
Lors quida l'emperere que il fust malmenés,
Si quida que ce fuissent Sarasins et Esclers.
Là où il vit ses homes ses prent à apeler:
« Baron, dist l'emperere, or tost de l'atorner!
« Ceste eschiele premiere nos convient trespasser.

— Sire, ce dist Ogier, mult grant tort en avés;
« Certes, j'ai si les piés et les .II. poins enflés
« Que je ne les porroie en mes estriers bouter,
« N'a .XXX. de mes cous .I. Sarasin tuer.
— Baron, dist l'emperere, quant morir me verrés,
« La honte sera vostre, reprovier i aurés;
« Que jamès en vos vies meillor seignor n'aurés. »
Et dist à l'autre mot : « Hé Diex! vous me haés.
« Ja soloie je panre et chastiaus et cités,
« Ne me pooit tenir chastel ne fermetés,
« Ne grant sale perrine, ne mur, tant fust levés;
« Ne puis mais noient faire, tous an sui asotés.
« Quant vous vient à plaisir, Diex, la mort me donés. »
Lors plora l'emperere, ne se pot contrester.
Quant le voient si home, si lor en a pesé.
« Seignor, ce dist Ogiers, or tost de l'adouber!
« Qui ce fait que il puet on ne le doit blasmer.
« Nos irons au besoing, quels soit dou retorner.
« Ja Damedieu ne place, qui le mont doit sauver,
« Qu'en puisse retorner ne tout li .XII. per,
« Ains soions tuit as armes ocis et decopés. »
Lors ont les esperons sor les nus piés fremés,
Que il n'i avoit chauce ne housiau ne soller,
(Tous porris les avoit li vens et li orés,)
Et [si] vestent haubers, lacent hiaumes gemez,
Et ceignent les espées as senestre costés,
Et montent es chevaux corans et abrievés :
Ne menjuent de fain, d'avoine ne de blés,
For que herbe de chans, d'araines et de prés.
Et pendent à lor cous les fors escus bouclés,
Pristrent les roides lances as gonfanons fermés.
Bien furent .XV^{m}. quant il furent armé;
De .IIII. pars se sont parti et desevré.
Et li rois les commande au cors méismes Dé

Qu'il les puisse conduire et maint à sauveté.
Et li baron chevauchent as gens cors honorés:
En .I. val, lés .I. tertre, là les ont encontrés;
Ce furent li enfant qu'il orent engendrés.
N'i avoit fors des cous de maintenant doner.
Quant virent les escus croissus et painturés,
Lors set bien li dus Naimes que de France sont nés;
S'il ot en son cuer joie, ne l'estuet demander.
Lors broche le cheval, cele part est alés.
Trestout le premerain que il a encontré,
Ce fu son fil Bertrant, que il ot engendré.
Onques mais ne le vit an trestot son aé.
Et quant Naimes le vit, si l'a plus enamé
Que autant n'ama home en la crestienté.
Il le prist par le hiaume, contremont l'a tiré,
Gentement le salue, ne l'a pas ranposné:
« Cil Damedieu de gloire qui maint en trinité
« Saut et gart ces enfans par la soe bonté!
« Enfant, d'ont estes vos? De quel terre estes nés?
« Estes vos marchéant qui cest avoir menés?
« Se vous le volés vendre à deniers monéés,
« Karles li empereres vos en donra assés.
« A or et à argent sera mult bien pesés;
« Ja ne serés mais povres an trestous vos aés. »
Et Bertrans respondi, qui gentils est et ber:
« Cil sires vos garisse qui en crois fu penés!
« Ne somes marchéant, ne l'avons acheté;
« Ains somes né de France où croissent li vin cler,
« Home somes au roi qui tant fait à loer.
« Et vos, de quel terre estes, qui ma resne tirés?
« Comment avés vos non, qui si m'araisonés?
— Par mon chief, dist Dus Naimes, je dirai verités:
« On m'apele Naimon, et sui des .XII. pers. »
Quant Bertrans vit son pere, s'a le cuer si serré

Que d'une grant loée ne pot sor piés ester,
Por ce qu'il ne l'osa baisier ne acoler,
Que li enfes Guion li ot bien devéé;
A poi qu'il ne chaï de son destrier armé.
Après a respondu, si a haut escrié :
« Dahais ait qui en chaut, ce dist Bertrans li ber.
« Poi vos doit vostre fame et vostre fils amer
« Que onques ne véistes an trestot vostre aé!
— Ha Diex! ce dist dus Naimes, ai ge fils engendré?
— Oïl, ce dist Bertrant, .I. mult biau bacheler.
« N'a encor pas .I. an que il fu adoubés;
« N'est pas graindres de moi, bien est de mon aé.
« Par icel saint apostre c'on quiert en Noiron pré,
« Je li oï sor sains et plevir et jurer
« Que, s'il vos puet en champ véoir et encontrer,
« Il vous fera la teste fors du bu desevrer.
« Lessié avés sa mere en longe veveté.
— Si m'aït Diex, dist Naimes, or puis le sans derver,
« Quant je oi de ma feme et de mon fil parler,
« Que je onques ne vi en trestot mon aé! »

Li dus Oedes de Lengres ot mult cuer de baron;
Il broche le destrier qui li cort de randon,
Prist son fil par la resne, qui mult ert gentils hon,
Envers lui le sacha, si l'a mis à raison.
« Amis, ce dist li dus, comment avés vos non?
— Sire, ce dist li enfes, Estous m'apele on,
« Nés sui de douce France, hons sui le roi Guion,
« Qui envoie à Karlon vitaille et garison;
« Onques nel vit mes sire, si li a fait tel don. »
Et dist Huedes de Lengres : « Je le tien à bricon,
« Quant il corone a prise deseur le roi Karlon;
« Il en pendra encore à grant destruccion. »
Quant Estous l'entendi, si fronci le guernon

Et rooille les ieus, samblant fait de felon.
Où que il voit son pere, si li dit sans reson :
« Par mon chief, dans viellars, je vos tien à bricon,
« Quant vos issi mesdites du riche roi Guion;
« Onques meillor de lui ne chauça d'esperon.
« Par icel saint apostre c'on quiert en pré Noiron,
« Par poi ne vos arrache la barbe et le guernon,
« Ou que ne vos porfent entresci qu'el menton. »
Et dist Oedes de Lengres : « Tu as mult verai non:
« Tu es fel et estous; Estous t'apele l'on. »

Li dus Tierri d'Ardane a brocié le destrier,
Prist son fil par la resne, Berart de Mondisdier,
Envers lui le sacha, si li prist à huchier :
« Amis, comment as non? Garde nel me noier.
— Sire, j'ai non Berart, l'enfes li respondié;
« Hons sui au roi Guion, qui tant fait à proisier,
« Qui envoie à Karlon ces murs et ces somiers,
« Et tuit sont de vitaille et trossé et chargié.
« Et vos, de quel terre estes, qui ma resne sachiés?
— J'ai non Tierri d'Ardane et sui .I. chevaliers. »
Quant Berart vit son pere, mult an fu coreciés,
Por ce qu'il ne l'osa acoler ne baisier,
Que li rois de Borgoigne li ot fet fiancier.
Et dist à l'autre mot : « Dahés ait qui en chiet!
« Fil à putain, gloton, lechiere, pautonier,
« Si vos demaine Karles comme ronci trotier,
« Qui portés par Espaigne vos fers comme somier;
« Je vos pri par amors que ma resne laschiés. »
Quant Tierris l'entandi, n'i ot que coroucier.

« Enfans, ce dist dus Naimes, entendés envers mi :
« Comment a non vos rois? Gardés n'i ait menti.
« Certes, on le devroit vergonder et honir,

« Quant il veut Karlemaine son roiaume tolir,
« Si le velt de sa terre fors metre et departir.
— Que vos a il mesfait? Bertrans li respondi,
« Que ains an tote France n'ot ne chastel ne cit,
« Ne n'i reçut de rante vaillant .I. angevin,
« Et si riche present si vous envoie ici!
— Si m'aït Diex, [dist] Naimes, por nul mal ne le di.
« Où fu pris cis avoirs? Gardés n'i ait manti.
— Il fu pris à Carsaude, Bertrans li respondi.
— Quant i venistes vos, dist Naimes li floris?
— Cis jors est li cinquimes, por voir le vos afi.
« Certes nos l'asaillimes à .I. mardi matin,
« Et si fu le jor prise, ains l'eure de midi.
« Là fu pris cis avoirs, par foi le vous afi. »
— Si m'aït Diex, dist Naimes, onques mais tel n'oï:
« Karles i sist .III. ans, li rois de Saint Denis;
« Si fist bien en .I. jor perieres .XX. jalir,
« Mais dedens n'i mesfirent vaillant .I. angevin.
— Que Damediex le het, Bertrans li respondi;
« Car li rois tout en France as dames lor maris.

— ENFANS, ce dist Tierris, entandez ma raison:
« Je vos pri, por celui qui Longis fist pardon,
« Que ne dites le roi nule riens se bien non;
« Tost vos feroit tolir les chiés sous les mentons.
— Dahais ait, dist Berars, qui le doute .I. boton! »
Tant chevaucent ensamble que au tref le roi sont.
Et troverent le roi devant son pavillon,
Sa main à sa maissele, comme voir dolans hon.
Premerains descendi Bertrans, li fils Naimon,
Et avoques descendent li chevalier Guion.
Bertrans parla premiers, qui fu fils de baron,
Et salua le roi par mult fiere raison:
« Cil Damediex de gloire, qui Longis fist pardon,

« Et suscita de mort le cors saint Lasaron,
« Si herberja saint Pere el chief de pré Noiron,
« Marie Madelaine féis[t] lo vrai pardon,
« Si comme ce est voirs et nous bien le créon,
« Rois, si vous doint il panre des paiens vengison,
« Et de ceus qui ne croient la sainte Asension,
« Et saut et benéie l'emperéor Charlon!
« De par le roi de France .I. present vos faison
« De .x^{m}. mulès trossés de garison,
« Et trestous ces chameus et bugles qui i sont.
« Se le savez garder et mener à raison,
« .VII. ans an porrois vivre et vostre compaignon. »
Karles ot la parole, si besse le menton
Et roeille les eus, samblant fait de felon.
Tost et isnelement est saillis contremont;
Où que il voit Bertrant, si l'a mis à raison:
« Diva, a il en France autre roi se moi non? »
Et respondi Bertrans: « Nous ne vous connoisson,
« [bSi tenum de nuli for sul de rei Guion,
« N'unkes en nostre tans n'i ot rei si lui non.
« Et si vos estes Karles ki fu à Morilon,]
« C'or pléust ore à Dieu qui Longis fist pardon
« Que fuissiés en France, à Paris, sa maison,
« Et si fuissent les dames de par tout le roion,
« Et si tenist chascune en sa main .I. baston;
« Ja vous batroient tant le dos et le crepon
« Que n'i vodriés estre por l'onor d'Avalon;
« De lor maris avés faite desevroison.
— Par saint Denis! dist Karles, vous dites voir, baron;
« Dont jo ai sor le cors pechié et mesproison.

« AMIS, ce dist li rois, à moi en entandez:
« Où fu pris cil avoirs que vos me presentés?
— Il fu pris à Carsaude, dist Bertrans li senés.

— Quant i venistes vous? dist Karles li menbrez.
— Sire, hui a .XV. jours acomplis et passez.
« Certes, nous l'asaillimes quant solaus fu levez;
« Par Dieu! ele fu prise ains soleil esconsé.
« Là fu pris cis avoirs que vous ici véés;
« Je nel di pas por ce que n'en aions assez
« Que nos avons de France avec nous amenés.
— Si m'aït Diex, dist Karles, onques mais n'oï tel.
« Comment a non vo sire? Gardés ne me celés.
— Sire, Guis l'apele on ou païs où fu nez.
« El roiaume de France n'a plus biau bacheler,
« Ne meillor chevalier por ses armes porter;
« Il est boins chevaliers et plains de loiauté.
— Por Dieu, dist l'emperere, de quel terre est il nez?
— Sire, ce dist Bertrans, de France le regné.
— Amis, dist l'emperere, et de quele conté?
— Je ne le vos diroie por canque vous avés. »
— Par Saint Denis, dist Karles, qui mes chiés est donés,
« S'as mains le puis tenir, tous ert ses cors finés;
« Je le pandrai as fourches, ja n'an ert trestornés,
« Et si sera vilment à chevaus traïnés
« De Rains jusc'à Orliens, voiant tot le barné. »
Quant Bertrans l'a oï, à poi qu'il n'est desvés;
S'il ne fust rois de France, mar le séust panser.
Neporquant si respont auques de sa fierté:
« Que vous a il mesfait, dist Bertrans li senez,
« Que ains an tote France n'ot chastel ne cité,
« N'an i reçut de rante .I. denier monaé?
« Trestot le premier jor que il fu coronez,
« Que quidames en France dormir et reposer,
« Nos fist il après vos chevauchier et errer,
« Et si riche present vos a fait aporter.
« Bien est aparissant que mestier en avés:
« Je voi trestous vos homes et velus et anflés

« A paines puet chascuns sor ses .II. piés ester;
« Ne vos ne poés mie sor .I. cheval monter,
« Ains avés .I. baston à coi vous apoés.
« Je quis que cis bienfais nos ert à mal tornés.
« Quant vos le menaciés, n'estes mie senés;
« Mais, se sages fuissiés, vous l'an séussiés gré. »
Quant l'entent l'emperere, si a le chief cliné;
Et quant il se redrece, si s'est haut escriés:
« Par saint Denis de France, vos dites verités;
« D'ore en avant sera mon dru et mon privé.
« Benéoite soit l'eure que il fu angendré! »
Atant es vos Rollant et Olivier son per,
Qui vienent des montaignes dont il sont devalé.
Quant voient les somiers, grant joie en ont mené.
Les enfans esgarderent, que bien sont atorné.
« Biaus niés, dist l'emperere, Rollans, avant venez,
« Si orrois teus noveles dont vous joians serés:
« Il ont fait roi en France d'un mult biau bachelier;
« Mais il n'a si riche home an la crestienté,
« Ne meillor chevalier, si com on m'a conté.
« Il est bons justicier; ja mar le mescrerés. »
Quant Rollans l'entendi, si a .I. ris gité:
« Sire, ce dist li cuens, il ont mult bien ovré.
« S'il est si gentils hon com je vous oi conter,
« Vos li laisserés France à tous jors à garder,
« Et vos panrois Luiserne; bien vous en guerirés. »
Quant l'entandi Karlon, si a le chief crollé,
Qu'il set bien que ses niez Rollans l'a ranposné:
« Ha! glous, dist l'emperere, com tu es forsené!
« Ains ne me fu par toi .I. bons consaus donés. »
Par poi que nel feri de son gant sor le nez.
« Sire, dist Olivier, mult grant tort en avés:
« Il a .XXVII. ans acomplis et passés
« Que je ne jui en sale ne en palais pavé,

« Mès par chans et par terre et par vaus et par prés,
« Et tant avons sosfert de pluies et d'orés,
« De grans fains et de sois et de chaitivetés
« Que nel porroit escrire nus clers tant soit letrés;
« Et or, sans achoison, si fort nos ranposnés!
« Ne mès, par cel Seignor qui an crois fu penés,
« Ja ne verrois .VII. jors acomplis et passés
« Que je m'an quit en France ariere retorner.
« Ne vi pieça ma mere, qui tant fait à loer,
« Ne Aude, ma sereur, qui le viaire a cler.
— Par mon chief, dist Rollans, je ferai autretel.
« Laissomes ce viellart qui tous est assotez;
« A .c^{m}. dyables soit ses cors commandés! »
Atant es Ganelon et son compain Hardré;
Cil Sires les confonde qui an crois fu penés!
Olivier de Viane a par non apelé:
« Damoisiaus debonaires, à moi en entandés:
« Bien sommes .XV^{m}. del meillor parenté,
« Qui tuit avons sor sains et plevi et juré
« Que nos an douce France an devons retorner.
« Pris avons les chastiaus, les bours et les cités;
« Canque nous avons fait sera tout oblié,
« Or vienent cil garçon qui de France sont né,
« Qui sont de nos avoirs manans et asasés,
« Et amainent leur roi que il ont queroné.
« Par force nos toldroit totes nos herités;
« Mais, par ce saint apostre c'on quiert en Noiron pré,
« Se volés otroier la moie volanté,
« Ja seront cist mesage ocis et decoupé. »
Quant Karles l'entandi, si a le chief cliné;
Et quant il se redrece, s'apela son barné.

L'EMPERERE de France en apela Ogier,
Et Naimon à la barbe et Tierri et Renier,

Richart de Normandie et Sanson le guerrier,
Et Yvon et Yvoire, Haton et Berangier;
Et s'an a regardé Rollant et Olivier.
Et s'i est Ganelon et dant Hardré ses niés,
Tiebaut et Alori, le cuivert renoié.
« Baron, dist l'emperere, et car me consoilliez:
« Il ont fait roi en France de Guion le guerrier,
« C'à moi n'à mon pooir n'an pristrent ains congié.»
Quant Naimes l'entandi, sel prist à araisnier;
Par mautalent regarde le bon danois Ogier.
« Baron, dist l'emperere, trop vos voi aquoisier.
— Sire, dist Ganelons, je pallerai premier:
« Mult est de sens mauduit, ne vous set consoiller,
« Et de vostre demande ne vos set apaier.
« Il ont fait roi en France d'un cuivert pautonier,
« Qu'à vous n'à vo pooir n'an pristrent ains congié;
« Certes, c'est une chose dont vos doit anoier.
« Or, faites la vitaille maintenant deschargier,
« Si la faites livrer as barons chevaliers,
« As princes et as dus et as contes prisiés.
« Gardés povres n'an ait vaillant .IIII. deniers,
« Que tost seroit gastée, se vous lor otroiez;
« Puis, faites les enfans trestous nus despoiller,
« C'ancor nos pueent bien lor dras avoir mestier.
« Puis, lor faites lier et les mains et les piés
« Et faites à chascun une corde lacier
« Par desous le menton, fort estraindre et lier,
« Si les faites noer as keues des somiers,
« Et si faites nostre ost meintenant deslogier,
« Et alés sor Guion, ce cuivert pautonier,
« Et si faites ses homes ocire et detranchier,
« Et lui méismes faites as forches ancroier:
« Jamès ne vous porrois plus belement vangier. »
Quant Karles l'entendi, n'i ot que coroucier.

Dus Naimes de Baiviere an est saillis an piés:
Son mantel lest chaoir, qu'est à or entailliés,
Sa barbe li baloie jusc'au neu du braier,
Par desour les oreilles ot les guernons treciés,
Derier el haterel gentement atachiés;
Molt resamble bien prince qui terre ait à baillier.
A sa vois qu'il ot clere commença à huchier:
« De Damedieu le pere, qui le mont doit jugier,
« Soit honie la char à itel conseillier,
« Et maudis soit li rois qui vos a à baillier,
« S'il selonc vo servisse ne vos rent le loier. »
Quant Ganelon l'entent, le sens quida changier;
Nel vausist avoir dit por plain .I. val d'ormier.

« SIRE, dist li dus Naime, entandés ma raison:
« Ne créez la parole ne conseil Ganelon;
« Vos an repantiriés, par le cors saint Simon.
« Ne volés pas ocire les mesages Guion,
« Que li enfant sont né de nostre region.
« Encor vos dirai plus, empereres frans hon:
« Espoir mes fils i est ou l'Ogier le baron,
« Ou Tieri ou Renier, ou le riche Sanson,
« Ou Richart le Normant, ou le bon duc Odon.
« Mais faites deschargier la vitaille à bandon,
« Si en faites livrer à vostre ost par raison,
« Si que povres ne riches n'an ait fors que par don.
« Puis, prenés les enfans qui sont de grant renon,
« Ses faites envoier en vostre region,
« Jusc'à demain à l'aube que il s'esveilleront.
« Lors, si mandez au roi grans mercis de son don,
« Et vos viegne secorre por Dieu et por son non;
« Et si laissiés ester le consoil del felon. »
Quant Ganes l'entendi, s'an ot grant marison.
Il en a apelé Hardré, son compaignon,

Tibaut et Alori et ceus de Morillon,
Et le riche linage qui ait maléicon :
Bien furent .xvm. li encrimé felon.
Il jurent Damedieu, qui soffri passion,
Que il feront encore dolant le duc Naimon,
Rollant et Olivier, l'emperéor Charlon.
N'en mantirent de mot; li cors Dieu mal lor dont!
Que puis les vandi Ganes au roi Marsilion,
Et traï par envie les .xii. compaignons;
En Reinschevaus morurent à grant confussion.
Huimès porrois oïr une bone chançon;
Jamès par jugléor tele n'orra nus hom.

GANELON s'an repaire. Durement fu irés,
Et jure Damedieu, qui an crois fu penés,
Qu'il les fera encore coreceus et irés.
Et Karles s'an repaire as loges et as trés,
Puis a fait destrousser les mulès afeutrés,
La vitaille par l'ost partir et deviser.
Onques povres ne riches n'an fu de part ostés,
Chascuns selonc sa puissance et selonc sa bontés;
Contremont la grant ost en avoit à plantez.
De boivre et de mangier fu chascun asasez;
Tuit benéissent l'eure que Guis fu coronez.
« Naimes, dist l'emperere, biaus sire, çà venez:
« Véés vos cel enfant qui Bertrans est clamez?
« Damediex me confonde, qui en crois fu penés,
« Se il n'est vostre fils, de vo fame angendrez;
« Je nel vi onques mais, mais bien l'ai avisé.
— Ne sai, ce dist dus Naimes, mès felon l'ai trové.

— SIRE Tierri d'Ardane, dist Karles au vis fier,
« Véés là cel vallet qui tant fait à proisier?
« On l'apele Berart, si est de Mondisdier;

« Damediex me confonde, qui tot puet justicier,
« Se il n'est vostre fils et de vostre moiller.
— Ne sai, ce dist Tierris, foi que doi saint Richier;
« Il me clama jehui felon et pautonier.
« Mais faites les huimès avoc vos herbergier. »
Et respont l'empereres : « Bien fait à otroier.

« ENFANT, dist l'empereres, à moi en entandez :
« Il vous covient huimez avec nous osteler. »
Et cil ont respondu : « A vostre volenté. »
Le duc Hue de Lengres a li rois apelé :
« Dites as Alemans que il vuident leur trés,
« Si faites ces enfans richement osteler,
« Jusc'à demain à l'aube, que il soit ajorné. »
Et cil li respondirent : « Si com vos commandez. »
Tost et isnelement est ou cheval montez;
As Alemans a dit que il vuident lor trez.
L'empereres de France i fait Bertrant mener,
Ses autres compaignons i fait o lui aler;
Et cil se sont assis belement par les trez.
Bertrans, li fils Naimon, le prist à apeler.
« Seignor, ce dist li enfes, à moi en entandez :
« Je vos proi, por celui qui en crois fu penez,
« Que vos tot coiement huimès vos contenez.
« Mangiez à mult grant joie et à reson bevez;
« Et ne vos chaille mie du roi Guion paller,
« Ne qui est li suens peres et li siens parentés;
« Que Karles l'emper[e]re est tant gentils et ber
« Que bien tost nos feroit espier et garder,
« Savoir s'il nos orroit du roi Guion paller,
« Ne qui est li siens peres et li siens parantez.
« Et je ne le vodroie por .I. mui d'or comblé,
« Que jamais à Guion n'oseriens retorner. »
Et li enfant respondent : « Si com vos commandés,

« Et nos nos contendrons comme vos miels vodrez. »

L'EMPERERE de France fist forment à proisier;
Odon en apela et Naimon et Ogier,
Et Tierri l'Ardenois, et Richart et Renier,
Et les barons de France, qui mult font à proisier:
« Seignor, dist l'emperere, montez sans detrier,
« S'irons à ces enfans parler et acointier. »
Et cil ont respondu : « Bien fait à otroier. »
Lors monta meintenant Rollans et Olivier,
Et tuit li autre après, sans plus de l'atargier;
Jusc'às trés as enfant ne volrent detrier.
Premerains les choisi Berart de Mondisdier;
Où que il voit Bertrant, sel prist à araisnier :
« Damoisiaus debonaire, vés ci Karle au vis fier,
« Et si est vostre peres trestout ou premier chief.
— Ausi i est li vostres, Bertrans li respondié.
« Seignor, ce dist Bertrans, vostre reson bessiez,
« Que ne vos oie Karles, l'empereres proisiez. »
Estes vos l'emperere qui descendi à pié.
Encontre lui se dresce Bertrans li mesagiers,
Auberis li Borgoins et Hues l'envoisiez,
Estous, li fils Odon, Berart de Mondisdier.
L'emperere de France les en a araisniez:
« Enfant, ce dist li rois, de Dieu soiez seigniez
« Et de la sainte crois où il fut traveilliez;
« Je suis à vos venus parler par amistiez. »
Et li enfant respondent : « Diex an soit graciez. »
Karles li empereres joste Berart s'asiet,
Et Turpins l'archevesques est assis dalés lié.
Karles en apela Bertrant le mesagier.
« Amis, dist l'ampereres, faites pais, si m'oiez :
« Quels hom est vostre sires? Gardés nel me noiez.
— Par mon chief, fait il, sire, mult est bien enseigniez.

— Si m'aït Diex, dist Karles, il fait mult à proisier;
« Mès fors que d'une chose me puis mult merviller,
« Quant il corone a mise, sans mon loz, sor son chief.
— Que vos a il mesfait? dist Torpin au vis fier.
« Ains n'ot an tote France ne chastel ne plessié,
« Ne n'i reçut de rante vaillant .I. sol denier. »
Et Berart respondi : « Il dit voir par mon chief.
— Et les dames que font? dist Karles li proisiés.
— Sire, ce dist Berars, à celer nel vous quier,
« En chars et en charetes les fesons charier;
« Si i vient vostre suer, à celer nel vous quier,
« Et si i vient bele Aude, la soreur Olivier. »
Quant Rollans l'entandi, s'an est plus mervilliés.
Où que il voit Bertrant, sel prist à araisnier,
Tost et isnelement le corut enbracier :
« Damoisiaus debonaires, par la vertu du ciel,
« S'or éusse avoc moi palefroi ne destrier,
« Ou bon faucon mué ou ramage esprevier,
« Certes gel vos donasse de gré et volentier.
— Sire, ce dist Bertrans, à celer nel vos quier,
« Quant vos serés en France venus et repairiés,
« Et aurés recéu vos rantes et vos fiés,
« S'adont faites por moi, bien vos doi mercier.
— Si m'aït Diex, dist Karles, bien estes enseigniez. »
A icele parole en est levez an piés.
« Enfant, fait [l'empereres], je vos demant congié,
« A ce Dieu vos commant, qui en crois fu creciés. »
Au departir qu'il firent plorerent de pitié,
Et si plorent andui Rollant et Olivier.
L'emperere de France an retorna arier,
Devant lui regarda, si choisi .I. paumier,
Qui ot espié et paume et chapel en son chief.
L'emperere de France le prist à araisnier :
« Car me prestés vos dras, qui ne sont pas antier,

« Et si vestez les miens, qui sont riche et mult chier.
— Volentiers, à non Dieu », ce li dist li paumiers.
Entre lui et le roi sont andui despoillié.
Karles vesti la guige, mist le chapel el chief,
Les housiaus a liez desi au col du pié,
L'escherpe cordowane a à son col lacié;
Il a pris le bordon grant et gros et antier.
Karles se regarda, si vit blanchir ses piés;
En sa main tint li rois .I. quenivet d'acier,
En plus de .XXX. leus en fait le sanc glacier,
Après les a boutés en .I. tas de fumier;
Mult par furent hideus quant les en a sachiez.
Il en a apelé le bon Danois Ogier.
« Amis, ce dist li rois, mult me puis merviller :
« Il ont fait roi en France de Guion le guerrier,
« A moi n'à mon pooir ne pristrent onc congié;
« Certes, c'est une chose dont me puet anuier.
« Par icel saint apostre que quierent penancier,
« Ne voil que l'an me tiegne à coart n'à lanier,
« Que je encor ne puisse monter sor mon destrier
« Et porter mon escu, ferir dou branc d'acier.
« Je m'an irai léans la cité espier,
« Savoir où li mur sont plus legier à percier.
« Ja Damedieu ne place qu'en puisse repairier
« S'aie éu paor de la teste tranchier;
« Quï la novele an voist à Guion le guerrier,
« Qu'il me crieme et redoute de la teste tranchier.
—Sire, ce dist Ogiers, bien fait à otroier.
« Jhesu de sainte gloire vos en doinst repairier.

— OGIER, dist l'amperere, à moi en entandez :
« Je m'an irai léans espier la cité;
« Quant vos sarois por voir que g'i serai antré,
« Ogier, prenés mes armes et mon escu portez,

« Tost et isnelement sor mon cheval montez,
« Que bien le reconnoissent Sarasin et Escler.
« Assailliez à la porte et Naimes li barbez,
« S'aiez en vo compaigne .III^m. ferarmez. »
Et cil li respondirent : « Si com vous commandez. »
A icele parole, s'an est Karles tornez,
De ci que à Luiserne ne s'est asséurés,
A la porte bauvere qui siet desus la mer;
Venus est au guichet où il devoit passer.
Or escoutez dou roi com s'est desfigurez :
Le col vers les espaulles commença à trembler,
Et ot la bouche torte contremont vers le nez.
Venus est au guichet, ainc ne li fu véez.
Or escoutés dou roi com s'est desfigurez :
Il traîne sa hanche comme s'il fust quassez;
Contremont vers la tor commença à errer.
.I. vens ataint le roi qui l'a desfiguré,
Qui li a le chapel de la teste gité;
Lors li parut la face et la bouche et le nez.

Es .III^c. chevaliers fervestus et armez,
Qui gardoient la porte de la riche cité.
Boydans de la porte a premerains parlé :
Ce fu .I. latiniers qui en France ot esté;
Bien connut Karlemaine, le fort roi coroné.
« Seignor, dist [Boydans], entandez mon pensé :
« Véistes onques mais Karlon au poil mellé ?
« Vés le là où il vient espier la cité.
« Il va à Aquilant nostre seignor parler;
« Ja le suirons après sans plus de demorer,
« Si li todrons la teste, sans plus de l'arester :
« Einsi nos porrons bien dou siege delivrer. »
Quant Karlemaines ot cele gent si parler,
Ne fu pas de merveille s'il an fu esfraez;

Damedieu le voir pere an prist à apeler :
« Glorieus sire pere, par la vostre bonté,
« Ensi comme Longis vous feri ou costé,
« Ensi comme c'est voirs, si me puissiez sauver,
« Qu'encor puisse véoir Guion le bacheler,
« Et le secors de France que tant puis desirer. »
Contremont vers le ciel an prist à regarder,
Vit entr'ovrir le ciel jusc'à la maïsté,
Et une crois saintisme qui gete grant clarté;
De toutes pars le tienent .IIII. angres anpené.
Paor ot l'emperere, si s'est jus acliné.
Saint Gabriel li angres s'est à lui devalé;
Il li dit en l'oreille coiement, à celé :
« Empereres de France, envers moi entendez :
« N'aies mie paor, tu es à sauveté,
« Que cil te conduira qui t'a ci amené. »
L'empereres l'entent, si est resvigoré;
Vers le ciel anclina, errant s'an est tornez.
Jusc'au maistre palais ne s'est asséurez,
Et trova Aquilant desous .I. pin ramé,
Entor lui .XXX. rois richement coroné;
Por doute de Karlon l'ont léans anserré.
Atant es le viellart o le guernon mellé.
Sour le bordon de fraisne s'est li rois acostez,
Et salue Aquilant com ja oïr porrés,
En langage grejois, que tous les latins set :
« Mahomet vos saut, sire, vos et vostre barné! »
Aquilant le regarde, si li a demandé
D'ont il vient et où va, de quel terre il est né.
« Sire, dist l'emperere, je dirai verité:
« Je sui nez de Palerne, l'amirable cité,
« Et si revien de Meque où je ai converssé.
« Je i portai m' offrande le premier jor d'esté;
« Mès Karlemaine a si les chemins ancombrez

« Paumier ne mesagier n'i ose trespasser
« Qu'il ne perde la teste ains qu'il soit outre alez;
« Et c'est mult grant merveille quant j'en sui eschapé.
« L'autrier fui à vo pere, le fort roi Macabré;
« Il vos mande par moi salus et amistés,
« Et vos prie et commande, ja mar li celerez,
« Gardés bien ceste vile et vostre honor prenez.
« Ainçois que la quinzaine et li mois soit passez,
« Vos envoiera il .c^{m}. Turs armez,
« Dont serois vers le duc garantis et tansez;
« Par force ert li rois de son siege getez.
« Mahomet vos destruie où vos créance avez,
« Se vos le poez prendre, se vos ne le pandez.
— Paumiers, dist Aquilans, teus noveles portez
« Dont vos serois anqui manans et asasez. »
Li Sarasin qui virent le roi de France antrer
Le sivirent après sans plus de demorer.
Ains que Boïdans l'ait de riens araisoné,
Le saisi par la barbe dont li peus est mellez,
Envers lui le sacha, roidement l'a tiré;
Puis li a dit : « Dans viels, anvers moi entendez,
« Que je vos ai mult bien quenu et avisé;
« De tout autre martin vos convenra parler. »
Quant l'entent l'emperere, si refu esfraés.
De mult très riche engin se prist à porpanser,
S'il li laisse plus mot de la bouche parler,
Il li en puet mult bien à grant meschiés torner.
Il haucha le poing destre qu'il ot gros et quarré,
Parmi le chaaignon li a tel coup doné
Qu'il li froisse et esmie le maistre os moelé,
Les .II. eus de la teste li a fait jus voler;
Très devant Aquilant l'a jus mort craventé.
Et Aquilant s'escrie : « Ce paumier me prenés;
» Orandroit ert pandus sans point de demorer.

— Par Mahomet, mon Dieu, fait li rois Salatrés,
« Plus vos a il mesfait que li paumiers assés.
« Vos dites grant merveille et si antreprenez,
« Qu'il le prist par la barbe, sans point d'aresoner.
« S'il li éust mesfait, bien li fust amandé;
« Vos l'en féissiés droit volantiers et de gré.
« La venjance en a prise, et sans lui desfier;
« S'il l'en est meschéu, n'en fait mie à blasmer.
« Se li paumiers a droit, si l'en laissiez aler. »
Aquilant li respont : « Vos dites verité,
« Il n'aura mès hui garde de mort ne d'afoler. »
Atant es .I. garçon corant et abrievé.
Où qu'il voit Aquilant, si li a escrié :
« Aquilant, gentils rois, trop poez demorer :
« Ja perdrois ceste vile, se vous ne vous gardez.
« Karles assaut as portes, li fors rois coronez;
« Il a le pont brisié et empli le fossé. »
Quant Aquilant l'entent, si s'est haut escrié :
« Or as armes, baron! gardez n'i demorez. »
Et il si firent sempres, quant il l'ot commandé.
Il méismes ses cors est maintenant montez;
Où qu'il voit le paumier si est haut escriez :
« Paumier, dist Aquilant, frere, ci m'atandez;
« Je revendrai à vous quant l'assaus ert remés;
« Tant vos donrai dou mien que bon gré m'en saurez.
— Sire, dist l'emperere, si com vos commandez. »
Puis dist entre ses dens : « Atandus n'i serez. »
Aquilant de Luiserne est à l'assaut alez.
Karles li ampereres est an estant levés,
Parmi les orbes rues commença à aler
Et regarda la vile et de lonc et de lé,
Et voit les murs si fors et si bien séélé
Qu'il ne doutent assaut d'ome de mere né.
Lors s'en vait à la porte, qui fu d'antiquité.

Li Sarasin des murs commencent à crier :
« Paumiers, se tu t'an vas, il t'auront ja tué. »
Et Karles ne dit mot, ains a tout escouté.
Venus est au guichet, ains ne li fu vaez,
Et, quant il an fu hors, s'est an fuies tornez ;
Ne s'i tenist à lui .I. destrier sejornés.
Venus est à l'assaut, si l'a fait arester.

CHARLES a fait l'assaut remanoir et laissier,
Que bien sent que sa force ne li vaut .I. denier.
Dedens son tref demaine en apela Ogier,
Et Sanson de Borgoigne et Naimon le Baivier :
« Baron, laissiez l'assaut, que ne vous a mestier ;
« Autre chose i covient c'assaillir ne lancier. »
Icele nuit se couchent deci à l'esclairier.
Lors se leva li rois, il et si chevalier.
Devant lui fait venir Bertrant le timonier,
Bele et cortoisement le prent à araisnier :
« Amis, ce dist li rois, volez vos repairier ?
— Sire, ce dist Bertrans, nos n'avons que tardier.
— Saluez moi, dist Karles, vostre roi le guerrier,
« Si li dites por Dieu que il me viegne aidier,
« Si m'aït Diex de gloire, que g'en ai grant mestier ;
« Et s'il n'a preu de terre, je li croistrai son fié.
— Sire, ce dist Bertrans, com vos plera si ert. »
Li enfant s'en repairent le jor, après mangier,
Et Karles les convoie, il et si chevalier.
Au departir les a l'empereres baisiez,
Et d'ambes .II. les eus a ploré de son chief.
« Si m'aït Diex, dist Naimes, bien poons anragier,
« Que nos véons ici les fils de nos moilliers,
« Si ne nos daignent mie acoler ne baisier. »
Et Karles s'en torna, il et si chevalier ;
Et li enfant chevauchent baut, oiant et lié.

Desi à l'ost Guion ne voldrent atargier.
Et l'enfes Guis se lieve quant il dut esclairier.
Devant lui regarda s'a véu le paumier,
Qui li ot dit noveles de Karlon au vis fier.
« Paumiers, dist l'enfes Guis, à merveilles t'ai chier.
« Quel vile est Montorgueil? car le me di, paumier;
« Di moi vraies noveles, garde nel me noier. »
Et li paumiers respont : « Jel dirai volentiers.

— PAUMIERS, dist l'enfes Guis, or me di verité,
« Par la foi que tu dois sainte crestienté,
« Se vous savez chastel, recet ne fermeté
« Où li rois Karles fust, où ne péust antrer.
— Sire, dist li paumiers, de noient en parlez.
« Encor en sai tieus .III. qui mult font à douter.
« L'une est Montorgueil, qui siet desur la mer;
« Si la tient Huidelon, qui mult est desfaez;
« Et cil a .II. biaus fils de sa fame angendrez :
« Je quit en toute Espaigne n'a plus biaus bacheliers;
« Et Huidelon est mult fel et desmesurez.
« La cité est si noble com ja oïr porrez :
« .III. eves i acourent devant par les chanez,
« L'une a non Rupane, l'autre Marne des guez,
« Si i cort anviron qui cort à Balesguez;
« Escarflaires i cort, dont li floz est levez,
« Et, d'autre part la vile, si cort li flos de mer
« Dedens les clos des vignes, les vignes et les blez.
« Les eves sont si fieres con ja oïr porrez :
« De pierres d'aymant i est grans la plentés;
« Onques Diex ne fist home, s'il i estoit antrez,
« Por coi éust hauberc ne ceint le branc letré,
« Que jamès an issist an trestot son aé.
— Paumiers, dist l'enfes [Guis], m'i sauras tu mener? »

CE dist li enfes Guis : « Parole à moi, paumier :
« Sauras me tu mener à Montorgueil le fier?
— Oïl, par ma foi, sire, oïl mult volentiers;
« Mais ce seroit folie se vous i aliez,
« Que ja jor de cest siecle dedens n'anterriez.
« Karles i sist .III. ans, li fors rois droituriers,
« C'ains ne mesfist dedens vaillant .IIII. deniers.
« N'en i fist mangonel ne periere drecier
« Huidelons, n'en monta an cheval n'an destrier ;
« Onques il ne si fil n'en vout armes baillier,
« N'onques ne s'an deigna lever de son mangier.
« Quant ce vit Karlemaines ne la porroit baillier,
« S'ala à Montesclair, dolens et coreciés ;
« .VIII. mois i sist li rois qui France a à baillier.
« Au nueve s'an parti, dolans et coreciez;
« S'ala à Augorie, que rois Escorfaus tient.
« Onques n'i laissa prince ne per ne chevalier,
« Ains ala à Luiserne, où il encore siet;
« .VII. ans i a ja sis, mult li doit anoier.
— Or, me manras, dist Guis, à Montorgueil le fier.
« Tant te donrai avoir com en vodras baillier;
« Que, par cele corone que me mistrent el chief,
« Ja n'irai à Karlon, le fort roi droiturier,
« S'aurai pris Montorgueil, qui tant fist à proisier. »

L'ENFES Guis de Borgoigne se prist à regarder :
Contremont vers .I. tertre a son chief retorné,
S'a véu les enfans qui vienent tot armé.
Quant Guis les a véus, si est ancontre alez,
.I. et .I. les besa, s'a Bertrant regardé :
« Damoisiaus debonaires, comment avés erré?
« Véistes vos Karlon, le fort roi queroné?
— Oïl, par ma foi, sire : salus et amistez
« Et vos mande li rois que vos le secorez,

« Por amor Dieu, biaus sire, que vos ne l'obliez,
« Et Sanses de Borgoigne dont fustes engendrez;
« Et se n'avés preu terre, il vos donra assez.
— Si m'aït Diex, dist Guis, ainçois parlerons d'el;
« A Montorgueil irons se Diex l'a destiné. »
Et les dames des chars commencent à crier,
Ains n'oserent au roi son commant devéer.

L'ENFES Guis de Borgoigne en apela Bertran,
Berart de Mondisdier et Estout le vaillant,
Savari de Tolouse, Auberi le sachant,
Et Torpin l'archevesque et les autres enfans.
« Baron, ce dist li rois, entendez mon samblant :
« Faites les trez destandre, gel voil et sel commant,
« Et si faites les chars ateler maintenant;
« S'irons à Montorgueil, se Diex vient à talant,
« Et panrons Huidelon, le cuivert mescréant.
« S'il ne veut Jhesu croire, le pere roi amant,
« Et bautisier sa fame et andeus ses enfans,
« Je li ferai trencher la teste maintenant. »
Et li enfant respondent : « Sire, vostre talant;
« Car nos n'osons desdire le vostre fier commant. »
Lors sonerent .I. graille, et l'ost vait detriant.
Les chars font ateler, si s'aroutent atant,
Et les dames dedens orent les cuers dolans,
Por ce qu'eles n'aloient à Luiserne [la] grant.
Et l'ost s'est arotée et deriere et devant.
Là oïssiés soner plus de .M. olifans,
Grelles et chalemiaus et buisines bruians,
Plorer et lermoier maint damoisel vaillant;
Mais n'osent à Guion desdire son commant.

OR chevauce li rois, li et sa compaignie,
Tot droit à Montorgueil, où li paumiers les guie.

L'enfes Guis de Borgoigne pansa mult grant folie :
Huidelon quide panre à la barbe florie
Et ses fils ambe .II. et sa grant baronie;
Mais il tienent lor terre du riche roi Marsile :
Onques à Karlemaine n'en voldrent rendre mie.
Et les dames des chars, chascune brait et crie,
Por ce qu'ele n'aloient à Luiserne la riche,
Por lor seignors véoir, que merveilles desirent.
Et li rois Guis tantost fait mander dame Gile :
Cele ert suer Karlemaine, le roi de Saint Denise,
Et fame Ganelon, qui li cors Dieu maudie,
Et ert mere Rollant à la chiere hardie.
L'enfes va contre lui, ne se veut targer mie.
Quant le voit la duchoise, durement li escrie :
« Sire Guis de Borgoigne, por Dieu le fil Marie,
« Irons nos à Luiserne, cele cité garnie ?
— Dame, ce dist li enfes, nos n'irons encor mie;
« A Montorgueil irons, se Dex me benéie. »
Quant les dames l'entendent, chascune brait et crie :
« Lasses, maléureuse[s]! com nos somes chaitives!
« Nos ne verromes mès Karle de Saint Denise! »
Et quant Guis l'entandi, li cuers li atanrie.
Venus est au paumier; à Montorgueil les guie.

OR chevauce li rois, li paumiers le guia,
Et par nuit et par jor onques l'ost ne fina.
Quant ce vint au quinzieme, et li os s'arota,
En .I. pré bel et gent li os se reposa.
Tote nuit sejornerent tant que soleus leva,
Si choisi Montorgueil, qui grant clarté geta,
Les bois et les rivieres, dont merveilles i a;
Vit la tor Huidelon, qui luist et flanbia.
Sor le pomel d'or fin .I. aigle d'or i a;
Quant li paumiers le voit, Guion en apela :

» Sire [Guis, ce] dist il, entandez à moi çà :
« Or faites tous vos homes estraver par decà;
« .XV. ans i poez estre, par Dieu qui me forma,
« Que ja .I. seul de nous le pié n'i metera. »
Ce dist Guis: « C'est an Dieu qui tot le mont forma;
« Quant lui vient à plaisir, panre le nos lera. »

L'ENFES Guis de Borgoigne fu mult gentils et ber;
Quant il vit Montorgueil, Dieu en prist à loer.
En une prairie fist sa gent arester,
Et cil se sont logié dedens .I. bois ramé,
Ens en .I. val parfont, où une riviere ert.
Les chars ont fait estruire et mult bien ateler;
Icelui jor [illec] les convint sejorner.
L'archevesque Turpin ot fet messe chanter,
Et li enfant alerent le servisse escouter.
Quant la messe fu dite, mis sont au retorner.
L'enfes Guis de Borgoigne va ou cheval monter,
.I. mantel sebelin fist à son col poser,
Les enfans en apele, ses prist à regarder;
Lés .I. bruellet les meine, por conseil demander.
« Seignor, ce dist li rois, vos convient porpanser
« Comment ceste cité péussons conquester;
« Force n'i a mestier ne assaus por ruer.
— Sire, ce dist Bertrans, ne vos quier à celer,
« Ja sui ge fils Naimon, qui gentils est et ber,
« Qui set les bons consaus l'emperéor doner,
« Et je, à mon pooir, vos i voil assener.
« Faites .X. damoisiaus fervestir et armer,
« A loi de mesagiers les faites atorner,
« Vos soiés li disiemes por les enfans guier;
« Tot droit à Montorgueil les en faites aler.
« Se Damediex de gloire le voloit créanter
« Que peuissons passage ne chemin encontrer,

« Tant que peuissons estre en la bone cité,
« Huidelon irons le mesage conter,
« Si li ferons acroire et dire par verté
« Que nos i anvoia Karlemaines li ber,
« Et les fiés et les terres de par lui demander;
« Et se poïens estre ou grant palais pavé,
« S'à plaisir vos venoit, si parlerions d'el.
— Par mon chief, ce dist Guis, bon conseil me donez;
« Ja sera tout issi com avez commandé,
« Et vos serois premiers, avoc moi en venrez.
« Or, prenez vos paraus teus com vos les voldrez. »
— Par mon chief, dist Bertrans, se g'i sai assener,
« Ce sera des meillors que g'i porrai trover. »
Berart de Mondisdier a par nom apelé :
« Damoisiauz debonaires, à moi en antandez.
— Et je, ce dist Estous, ja ne m'i laisserez.
— Savari de Tolouse, avec moi en venrez,
« Auberi le Borgoing et Hue le menbré. »
L'archevesques Turpin s'est en haut escriez :
« Seignor baron, dist il, car m'i laissiez aler;
« Vous savez bien sans faille que bons clers sui letrez,
« Si sai bien les haus nons Damedieu reclamer,
« Si sai bien chevalier [ferir] et ancontrer.
— Par mon chief, ce dist Guis, ci a bon ordené;
« Benéoite soit l'eure que il fu engendré ! »
A iceste parole se corurent armer.
L'enfes Guis de Borgoigne se fist bien adouber,
Que il fu li dieziemes por les enfans guier.
As autres chevaliers command l'ost à garder.
La mere Guion pleure quant vint au desevrer;
A Damedieu de gloire a son cors commandé.
Or li baron chevauchent, que Diex puist onorer.

OR chevauche li rois, il et si compaignon,

Et costoient la mer très parmi le sablon.
Cil Sires les conduie qui Longis fist pardon !
Es .VII^c. chevaliers de la geste Mahom,
Ses conduist Maucabrés des puis de Carion,
Qui gardent le chastel et l'onor anviron.
Quant il vit nos François, si dreça le menton,
Ses compaignons apele, ses a mis à raison.
« Seignor, dist Maucabrez, entendez ma raison :
« Je voi ci chevaliers qui vienent de randon,
« Par le mien enciant qu'il vienent de Karlon.
« G'irai à eus parler por savoir d'ont il sont;
« Ja ne vos remuez tant que nos revenon. »
Et cil li respondirent : « Vostre commant feron. »
De ci à nos François ne fist arestoison.
Quant l'enfes Guis le voit, si dreça le menton.

[L'ENFES Guis de Borgoigne] regarda Maucabré,
Et li paiens le voit, si l'a haut salué
En arcage grezois, que il l'ot ancliné :
« Baron, de Mahomet soiez vos honoré!
« D'ont estes? de quel terre? ne me soit pas celé.
« Estes vos à Karlon, qui cest chemin errés?
— Oïl, ce dist li enfes, ja mar le mescrerez;
« Tot droit à Montorgueil nos envoie li bers.
« Il est à son neveu coreciez et irez
« Tant que il l'a feru de son gant sor le nez.
« Or a li rois juré desor sa loiauté
« Jamès n'aura Rollans plain pié de s'erité,
« Ains mande Huidelon qu'il viegne à lui parler,
« Et li laira sa terre et s'oneur à garder;
« Et se il reveut croire sainte crestienté,
« Il li donra Espaigne, s'il la puet conquester.
— Par mon chief, dist li Turs, teus noveles portés
« Dont vos serois ancui menans et asasez.

— Voire, dist l'enfes Guis, je sui mult esfraez,
« Que nos ne savons mie ces eves trespasser :
« La piere d'aymant fet mult à redoter,
« Que nos haubers avons vestus et andossez,
« Que nos ne poons mie à Huidelon parler,
« Ce savons nos sans faille, se n'i poons passer.
— Par mon chief, dist li Turs, teus noveles portés
« Que je vous conduirai, puis que la pes querés. »
Contremont la riviere les a li Turs menés;
Iluec truevent l'entrée par où doivent passer.
« Seignor, dist Maucabrez, entandez mon pensé :
« Ci a une chaucie qui a .X. piés de lé,
« Et si a .XII. liues de lonc à trespasser;
« Or entrés belement, gardés n'i meschevés.
« Se vos la destornés, mult bien perdre i porrés;
« Tost vos puet à domage et à anui torner.
— Par saint Denis, dist Guis, ne par saint Honoré,
« Vos i entrerés primes, qui les eves savés;
« Se riens i perdions, vos en seriés blasmés. »
Et li paiens respont : « Si com vos commandés. »
Il broche le destrier, si est avant entrez.
Or oiez les miracles que por Guion fist Dez :
Les eves sont retraites, si vont en lor chanés;
Onques n'i ot cheval qui moillast les costés.
Et quant il vindrent outre, s'a Maucabré pallé :
« Seignor, dist li paiens, or pansez de l'errer.
« Alés à Huidelon vo mesage conter;
« Vos savés bien la voie par où repairerés.
« S'il vos vient à plaisir, je m'en voil retorner.
— Amis, dist l'enfes Guis, à vostre Dieu alez,
[Et] que il te [conduie], s'il puet, à sauveté. »
A icele parole s'an est li Turs tornez,
Et les gens Gui chevauchent, les frains abandonez.

OR chevauche li rois, il et sa compaignie;
Desi à Montorgueil ne s'aséurent mie.
Parmi la [maistre] porte entrerent en la vile
Et virent ces borjois qui à ces portaus sistrent;
Chevaus virent et murs et destriers de Sulie,
Cendaus et siglatons de soie d'Aumarie,
Et virent soie ouvrer as beles Sarasines,
Les riches tors de marbre et les sales perines.
« Hé Diex! dist l'enfes Guis, dame sainte Marie!
« Karles li empereres, à la barbe florie,
« C'a tant fait en Espaigne o sa grant compaignie,
« Qu'il n'a ceste cité en la soie baillie!
Droit vers le grant palais ont lor voie acoillie,
Ja verront Huidelon et sa grant compaignie.
Cil Sire les conduie qui char prist en Marie;
Car il i troveront orgueil et felonie.

OR chevauce li rois, et il et ses barnez,
Droit vers la tor, [el chief] les vers hiaumes gemez.
Sarasins et Persans les ont mult esgardez,
Et dist li uns à l'autre : « Por Mahomet, véés :
« Icist sont de Karlon parti et desevré;
« Li rois n'est gaires loing de cest nostre regné.
« Hui perdra Huidelon par ceus ceste cité;
« Ja ne l'an demorra .I. denier monéé. »
Et li enfant chevauchent, les frains abandonez.
Jusc'à la maistre [porte] n'i ot regne tiré,
Et virent .I. jaiant lés le guichet ester.
Portiers ert Huidelon, mult fet à redouter;
De si fait pautonier n'orrés jamais parler.
Il ot les sorcils grans et s'ot le poil levé,
Et si avoit les dens de la bouche getés,
Les oreilles mossues et les eus enfossés;
Et ot la jambe plate et le talon crevé.

Diex li doinst male honte qui en crois fu penez!
Et dist Guis de Borgoigne : « Sire compains, véés,
« Véistes onques mais nul plus biau baceler?
« Cis portiers Huidelon fait mult à redoter;
« Il a maint gentil home murtri et estranglé. »
Et dist li cuens Bertrans : « Se gel puis encontrer,
« Je li quit .I. tel cop de m'espée doner
« Jamès ne li devra huis de porte garder. »
A icele parole commença à errer.
Quant li jaians les voit, s'est sor [ses] piez levez.
Qui li oïst les dens ensamble marteler,
.I. martel sor l'anglume ne féist noise tel.
Et saisi .I. baston qui fu gros et quarrez,
En plus de .XXX. lius estoit d'acier bandez,
Et en son ce baston si pendoient les clés.
En trestot Montorgueil n'ot si fort bacheler
Qui portast le baston .I. arpent mesuré
Que tuit ne l'en ploiassent li flanc et li costé;
Autresi le paumoie com fust .I. rain pelé.
Atant es les enfans, qui l'ont haut salué;
Tel salu li ont dit dont il ne lor sot gré :
« Diex te saut, ce dist Guis, si com j'ai devisé.
« Est léans Huidelons? porrons à lui parler? »
Quant li jaians l'entent, si a le chief crollé,
Et dist : « Mar i entrastes, cher sera comperé! »
Il hauche le baston qu'il tint, gros et quarré,
Qu'il en quida Bertrant parmi le chief doner;
Sor l'oreille feri le destrier pomelé,
Desous le duc Bertran a le cheval tué.
Voit le Guis de Borgoigne, le sens quida derver.
Il a traite l'espée, dont li brans fu letrez,
Et broche le cheval, cele part est alés.
Li jaians estoit lons, si n'estoit pas armés;
Et li enfes le fiert par si ruiste fierté

Par desus les espaules li a le chief copé
Que le bu et les jambes fait voler ou fossé,
Et la teste a ensamble à .I. perron hurté.
Et dist le cuens Bertrans : « Çà me randés les clés,
« Que je serai portiers por la porte garder.
« Il le m'est eschéu ; mon cheval m'a tué.
— Seignor, dist [l'enfes] Guis, envers moi entandés :
« Vos demorrés vos .V. por la porte garder,
« Et nos .V. en iron à Huidelon parler. »
Et cil ont respondu : « Si com vous commandés. »
Cil Sires les conduie qui en crois fu penés !
Que, ainçois qu'il soit vespres ne solaus esconsez,
N'i vodroit li mieudre estre por l'or de .X. cités.

El palais en monterent tuit li .V. mesagier ;
Les escus devant eus, tienent les brans d'acier.
L'enfes Guis de Borgoigne les prist à araisnier :
« Seignor, or escoutés : je pallerai premier ;
« Trestuit coi vous taisiés, faites pais, si m'oiés ;
« Selonc ce que dirai, pansés de l'esploitier. »
Et li baron respondent : « Biaus sire, volentiers. »
Huidelons l'orguilleus est ou palais plenier.
Vestus estoit li rois d'un vermeil paile chier,
A bendes de fin or par les costes vergiés.
.I. chapel de bonnet ot li glous en son chief,
Sa barbe li baloie jusc'au neu du brayer.
Par desus les oreilles ot les grenons treciez,
Et le baston d'or fin el haterel lacié.
Desus le faudestuef se sist li rois prisiés ;
.I. eschamel d'argent ot li rois à ses piés.
Et tenoit .I. baston qui fu à or vergiés ;
.XLV. aniaus i pendoient mult chier,
A or et à baricles ert li baston liez.
Quant le fiert sor la table, oiant ses chevaliers,

Trestout fait le palais fremir et gresloier.
« Seignor, fait Huidelons, fetes pais, si m'oiés :
« Karles est en Espaigne, li fors rois droituriers;
« Tous avés nos chastiaus et nos bours essilliez,
« Et ocis nos enfans qu'erent de nos moilliers.
« Primes, conquist Bordele au fer et à l'achier,
« Et prist Ais en Gascoigne, qui fu Forré le viel,
« Et si prist Monjardin, il est si chevalier.
« Estorges et Navare nos ont fait peçoier,
« Et s'a fait une ville estorer à Pamers.
« El boschet de Vaucaire corurent li forier.
« Prist le Groing et l'Estoile, Pampelune le fié,
« Forscasés Carion nos a mis au derrier.
« Il a près de .VII. ans que de Nobles partié,
« Quant ala à Luiserne, où il encore siet;
« .VII. anz i a ja sis, mult li doit anoier.
« Or me dout à merveilles certes dou repairier,
« Que Karles me het plus que nul home sos ciel,
« Et, se il me puet panre, fera moi detranchier. »
Et li enfant monterent sus ou palais plenier;
Les escus devant eus, tienent les brans d'acier.
N'an sot mot Huidelons, il ne si chevalier,
Si vit le roi Guion devant lui apoier;
Gentement le salue, à guise d'ome fier :
« Cil Damediex de gloire qui tot a à jugier,
« Et en la sainte crois se laissa travillier,
« Il saut et benéie le roi Karle au vis fier,
« Et garisse de mort Rollant et Olivier
« Et Sanson de Borgoigne et Naime de Baivier,
« Et puist ton cors honir, confondre, vergoignier!
« Je sui hons Karlemaine, le fort roi droiturier;
« Par icel saint apostre que quierent chevalier,
« Se je te voi movoir ne les mains ne les piés,
« Je te ferai la teste voler an ce foier. »

Quant Huidelons l'entent, n'ot en lui c'aïrier;
Où que il voit ses homes, ses prent à araisnier :
« Diva, fait il à eus, c'avés fait del portier
« Qui me gardoit ma porte vers tos ceus desos ciel ?
« Il a mort de François assés plus d'un millier.
— Sire, dist .I. paiens, li a le chief tranchié,
« Par Mahomet, biax sire, .I. de ces mesagiers. »
Quant Huidelons l'entent, le sens quide changier.

APRÈS Guion parla Bertrans, li fils Naimon;
Fierement salua le paien Huidelon :
« Cil Damediex de gloire qui Longis fist pardon,
« Et suscita de mort le cors saint Lasaron,
« Marie conforta en la maison Simon,
« Et, si comme Diex, fist à la dame pardon,
« Si gart et benéie l'emperéor Karlon,
« Et Naimon à la barbe, et Ogier et Sanson,
« Rollant et Olivier, le barnage Guion,
« Huidelon, toi confonde et doinst maléiçon!
« Je sui hon Karlemaine o le flori guernon;
« Si te mande par moi (por coi le celeron ?)
« Que li rant Montorgueil et le regne environ.
« La tour de Montesclair avoc te demandon,
« Et se ensi nel fais com nos te devison,
« Et Karles te puet panre, ja n'auras raençon
« Que ne te face mettre el col le chéaignon;
« Plus haut te fera pendre que nul autre larron.
« Par icel saint apostre c'on quiert an pré Noiron,
« Par poi que ne t'arache la barbe et le guernon,
« Ou que ne te porfent de ci qu'ens el menton. »
Il volt passer avant sans nule arestoison.
Jal ferist de l'espée, qui pallast ne qui non;
Mais l'enfes de Borgoigne le saisi au giron,
Ariere le sacha, que mult ert gentils hon.

Quant Huidelons l'entent, ne dist ne o ne non.

Estous, li fils Oedon, n'i volt plus arester,
A sa vois qu'il ot clere commença à crier :
« Huidres de Montorgueil, ne te quier à celer,
« Laissié ont du mesage, mès je t'an voil conter
« Canque mes sires Karles m'en daigna commander.
« Trestous premiers te mande, ne te quier à celer,
« Que li rens Montorgueil, qui tant fait à loer,
« Il te fera en fons bautisier et lever,
« Si te randra ta terre maintenant à garder;
« Et se ce ne veus faire, d'el te covient paller.
« Fai dont une grant boursse entor ton col noer,
« Et, par non de servage, li venras aporter,
« Et fai .IIII. deniers en la boursse poser;
« Et se tu ci nel fais com tu m'os deviser,
« Et Karles puet ton cors ne tenir ne combrer,
« Il te fera ou col une grant hart noer,
« A la queue d'une yve te fera traïner.
« Mais cele blanche barbe qui tant fait à loer,
« Où je voi cel or pendre et ces botons posez,
« Véistes onques chien que tant soit deschirés
« Qu'il ne se muet des mousches garantir ne tenser ?
« En icele maniere les te fera oster,
« Puis fera les grenons et ardoir et bruller,
« Après, fera ton cors laidement traïner.
« Mult est ore grans hontes que tant nos fais pener. »
Par poi que nel feri de son branc d'acier cler;
Mais il se porpensa qu'il le lera ester,
Que miels veut que commencent Sarasin et Escler.
Quant Huidelons l'entent, color prist à muer,
Mais plus n'en osa faire que le chief a crollé.

Torpins, li gentils clers, s'est .I. poi avanciés,

Où qu'il voit Huidelon, si li prist à huchier:
« Huidres de Montorgueil, à celer nel vos quier,
« Je suis hons Karlemaine, qui tant fait à prisier;
« En ces illes de mer t'a ci adès laissié,
« Ne dois pas Montorgueil ne tenir ne bailler.
« Or li rans Montorgueil, qu'il le te mande et quiert,
« La tour de Montesclair, qui tant fait à proisier;
« Et se tu si nel fais com devise li briés,
« Et Karles te puet panre, mors ies et trebuciés.
« Il te fera la teste fors du bu rooigner
« Et arracher du cors et les mains et les piés;
« Chastel ne seignorie ne t'i aura mestier.
« Et si fera tes fils trestous vis escorcier,
« Après, si les fera en un fu graeillier,
« Et si fera ardoir ta cortoise moillier,
« Ou au meins les mameles de son cors arrachier. »
Quant Huïdres l'entent, le sens quide changer.
Il en a apelé trestous ses chevaliers,
En latin lor a dit : « Armés vos, franc guerrier,
« Certes, s'il vos eschapent, mal somes engignié. »
Et cil li respondirent : « Biaus sire, volentiers. »
En une maison entrent li gloton pautonier,
Et vestent les haubers, s'ont les hiaumes laciez,
Et si cheignent espées, si retornent arier.
Quant Huïdres les voit, onques ne fu si liés.
« Par mon chief, dist Torpin, mal somes angignié.
—Voire, ce dist Estous, pensons de l'esploitier;
« Miels vaut que nos assaillent que l'aions commancié. »
L'enfes Guis de Borgoigne s'est .I. poi avanciez,
Et va ferir Puillart, qui fu fils Aucipier;
La teste en fet voler devant lui el foier,
Et le bu et les jambes verser ens el braier.
Turpins li archeveskes va .I. autre paier,
De ci que es espaulles li fait coler l'acier.

Bertrans, li fils Naimon, reva ferir le sien;
Une grant toise longe li fit voler le chief.
Estous, li fils Oedon, n'a soing de menacier,
Savari de Toulouse pense dou chaploier.
Icil Sires les gart qui le mont doit jugier!
Que il, einçois qu'il voient le soleil abaissier,
N'i vaudroit li mieudre estre por l'or de Monpellier.

MULT fu grans li estours sus el palais mellez.
L'enfes Guis de Borgoigne s'i est bien esprovez,
Et Bertrans [et] Turpin, Estous et Gilemer.
Bien se contint li rois en guise de sengler:
De l'angoisse qu'il ot prist tous à tressuer,
Chascune fois escrie : « Monjoie! car ferés! »
Cil les ont entandus qui là val sont remez.
« Seignor, dist Auberis, envers moi entandez :
« Certes, j'oi moult grant noise sus el palais pavé;
« Par le mien enciant, il se sont ja mellé.
« Car lor alons aidier, franc chevalier menbré. »
Et cil li respondirent : « Ce fait à créanter. »
Il ont fermé les portes, si ont les pons levez,
Que léans n'en entrassent Sarazin ne Escler.
Sus el palais en montent touz les degrés pavez;
Les escus devant aus, traient les brans letrés.
Quant il voient paiens, sis ont haut escriés:
« Fil à putain gloton, certes n'i garirés. »
Quant Sarasin l'entendent, ses ont mult redotés;
Car il quident sans faille plus an i ait assés.
Nes oserent atendre,en fuies sont torné,
Et saillent tuit à terre ens enmi le fossé.
Ains qu'il viegnent à terre ont il les cuers crevés.
Huïdes l'orguilleus est en fuies tornés;
L'enfes Guis l'enchauça, el poing le branc letré.
Aconsuiant le vint de dalés .I. piler,

Qu'il li quida la teste fors du bu desevrer;
Mais li maus li ganci, qui li est eschapés;
Par la basse fenestre s'an est aval colés.
Mais Jhesu le gari qu'il n'ot mie de mel,
Puis fu il en sains fons bautisiés et levés
Et créi en Jhesu, le roi de majesté,
Einsi com vous orrés, se volés escouter;
Puis aida il Guion la terre à conquester.
Et li enfant de France se sont asséuré
Et sacherent les bares, s'ont les huis bien fermés.
En la maistre mirmande en sont trestuit entré,
Et truevent .I. boçu qui la tor doit garder.
L'enfes Guis de Borgoigne l'a par les flans combré,
Tot contreval la sale l'en a jus traïné,
Par une des fenestres l'a gité el fossé;
Ains qu'il venist à terre ot il le cuer crevé.
Puis cerchent le palais et de lonc et de lé;
N'i troverent vitaille, je vos di par verté,
Dont il péussent panre .I. denier monéé.
« Par mon chief, ce dist Guis, mal somes engané;
« Trestuit serons par force ça dedens afamé. »
De sa mere li membre, s'a tendrement ploré.
Bertrans, li fils Naimon, li a haut escrié :
« Par mon chief, sire rois, mult grant tort en avés;
« Encor n'avés vos pas céans .I. mois esté,
« N'encor n'iestes de faim maigre ne descharné.
« Quant vos verrois paiens fervestus et armés
« Assaillir à la tour et lancier et ruer,
« Et vos verrés les pans de la sale verser,
« Adonques à par main vos espoanterés.
— Si m'aït Diex, dist Guis, gentils estes et ber. »
A iceste parole le laissierent ester;
En une chambre à volt en sont tuit .X. entré.
En la sale troverent .I. riche lit paré,

Tyres et piaus de martre et hermins engolé,
Trenchans misericordes et espiels noelés.
« Si m'aït Diex, dist Guis, armes avons assés;
« Or penst Diex de vitaille, qui an crois fu penés. »
Il cercherent la chambre et de lonc et de lé,
.I. aumoire troverent par de jouste .I. piler,
En l'aumaire troverent .IIII. pains buletés
Et .I. lardé de cerf et plain pot de vin cler.
Auberis li Borgoins s'est en haut escriés,
Et a dist à Guion : « Bien nos est ancontré;
« Or avons nos vitaille, Diex en soit aorés.
« Por Dieu, or la prenons et mult bien la gardés :
« .VIII. jors en tendrions le grant palais pavé;
« Après, nous aidera li rois de majesté. »
Et cil li respondirent : « Si com vos commandés. »
Après ont .IIII. jors là dedens sejorné,
Jusque Jhesu le vout qu'il en furent gités.
Huidelon l'orguilleus a ses paiens mandés,
Si fist de Montesclair ses .II. fils amener;
Et cil i sont venu, ne l'oserent véer.
Quant la novele sorent, mult furent esfréé.
Quant Huidelon les vist, ses prist à apeler.
« Seignor, or faites pais, franc chevalier membré :
« Li messager Karlon, le fort roi queroné,
« Sont là sus anserré en ce palais listé;
« Ferons nous à la tour assaillir ne hurter,
« Tant ques aions par force ocis et desmanbré.
— Seignor, dist Danemons, ja sont il mesager,
« Et si n'ont là desus de pain .I. sol quartier,
« Ne ja ne lor venra à boivre n'à menger.
« Já ne verrois .VIII. jors, ce vos puis afichier,
« Que les verrois de faim morir et baaillier;
« Très parmi les fenestres les verrois trebuchier.
« Par Mahomet, mon Dieu, qui m'a à josticier,

« Ne voil pas c'on abate ce bon palais plenier,
« Qu'il [n'a] meillor, ce quit, de ci à Monpellier.
— Biaus fils, dist Huidelon, ce fait à otroier. »
Or vos lerons des Turs, qui Diex doinst encombrier,
Si dirons des enfans, que Jhesu puist aidier,
Qui furent el palais dolant et corecié,
Et n'orent de vitaille vaillant .IIII. deniers.
Le vin orent béu, le pain orent mengié.
.I. mardi se leverent, quant il dut esclerier,
A la mestre fenestre s'alerent apoier,
Et gardent contreval parmi le sablonier.
Virent les flos de mer, qui furent grans et fiers,
Et si virent les eves où li aïmans ert,
Et virent l'ost Guion, le jone chevalier,
Les aucubes de soie contreval baloier.
Li enfes de Borgoigne les a véus premier;
De sa mere li menbre, près fu de l'enragier.
Par grant amor regarde Bertrant le timonier:
« Si m'aït Diex, biaus sire, confort n'i a mestier;
« Qui or sauroit conseil nel devroit pas noier.
— Sire, ce dist Bertrans, à celer nel vos quier,
« Je vous conseillerai sans plus de delaier.

« SIRE, ce dist Bertrans, entandez mon voloir:
« Si m'aït Diex de gloire, mult nos poons doloir;
« N'avons point de vitaille ne au main ne au soir.
« Encor parlerai ge, ce vos di je por voir;
« Ne sai se ge dirai ou folie ou savoir.
« Nos venimes çà sus ce grant palais véoir,
« Si féismes à croire, ce vos di je por voir,
« Que nos i anvoia Karlemaines li rois,
« Et les fiés et les terres requéismes manois.
« Nos féismes orgueil et mult très grans bofois,
« Trop fierement parlames à petit de pooir.

« Il ont erré vers nos com cuivers maléois :
« Mesager ne doit bien oïr ne mal avoir,
« Ne force n'i vaut mie la montance d'un pois.
« Se tuit li chevalier et serjant et borjois
« Estoient tuit ensamble deci c'à Estampois,
« Et cil de nostre terre, li damoisel cortois,
« Avoient Montorgueil assis et les destrois,
« Si porroient il estre .I. an ou .IIII. mois
« Que il n'i mesferoient le vaillant d'un marchois. »
Quant l'enfes Guis l'entent, si est en grant esfrois;
Lors a maudite l'ore que il onques fu rois.

SEIGNOR, ce dist Bertrans, à moi en entandez :
« Huidelon l'orguilleus est mult desmesurés.
« Il a ci ses paiens et ses Turs assamblés;
« Se vos voliés croire mon cuer et mon pensé,
« Nous l'irïons ja [tous] de traïson reter,
« Et s'il a tant en lui corage ne bonté,
« Il s'an desfendera, je vous di par verté.
« Chascuns n'a c'une mort à soffrir n'à passer;
« Quant Diex vient à plaisir, si la prenez an gré.
« Certes, miels voil morir que vivre à tel lasté.
— Par mon chief, dist li rois, or avés bien parlé;
« Je ferai la bataille, ja n'en ert trestorné.
— Sire, ce dist Bertrans, trop vos poés haster :
« Encore n'est cis plais otroiez ne graez,
« Ne je ne sai à dire se c'est no sauvetés.
— Oïl, dist l'archevesques, ja mar an doterés,
« Et si m'en combatrai à .II. Turs tos armez. »
A icele parole est l'enfes Guis levés,
A une des fenestres s'est alés acouter.
Jusque près des espaulles a le chief fors bouté,
Et choisi contreval, sous l'olivier ramé,
Huidelon l'orguilleus et o lui son barné.

A sa vois, qu'il ot clere, li a haut escrié :
« Huidres de Montorgueil, or oez mon pansé :
« On dit que en vous a et valor et bonté;
« Poi nos apercevons de vostre loiauté.
« Nos venismes çà sus an ce palais listé,
« Si nos i anvoia Karles au poil mellé;
« Certes, comme traîtres avés vers nos erré :
« Mesagers ne doit bien oïr ne mal doner,
« Et se vos ce voliés desdire ne fauser,
« Je seroie tous près orendroit de moustrer. »
Quant Huidelon l'entent, si li a escrié :
« Par mon chief, sire Frans, ja arier n'an irés.
« Jo ai .I. fils cortois, qui gentils est et ber,
« Et s'il avoit en vos tant valor et bonté
« Que vousissiés vers lui vos garnimens porter,
« Por tant que traïtor m'osastes apeler,
« Se mes fils i puet estre recréans ne matés,
« Je vos randrai ma terre et tote m'erité;
« Et se vous poés estre destruis ne afolés,
« Vos conpaignons seront as fourches ancroés. »
Quant l'enfes Guis l'entent, s'a Bertrant regardé,
Puis lor a dit : « Seignor, se vos le créantés,
« Je irai là desous à Huidelon parler.
— Sire, ce dist Bertrans, mais moi laissiés aler.
— Mais moi, ce dist Torpins, por Dieu de majesté,
« Que je sai les haus nons au besoing reclamer. »
Estous, li fils Odon, en est an piés levés;
Damedieu en jura, le roi de majesté,
« Qu'il n'i a nus de vos de si haut paranté,
« S'uimais l'an oi .I. mot ne tantir ne soner,
« Je le ferrai, je quit, qui qu'an doie peser.
— Seignor, dist l'anfes Guis, à moi en entandés :
« Après Jhesu de gloire, qui en crois fu penés,
« Et après Karlemaine, le fort roi coroné,

« Sui ge vos liges sires, si vos ai à garder,
« Et je vos conduirai, se Diex l'a destiné;
« Je ferai la bataille por nos tous delivrer. »
Puis n'i ot si hardi qui puis osast parler.
Lors a vèstu l'auberc, si a l'iaume fermé,
Et a ceinte l'espée au senestre costé.
Les degrés en avale du grant palais pavé,
Mais ains l'ont tuit li autre baisié et acolé;
A Damedieu de gloire l'ont trestuit commandé.
Li rois, ains qu'il s'en parte, a tendrement ploré.
[Or s'en va l'enfes Guis], qui Diex croisse bonté,
Et il ont après lui mult tost l'uis refermé.
[Or s'en va l'enfes Guis] sous l'olivier ramé.
Quant Huidelon le vit, si li a escrié :
« Or me randés ces armes sans plus de demorer,
« Ce hauberc et ce hiaume et ce branc d'acier cler,
« Et je vous en afi la moie loiauté
« Que ja n'i aurois mal dont vos puisse garder,
« Se il par jugement ne vos estuet finer. »

L'ENFES Guis de Borgoigne errant se desarma,
Desceint le branc et l'iaume et son escu osta,
Si est remès tous sengles el bliaut de cendal.
Très parmi les costés grans bendes d'orfroi a;
Le cors ot gent, bien fait, [[b]molt semble bien vassal],
Les [jambes] fors et longes por séoir sor cheval,
Et ot la char plus blance que argent ne cristal,
Les ieus vairs en la teste comme faucon grual;
Les cheveus avoit blons plus que ors ne metal,
Et fu forment pal.s, que trot ot tret de mal
De faim et de juner el palais principal.
Quant Huidelon le voit, .I. souspir en gita :
« Amis, menjas tu hui? nel me celer tu ja.
—Naie, sire, [dist il], par mon chief, tiers jors a. »

Quant Huidelon l'entent, forment en sospira,
Mahon et Apolin hautement an jura,
Ainçois que coup i fiere, que assés en aura;
Et quant Guis l'entandi, forment l'an enclina.

HUIDELON l'orguilleus fu chevaliers membrés;
Son seneschal apele : « Sinagon, çà venés :
« Une blanche toaile meintenant m'aportés
« Et plain henap de vin et .I. pain buleté. »
Et cil li respondi : « Si com vos commandés. »
Et Huidelon li fait .I. poon aporter;
Il méismes ses cors li vait l'eve doner.
Tant a mené Guion qu'il l'asiet au disner.
L'enfes vit la vitaille, s'a tandrement ploré,
Diex de si riche cuer se prist à porpanser,
A sa vois, qu'il ot clere, commença à crier :
« Ja Damedieu ne place, qui le mont doit garder,
« Que je après cestui doie dantée avaler
« Tant que mi compaignon en aient à planté,
« Qui sont an cele tor là dedens anserré. »
Quant Huidelon l'entent, si a le chief crollé,
Et dist à l'autre mot : « Il en auront assés. »
Tant lor fait de vitaille sus el palais porter
Que .XXX. chevaliers an éussent assés;
Et l'enfes Guis menja, que mult l'ot desiré.
Tot menja le paon et le pain buleté,
Et si but tot le vin qui estoit ou boucler.
Sarasin et Persant l'en ont mult regardé,
Et dist li uns à l'autre : « Por Mahomet! véés :
« Tant par a cil François et pain et vin usé
« Que .IIII. chevaliers an éussent assés.
— Fil à putain gloton, ce dist Huidres li ber,
« Il est bons chevaliers, il est bien anpliés,
« Il n'en a .I. meillor en la crestienté

« Hom qui si bien menjue ne fera ja lasté. »
Quant l'enfes ot mengié, sor ses piés est levés,
Et Huidelon li fet ses armes aporter.
Et li anfes s'adoube sans point de demorer.
Il a vestu l'auberc, si a l'iaume fermé,
Et a ceinte l'espée au senestre costé.
Huidelon en apele Sarasins et Esclers :
« Baron, dist Huidelon, à moi en entandés :
« Se je lais cest enfant ce bon cheval mener,
« Mes fils li ocira, je le sai de verté;
« Mais j'en ai là jus .I. bauçant et poumelé,
« Celui li chargerai, se vous le me loés.
« Se mes fils li ocist, c'en est la verités,
« Je n'an seroie mie demain einsi blasmés. »
Et Sarasin escrient : « Mult avés dit que ber. »
Huidelon li a fait le cheval amener,
Et par devant l'enfant l'a fait bien anseler ;
L'enfes Guis i monta par le senestre lé.
Huidelon li bailla son fort escu bouclé;
Il méismes ses cors li a au col posé,
Puis li baille .I. espiel dont li fers fu quarés,
A .III. clous de fin or li gonfanons fermés.
Et Huidelon apele del miels de ses privés :
« Là aval en la place cel enfant me menés,
« Gardés que il n'i soit ledengiés ne blasmés,
« Que, par icelui Dieu à qui me sui donés,
« Si vos li dites riens qui ne li soit à gré,
« Chascun de vos ferai tous les membres couper. »
Et Sarasin s'escrient : « Ja n'an estuet douter,
« Nous ne li dirons chose qui ne li soit à gré. »
En la place l'enmoinent tot fors de la cité.
Sarasins et Persans le keurent esgarder,
Et dist li uns à l'autre : « Véés com bel armé ! »
De ci que en la place ne se sont aresté.

Sous .I. arbre s'esturent où lor fu commandé,
Et l'enfes Guis s'apuie sor son arçon doré.
Damedieu reclama, le roi de majesté :
« Glorious sires peres, qui te lessas pener
« Dedens la sainte crois por ton pueple sauver,
« Garissiés hui mon cors de mort et d'afoler,
« Qu'encor puissons véoir Karlon et son barné. »
A icele parole a tendrement ploré,
Et li viels Huidelon a Danemont mandé.

HUIDELON l'orguilleus a mandé son enfant,
Et il i est venu tost et isnelemant.
Quant Huidelon le voit, si li dist maintenant :
« Biaus fils, or perc ma terre et tot mon tenemant
« Et trestout mon roiaume, se tu ne le desfant.
« Çaiens vindrent François par lor grant herdimant,
« Si les i anvoia Karles, li rois des Frans;
« Ma terre me roverent et tot mon chasemant,
« De mesdit et d'anui me firent .I. presant,
« Et quistrent tel orgueil, (que l'iroie celant ?)
« Que les fis assaillir à la paienne gant;
« Mais il se desfendirent com chevalier vaillant,
« Mon palais me tolirent et tot mon tenemant,
« Traïteur m'apelerent; que l'iroie celant ?
« Mès j'en ai pris bataille vers .I. d'aus seulemant,
« Sol à sol, par ton cors, par armes voirement.
« Si mes Diex ne m'aïde, livrés sui à torment;
« Tote perdrai ma terre, jel sai à esciant. »
Et Danemont respont : « Grans mercis vos en rant.
« Par Mahomet, mon dieu, où ma créance apant,
« Teus .X. en ociroie par mon cors seulemant. »
A l'autre mot demande ses riches garnimans;
L'en li a aporté tost et isnelemant,
Et Danemont s'an torne, qui ne fu mie lant.

Il a vestu l'auberc, lacé l'elme luisant,
Et a ceinte l'espée, dont li poins est d'arjant;
.I. vair destrier d'Espaigne li met on an presant.

QUANT li rois Danemons fu en la place armés,
Il n'ot an tote Espaigne .I. si biau bacheler.
Il ot escu et hiaume, et son branc aceré,
Et escu fort et roide, ja meillor ne verrés.
.XXIIII. topaces i ot tous séélés;
Les esmaus ne les pieres ne puet nus hons nombrer.
Le cheval fort et roide, ja meillor ne verrés :
Il ot le costé blanc comme cisne de mer,
Les jambes fors et roides, les piés plas et coupés,
La teste corte et megre et les eus alumés,
Et petite oreillete et mult large le nés,
Et fu covers de soie, d'un vert paile roé;
La sele fu d'yvoire, li arçon noielé,
Et li frains fu mult riches dont il fu enfrenez;
Li estrier et les cengles furent mult bien ovré;
Li poitraus fu mult riches, oevres i ot assés :
.M. escheletes d'or i pendent lés à lés.
Tantost com li chevaus commence à galoper,
Nus deduis ne seroit plus biaus à escouter,
Et fu d'une ive fiere et de tygre engendré,
Qui ne menjue [mie] d'avoine ne de blé,
Mais ces herbes de chans et araines de mer;
Plus tost cort par montaigne que uns autres par prés.
Par son senestre estrier est Danemons montés,
Et Huidelon li baille .I. fort espiel quaré.
A .V. clous d'or d'Arrabe, du meillor d'outremer,
Li fu en l'arestuel li gonfanons fremés.
Huidelon en apele du miels de ses privés :
« Là aval en la place mon enfant m'ammenés;
« Ja verrois la bataille mervilleuse, champel. »

Et cil li respondirent : « Ce fait à créanter. »
Là troverent Guion sous l'olivier ramé;
De ci que en la prée ne se sont aresté.
Quant Huidelon le voit, prist soi à porpenser
C'or i puet avoir honte, s'il ne s'i set garder.

QUANT li rois Danemons fu issus de la vile,
Richement fu armés par mult grant seignorie :
Il ot hauberc et hiaume et espée forbie,
Et escu fort et roide, ainc meillor ne véistes.
Où que il voit Guion, fierement li escrie :
« Par Mahomet, François, trop féis grant folie,
« Quant venis en ma terre à poi de compaignie;
« Je te deffent dès or toute la seignorie.
« Ja n'en tenra plain pié Karles de Saint Denise,
« Ne ja home por lui n'i avera baillie;
« Tu me leras la teste ains ores de complie.
— C'est en Dieu, ce dist Guis, le fil sainte Marie,
« Qui bien nos puet aidier, qui pechéor n'oblie.
« Se Diex plaist, et la crois où il prist la haschie,
« Tel vous quit atorner, ains ore de complie,
« C'on porroit vostre cors esprisier d'une alie.
— Ahi! dist Danemons, ce ne ferois vos mie;
« Ainçois nos combatrons enmi la praerie. »
Et Guion li respont : « Et mes brans te desfie.
— Et je toi, dist le Turs; je ne t'asséur mie. »

QUANT li duï baron se furent desfié,
Li uns eslonge l'autre .I. arpent mesuré.
Et li viels Huidelon se prent à porpenser
C'or i puet avoir honte, s'il ne s'i set garder.
Sarasins et Persans an prist à apeler :
« Seignor, dist Huidelon, entrés en la cité,
« Si me fermés les portes et me bailliés les clez.

« Se véés mon fil point à meschïef torner,
« Vos ne lairiés mie, por les menbres couper,
« Que ne li aidissiés là jus enmi le pré;
« J'en seroie vers aus mentis et parjurés,
« Que je li ai mult bien plevi et afié
« Que il n'i auroit mal dont le puisse garder,
« Que seul de mon enfant : issi est devisé,
« Ne je n'en mentiroie por les menbres couper. »
Et Sarasin respondent : « Ce fait à créanter. »
En la cité antrerent, si la font bien garder,
Et li Turc s'en retornent, si li baillent les clés.
Dragolans l'orguilleus en est as murs montés,
Et a véu son frere qui est là jus armés.
Sarasins et Paiens an prist à apeler :
« Seignor, dist Dragolans, ne vos quier à celer,
« Escrit est en la loi, por voir le puis conter,
« Que li paiens ne puet vers le François durer :
« Faites .III^{c}. paiens fervestir et armer,
« Par la fausse posterne et conduire et guier. »
Desi que au bruellet ne vodrent arester.
Hé Diex! com grant domage que li rois Guis nel set,
Ne li viels Huidelon, o le guernon mellé!
Ne fust pas consentu por l'or de .X. cités;
Et se cil le séussent qu'en la tour sont remés,
Il saillissent aval sans conseil demander.
Et li rois Danemons a Guion escrié :
« Vassaus, qui estes vos? trop aurai demoré. »
Lors broche le cheval, le frain abandoné,
Et Guis relaisse courre, que n'i a demoré.
Mervilleus cous se donent sor les escus bandez
Que il les ont [perciés] et frais et estroés.
Tant sont fort li hauberc maille n'an est faussé,
Et li espiel sont roide qu'il ne sont pas froé.
Par tel vertu les portent li destrier abrievé

Que les cengles rompirent, ne porent plus durer,
Et seles et estrier refirent autretel.
Par deseure les croupes des destriers sejornés
Se sont li dui baron à la terre porté,
Si que li cuing des hiaumes sont ensamble hurtés,
Et andeus les escus lor sont des cous volés.
De l'angoisse qu'il orent sont il andui pasmé.
Ains péust on mult bien une grant liue aler
Que li uns ne li autres se péust remuer.
Cil de la tour le voient, mult en sont esfréé :
« Par mon chief, dist Bertrans, grans cous se sont doné. »
L'archevesque Turpin a Huidre escrié :
« Biaus sire, à refaire est; por Dieu de majesté,
« Faites les remonter par vostre loiauté.
— Par foi, dist Huidelon, je l'otroi et le gré. »
Lors broche le cheval, cele part est alés,
Et li .VII. chevalier qui o lui sont remés.
Il descendent sor l'erbe des destriers sejornés.
Huidelon les a fait en la place amener
Et le destrier Guion refait estroit cengler,
Le destrier Danemont refait bien anseler.
Atant sont li baron revenu de pasmer.
« Sainte Marie Dame! » dist Guions li senés.
Il fist crois sor son front, à Dieu s'est commandés,
Et Huidelon li fet son destrier amener,
Et li anfes i monte sans plus de demorer.
Et Huidelon li fait son escu aporter,
Puis saisi .I. espiel dont li fers fu quarés.
Et Danemons remonte, qui gentils est et ber.
A sa vois, qu'il ot clere, commença à crier :
« Par Mahomet! mon Dieu, trop avons demoré;
« J'en déusse ore avoir teus .XIIII. tués.
— Se Dieu plaist, ce dist Guis, quant vos m'eschaperés,
« Si ert aparissant comment vos le ferés. »

L'archevesques Turpin s'est en haut escriés :
« Sire Guis de Borgoigne, or vos doit remembrer
« De Sanse vostre pere, quî gentils est et ber,
« Que onques ne véistes an trestout vostre aé;
« Et se vos bien nel faites, jamès ne le verrés. »
Quant l'enfes Guis l'entent, li cuers li est levés;
[Lores] ne doutast il .IIII. rois coronés.
Où qu'il voit Danemont, cele part est alés.

OR furent li baron sor les chevauz de pris.
Il baissierent les lanches as gonfanons de pris,
Et brochent les chevaux, qui furent ademis.
Merveilleus cous se donent es escus d'asur bis;
Jamès de si fort joste n'orra parler marchis.
Les lanches sont brisies, ne porent plus soffrir,
Tot contreval les chans en volent li esclis.
Par tel vertu les portent li bon cheval braidis
Des escus de lor cous se fierent ens es pis,
Que regnes et enarmes firent tot desartir.
De ci jusqu'es espaulles sont des cous estordis;
Nis li oeil de lor testes lor furent esbloïs,
Ains éussiés alé .II. arpens et demi
Que l'uns ne set de l'autre quel part il est guencis.
L'enfes Guis de Borgoigne fu mult amanevis,
Mervilleus cop li done en l'escu d'asur bis,
Que les flors et les pierres an fist aval saillir.
La coiffe li trancha du blanc hauberc treslis;
Se ne fust la cuirie que li Turs ot vesti,
Tot l'éust porfandu contreval jusqu'el pis.
Por quant si l'a du cop encombré et aquis
Sor le col du destrier li fist les dens venir;
Li arçons de la sele est froissiés sor son pis.
Contreval vers senestre est li bons brans gancis,
Amont desus l'espaulle a l'auberc consuï,

Plus de .IIIIc. mailles, où fu li ors sartis,
En a fait defauser, si com dist li escris.
Li chevaus s'agenoille, ne pot le cop sosfrir,
Si qu'en l'erbe du pré li musiaus an feri;
Et quant il sailli sus, si fu tous esfréis,
Teus .IIII. arpens galope parmi le pré flori
Que ne sot Danemons quel part il dut gancir.
L'enfes Guis li escrie : « Deçà vous ai senti;
« Pansés de l'aleger, vous avés avant pris. »
Cil de la tour l'entendent, et chascun en a ris.

QUANT li rois Danemons sent que cil l'a feru,
Et Huidelon ses peres avoit le coup véu,
Bien set cil de la tor en ont grant joie éu;
Plus li est de la honte que de l'ahan ne fu.
Il broche le destrier, sore li est coru,
Où que il voit Guion, ne li rent nul salu,
Ains li a escrié par mult ruiste vertu :
« Par mon chief, dans vassaus, grant cop m'avés feru;
« Se je, ainçois le vespre, ne vous ai confondu,
« Jamès ne soit pucele qui me tiegne à son dru. »
Il broche le cheval, plus n'i a atandu,
Mervillous cop li done desor le hiaume agu
Amont es maistres quares, qui à or fu batu.
La coiffe li trancha del clavain qui bons fu;
Se ne fust li ganbais que l'enfes ot vestu,
Et la force de Dieu, c'on apele Jhesu,
Et les bones prieres où l'archevesques fu,
Jusqu'el neu du braier l'éust tot porfandu.
Por quant l'a si du cop chargié et confondu
Sor l'arçon de la sele l'a envers abatu,
Et li trança tout outre le quartier de l'escu.
Desus la jambe destre a l'auberc conséu,
Plus de .IIIIc. mailles en a jus abatu;

Pié et demi feri l'espée el pré herbu.
Danemont l'en resache, qui mult ot de vertu;
Où que il voit Guion, ne se tint mie mu,
Aincois li escria : « Deçà vous ai santu.
« Cuidiés vous que g'éusse le cuer si esperdu
« Que por vostre ranposne m'éussiés decéu?
« Jamès ne reverrés Karlon, le viel chanu,
« Et tous vos compaignons de ce palais volu,
« Se je puis esploitier, seront ars ou pandu. »
Quant l'enfes Guis l'entent, s'ot le cuer irascu;
Où qu'il voit le paien, sore li est coru.

L'ENFES Guis de Borgoigne durement s'aïra.
Ceus de la tour oï, dont chascuns s'escria;
De sa mere li menbre, sa vertu recovra.
Il broche le destrier, que mult fort le porta,
Et tint l'espée nue et l'escu enbraça.
Où qu'il voit Danemont, .I. grant cop li dona
Amont desor son hiaume, qui grant clarté gita,
Que les flors et les pierres aval an trebucha.
Et li Turs feri lui, au pooir que il a,
Amont desus son hiaume, que tot li enbarra.
La coiffe de l'auberc li rompi et faussa
Et puis le ganbison, si qu'el chief le navra,
Si que li sans vermaus contreval en raia.
Quant li anfes le voit, mult s'en espoanta,
Dieu de vrai cuer reclaime et mult fort sospira,
Qui par son saint commant à la Dame manda
Que il de lui naistroit, et puis s'i aombra.
« Hé Diex! ce fu grant joie quant la dame enmeira;
« En icele léesce saint Josep l'espousa.
« Quant la verge florie en sa main verdoia,
« Josep en fist grant joie et forment l'anora;
« Et quant ce vint au terme que Diex le destina,

« La dame sans dolor, Sire, s'an delivra.
« Biaus Diex! tote naissance à ce jor esclera;
« Li oisel et les bestes, qui erent grant pieça,
« Chascune endroit sa forme grant joie en demena.
« L'estoile en Oriant par ton commant leva,
« Li troi roi vos requistrent, chascuns vos aora,
« El temple Salemon la Virge vos porta,
« El bras saint Simion vostre cors commanda.
« Diex, pere glorieus, qui le mont estoras,
« Le cors saint Lasaron de mort resucitas,
« Marie Madelaine de ses pechiés mondas,
« A la Pasque florie en Jhrusalem entras,
« Au jor d'Acension sus ou ciel en montas,
« Par grant humilité l'asnesse chevauchas,
« Felon juïf vos pristrent, ce ne fu mie gas,
« En la crois vos poserent par le commant Judas,
« En guise de larron la mort i anduras,
« El sepulcre vos mistrent, envols d'un cher siglas,
« Au tiers jor surexis, de mort resucitas,
« Marie Madelaine el vergier confortas
« Et de bele clarté le monde enluminas;
« Sire, si com c'est voirs que tu ensi erras,
« Si garisses tu m'ame de ce felon Judas,
« Qu'encor puisse véoir Karlon qui mult est las. »

TANTOST com li rois Guis ot finé sa proiere,
Li revient Danemons par estrange maniere.
Quant l'enfes Guis le voit, s'a hauchie la chiere,
En son poing tint l'espée, que merveilles ot chiere,
Vait ferir Danemont sor l'iaume de Baiviere.
Et li Turs refiert lui desus l'iaume deriere,
Qui le cercle li trenche, où il ot mainte piere,
Puis li a escrié à haute vois pleniere :
« Par mon chief, sire Frans, poi pris vostre baniere;

« De vous ferai anqui une novele biere. »
Quant l'enfes Guis l'entent, si dist parole fiere :
« Vos mentés! se Diex plaist, qui est voirs justiciere,
« N'enporterés du mien qui vaille une estriviere,
« Que del sanc de ton cors ne soit bien esligiée.
— Hé Diex! dient Francois, biaus pere justiciere,
« Garissiés hui mon cors par la vostre proiere,
« Que ne l'ocie en champ cis cuivers losengiere. »

Or sont li dui baron ensambe enmi le pré.
Danemons li cort sore com chevaliers menbrés.
Merveillous cous se donent sor les hiaumes gemés,
Que les flors et les pieres en font jus avaler;
Li cous descent aval sor le hauberc saffré.
Li enfes le refiert com chevaliers menbrés,
Par desus les espaulles l'a mult bien assené,
El haterel deriere mnlt ruiste cop doné,
Sor le col du destrier l'en a outre porté;
Mès tant sont fors les armes ne les pot enpirier.
Quant l'enfes Guis le voit, le sens quida derver.
Cil de la tour commencent hautement à crier :
« Sainte Marie Dame, et car nos secorés!
« Ceste ruiste bataille tant aura hui duré! »
Et li rois Danemons a le cheval hurté,
Vers Guion esperone par mult ruiste fierté;
Et l'tnfes le reçut, l'escu amont torné.

Or furent li baron es destriers misodors.
Danemons li cort sore comme chevalerous.
Quant l'entent [l'enfes] Guis, si mua la color.
Li chevaus li ganci, si mua ses adous;
A ses armes failli, si fiert le misodor,
Le col li a tranchié par dalés les arçons;
Li chevaus chiet el pré à tout le Borguignon.

Cil de la tor s'escrient hautement à .I. ton :
« Sire Guis de Borgoigne, mal vos sovient de nous,
« Biaus sire, des ostages qui céans sont por vous;
« Se vos estes vaincus, nos morrons à dolor. »
Quant l'enfes Guis l'entent, si mua la color.
Lors s'escria forment Huidelon l'orguillous;
Où que il voit son fil, si li dit par fieror :
« De Mahomet mon dieu, qui fait croistre la flor,
« Soit maudite la brache et li brans de color
« Qui ocist le cheval et lessa le signor. »
Quant Danemons l'entent, si an ot grant iror.

QUANT Guion de Borgoigne vit mort son auferrant,
Ice sachiés de voir, mult ot le cuer dolant;
Tost et isnelement est saillis an estant.
Et li Turs li revint, o l'ire qu'il ot grant,
Mervilleus cop li done sor son escu devant,
Plus de .X. piés li fist remuer son estant.
Et l'enfes Guis chéi ens el pré verdoiant;
A genoillons se mist et à paumes devant.
Cil de la tour le voient, mult an furent dolant.
L'archevesques se couche, le chef contre Oriant,
Damedieu reclama, le pere omnipotant :
« Glorious sire pere, qui formastes Adant
« Et Evain sa moillier, dont li pueples est grant,
« En paradis, biaus sire, préis herbergemant,
« Tot lor abandonastes fors .I. fruit solemant;
« Mais Eve en menja, ce fu dolor mult grant,
« Par engin del dyable en fist manger Adant,
« Caïns murtri Abel es desers d'Abilant,
« El decors de la lune tramist Dieus de son sanc,
« Encor an est plus trouble, bien est apparissant;
« Einsi com ce est voirs et g'i sui bien créans,

« Garissiés hui de mort Guion le combatant,
« Qu'encor puissiens véoir Karlon au poil ferrant,
« Et li façon secors à Luiserne la grant. »
A icele parole est saillis an estant.
Et li rois de Borgoigne sailli sus maintenant,
Et tint l'espée nue et l'escu mist avant.
Où qu'il voit Danemont, cele part vint corant,
Mervilleus cop li done sor son helme luisant,
Por poi que le nasal n'an abati devant;
En contreval vers terre va li cous descendant,
Par de devant les jambes consuï l'auferrant,
Le col li a tranchié et l'espaulle ensemant.
Li chevaus chiet el pré, Danemont vait chéant.
Quant l'enfes Guis le voit, si li dist maintenant :
« Par mon chief, sire Turs, or vos va malement;
« Poi priserés anqui Mahom et Tervagant.
« Si vos quit atorner, ains le soleil couchant,
« Qu'on porroit vostre cors esliger d'un besant. »

QUANT li rois Danemons vit son cheval el pré,
Que l'enfes Guis ot mort, mult an fu adolés;
Il est saillis an piés comme home forsenés,
Où que il voit Guion, cele part est alés.
L'enfes Guis le reçut com vassaus esprovés;
Estes les vos ensamble com lyons abrievés.
Onques ne vit nus hons .II. martiaus acoplés
Ausi menuement et venir et aler
Ne ferir sor l'englume, quant li fers est chaufés,
Con li dui baron font de lor brans d'acier cler.
« Cuivers, dist Danemons, ja vis n'an estordrés. »
Et li anfes respont : « Cuivers, vous i mantés!
« Se Dieu plaist et ses nons, la teste m'i lairés. »
Il osta son escu, si le gita el pré,
Par de desus l'aissele a le Turc acolé.

Il le bessa vers lui, de terre l'a levé,
Puis li fist .I. biau tor, à terre l'a gité,
Desous le pon du branc l'a envers acouté.
Et li paiens s'estort, qu'il se cuide lever.
Et l'enfes se tint bien, qui gentils fu et ber;
Del branc le fiert en l'iaume, qu'il avoit entamé,
Que li sans en devale sor l'erbe vert el pré.
S'encor .I. autre coup i éust recovré,
Il n'en levast jamès an trestot son aé.
Quant Dragolans le vit, si l'a haut escrié :
« S'or ne secor mon frere, dont aie mau dahé.
« Or movons erralment, sans plus de demorer. »
Et il si firent sempres, quant il l'ot commandé;
De la vile s'en issent, les frains abandonés.
Cil de la tour le voient, si an sont esfréé :
« Par mon chief, dist Torpin, nos somes malmené,
« Il i a traïson; or somes nos alé !
— Sire, ce dist Estous, d'el vos convient parler;
« Or prenons tost les armes, sans plus de demorer. »
Et cil si firent sempres, n'ont soing de l'arester,
Et vindrent as estables quant il l'ot commandé,
Et montent es chevaus, quant il furent armé.
Et li baron chevauchent, les frains abandonés,
Par la gaste posterne, en .I. gaste fossé;
Il secorront Guion, qui qu'en doie peser.
Mais li viex Huidelon fu mult gentis et ber :
Envers le roi Guion tint bien sa loiauté.

HUIDELON l'orguilleus fu chevalier nobiles,
Et preudom et loiaus et plain de seignorie.
Quant vit venir son fil o la gent paienie,
Lors ot tel duel au cuer tous li sans li fremie;
Il a pris .I. espiel, par vertu le paumie,
Et broche le destrier par mult grant aramie.

Le premier Turc feri sor la targe florie
Que il li a fandu et la broigne sartie,
Mort l'abat dou cheval, à haute vois s'escrie :
« Fil à putain, dist il, malvaise gent haïe,
« Il n'i a nul de vos de si grant seignorie,
« Se il vient plus avant, par ma barbe florie,
« Qu'il ne perde la teste à l'espée forbie. »
Quant Sarasin l'entendent, chascuns sa resne tire.
Et Huidelon li vieus, à la barbe florie,
A saisi le destrier, par la resne le tire,
Venus est à Guion, si li a pris à dire :
« Sire, montés tantost, ne vos esmaiés mie.
« Par Mahomet, mon Dieu, qui tot a en baillie,
« Vos n'i perdrés huimès membre ne cors ne vie. »
Et li enfes respont : « Grans mercis, biaus dous sire. »
Et Danemons chevauche, qui ne s'atarge mie,
Sor .I. cheval mult bon que li suen li randirent.
Atant es vos Bertrans et sa chevalerie
Qui i poignent ensemble, chascuns an Dieu se fie.
Quant Huidelon le voit, tous li sans li fremie;
Forment s'an esfréa, nel mescréés vous mie.

HUIDELON l'orguilleus fu chevalier menbré,
Quant il vit nos François qui vienent tous armés.
Bertrans venoit devant .I. arpent mesuré;
Quant Huidelon le voit, si li a escrié :
« Qui vos fist de la tour issir ne devaler?
— Sire, nostre besoing, ja ne le quier celer.
« Nos véismes issir Sarasins et Esclers,
« Si venimes secourre ce gentil bacheler.
— Par mon chief, ce dit Huidres, mult avés dit que ber.
« Malement m'a mes fils Dragolant demené,
« Que j'en ere partout de traïson reté;
« Je quit à la cour Karle serai au doi mostré. »

Où que il voit Guion, ne s'i est arestés :
« Damoisiaus debonaires, à moi en entandés :
« Se vos avés en vous et proesce et bonté,
« Que vos en l'ost Karlon me vousissiés mener,
« Que je n'i soie entr'aus ledengiés ne chosés,
« Au jugement des Frans me voldrai atorner.
« Que, se ai envers vous con traîtres erré,
« Je voil perdre ma terre et tote m'ireté,
« Et mes fils Dragolant aura le chief copé.
— Sire, dist l'enfes Guis, mar vos esmaierés ;
« Se Diex plaist et sa mere, bien conduis i serés,
« Se vos par jugement n'i estes esgardez,
« Si que ja n'i perdrés .II. deniers monéés. »
Puis despoille ses dras, si s'est tous desarmés.
Après le fist li enfes de riches dras parer;
Lors n'ot il plus bel home en la crestienté.
Atant es Huidelon et son riche barné
Qui descendent à terre des destriers sejornés.
Où que il voit Guion, parfont l'a encliné,
En son sarasinois mult biau l'a salué :
« Sire, Diex vous garisse où vo créance avés!
— Amis, ce dist li anfes, Diex vos puisse sauver,
« Et face vostre cors bautisier et lever! »
Et li rois Danemont a Guion regardé;
Mult l'a bien connéu, quant il l'a avisé.

HUIDELON l'orguilleus est ens ou tref assis,
Et si duc et si conte, si prince et si marcis.
Tuit li enfant de France corent le roi véir.
Et Danemont regarde le roi Guion ens el vis;
Son pere en apela, Huidelon le marchis :
« Par Mahomet! biaus sire, ice sachiés de fi
« Que c'est li chevaliers à cui me combati.
— Tais toi, dist Huidelon, tu ies musars et bris;

« Se François t'apercoivent, bien t'en puet estre pis. »
Or lerons ci des Turs, que Diex puist convertir,
Si dirons de Karlon, le roi de Saint Denis,
Qui fu devant Luiserne coreçous et maris.
Ogier en apela et Naimon le flori :
« Seignor, ce dist li rois, je sui mult maubaillis
« De Bertrant le vassal, qui le presant me fist,
« Et de ses compaignons qui vindrent avec lui.
« Il m'ont bien oublié de ce que je lor dis,
« Que le roi m'amenassent, que voloie véir;
« Mais il n'i venra pas tant com je soie vis.
« Se Diex me laisse encor de ce siege partir,
« Je m'en quit repairier en France, se je vif.
« Teus m'i aura mesfait que je ferai morir.
— Sire, dist li dus Naimes, entendez envers mi :
« Se mes consaus estoit entandus ne oïs,
« Vos panrois de vos homes de ci à .XII^{m}.
« Si faites le roi querre, que vos desirés si;
« Il venra à nostre ost sans nes .I. contredit. »
Et respont Karlemaines : « Dus Naimes, alés y,
« Entre vous et Ogier, et l'Ardenois Tierri,
« Et Sanson de Borgoigne, le chevalier hardi,
« Si li dites qu'il viegne .I. poi parler à mi,
« Qu'il me face secors, s'il veut, et je l'en pri. »
Li baron s'apareillent el demain par matin.
Bien furent .XII^{m}. sor les chevaus de pris,
De tous les meillor homes et des plus bien apris.
De Karlemaine sont sevré et departi,
Maintenant s'arouterent et entrent el chemin.
De ci que à Carsaude ne pristrent onques fin;
Mais por noient i vont : li rois s'an est partis;
A Montorgueil estoit, passés est li tiers dis,
Et li baron s'en tornent, que Diex puist benéir.
Teus .IIII. jors errerent ne pristrent onques fin.

Quant ce vint au cinquime, que jors fu esclercis,
Qu'il virent Montorgueil, qui sor la roiche sist,
Sivirent les .IIII. eves où li aymans gist,
Sor destre regarderent parmi .I. prè flori,
Choisirent l'ost Guion, le chevalier de pris,
Virent les trés de soie yndes, vermaus et bis,
Virent les aigles d'or dont reluist li païs.
Et quant ce vint dus Naimes, entendés envers mi,
L'enfes Guis de Borgoigne s'est levés par matin,
Vers destre se regarde, vit les barons venir,
Quida que ce fuïssent paiens et Sarasins.
Bertrant le mesagier à apeler an prist :
« Amis ce [li dist] Guis : « Entendés envers mi :
« Je voi ici [vers nos] mult fiere gent venir;
« Car prenés de vos homes de ci à .xv^{m}. :
« Ce seroit mult grans hontes s'estïons si sopris.
— Mult volentiers, biaus sire », dist Bertrans li marchis.
A icele parole est sus ses piés saillis.
Quant il vit les vieus homes, si a gité .I. ris;
Où que il voit Guion, si li dit à haus cris :
« Si m'aït [Diex], dist il, or poés estre fis
« Que durement vos aime Karles de Saint Denis;
« Véés : des meillors homes de trestot son païs
« Il vos envoie querre; je le sai tout de fi. »
— Hé Diex! ce dist li enfes, or t'an ran ge mercis,
« S'or i estoit li pere dont sui angenoïs. »
Et Bertrans li respont : « Par mon chief, si est il.
— Amis, ce dist li enfes, faites le moi véir. »
— Sire, ce dist Bertrans, tout à vostre plesir :
« Vés le là tout devant, à ce pelichon gris,
« A cele blanche barbe qui li gist sor le pis,
« Et li autres, dus Naimes, o le guernon flori,
« Et li autres après, li Ardenois Tierri,
« Qui est peres Berart, que vous véés ici;

« Et li autre sont pere as damoisiaus de pris
« Que faites ostoier an estrange païs. »
Quant li enfant l'entendent, si crient à haus cris :
« Sire Guis de Borgoigne, frans chevaliers gentis,
« Lai nos aler nos peres besier et conjoïr. »
Quant l'enfes Guis l'entent, si jura saint Denis :
« N'i a .I. seul de vous qui tant soit de haut pris,
« S'il se fait à son pere connoistre ne véir,
« Que ne li face ancui le chief du bu tolir. »
Quant li enfant l'entendent, es les vos esfréis;
Lors maudient tuit l'eure que Guis si longes vit.
« Seignor, dist Huidelon, entendés envers mi :
« D'ont sont cil chevalier dont vos menés tel cri ?
— Biaus sire, il sont de France, de cest nostre païs;
« Or ne vous poist il mie se les alons véir ? »
Et Huidelon respont : « Par mon chief, non fait il. »
A iceste parole se sont as chevaus pris,
Encontre les vieus homes sont à la voie mis.
L'enfes Guis de Borgoigne les a à raison mis :
« Seignor baron, dist il, bien puissiés vous venir ! »
Et dus Naimes respont, qui ot le poil flori :
« Seignor, Damediex puisse les vos cors benéir !
« Li quels est rois de France ? bien le poons véir ?
— Par mon chief, ce dist Guis, il vous sera bien dit.

— SEIGNOR, ce dist dus Naimes, envers moi entandez :
« Li quels est rois de France ? gardés nel me celés.
— Par mon chief, ce dist Guis, bien vos sera mostré;
« Vous vanrois avec nous là dedens, en son tré. »
Et cil li respondirent : « Si com vous commandez. »
A icele parole se sont acheminez.
L'enfes Guis de Borgoigne s'an est avant alés,
Et Bertrans et Berart, Torpins et Gilemers.
Lors s'est li enfes Guis gentement conréés :

.I. mantel sebelin a à son col geté,
.I. chapel de bonet li ont el chief posé;
Sor .I. faudestuef monte, qui d'or fu esmeré,
.I. bastoncel a pris en sa main par fierté.
Atant es les barons qui descendent el tré,
Trestuit communalment en sont dedens antré,
Puis se sont tuit assis belement par les trés.
Mais Naimes de Baiviere est sor ses piés levés,
Son mantel laist chaoir, qu'il avoit afublé,
Le chapel de bonet a de son chief osté.
Sa barbe li baloie jusc'au neu del baudré,
Par deseur les oreilles ot les guernons tornez;
Mult resamble bien prince qui terre ait à garder.
Où que il voit Guion, si l'a haut salué :
« Cil Damediex de gloire qui meint en Trinité,
« Il saut le roi de France et son riche barné! »
Et Guion li respont : « Diex vos croisse bonté! »
Quant l'entent li dus Naimes, s'a tendrement ploré;
Bel et cortoisement a l'enfant apelé :
« Sire, ce dist dus Naimes, por Dieu de majesté,
« Levés vos en de ci, venés à moi parler.
— Sire, ce dist li enfes, volentiers et de gré. »
A icele parole issirent fors del tré.
Ains n'i ot chevalier de si haut parenté
Qui léans avoc aus i fust onc apelés.
« Sire, ce dist dus Naimes, or ne vos soit celé,
« Je vos conjur de Deu, le roi de majesté,
« Et de la sainte crois en coi il fu penés,
« Te pri ge et requier que me dies vertez.
— Par saint Denis, dist Guis, bien m'avés conjuré;
« Mais, par cel[e] corone dont il m'ont queroné,
« Que à Paris me mistrent el chief estre mon gré,
« Se vos me dites chose dont me doie peser,
« Je vos ferai la teste fors du bu desevrer.

— Par mon chief, ce dist Naimes, dont nos covient garder.
— Voire, ce dist li anfes, se vous tant vos amés.
— Biaus sire, ce dist Naimes, por ce l'ai demandé;
« Ne ce premerain char, qui si est acesmés,
« A ces .IIII. crois d'or, qui gietent grant clarté,
« A cele ensaigne lée, à ce dragon fermé,
« Qui est il ? ce me dites, por Dieu de majesté. »
Et li anfes respont : « J'en dirai verité :
« C'est Gile la duchoise, au gent cors onoré,
« Qui suer est Karlemaine, le fort roi keroné,
« Et fame Ganelon, le compaignon Hardré,
« Et est mere Rollant, le chevalier menbré.
« Por ce l'ai mis devant, je vos di par verté.
— Si m'aït Diex, dist Naimes, que preus estes et ber,
« Qui est en l'autre char, gardés ne me celés,
« Qui n'est mie mains riches ne noaus acesmés ?
— Par mon chief, ce dist Guis, ja ne vos ert celé,
« Ce est li chars ma mere, qui tant a de bonté;
« Por ce l'ai mis après que rois sui coronés.
— Si m'aït Diex, dist Naimes, gentils est[es] et ber;
« Qui est donques li peres dont fustes engendré ?
« Comment ! [[b]dist l'enfes Guis], dans viellars radotés,
« Par saint Denis de France, se plus me demandés,
« Je vos ferai la teste fors du bu desevrer.
— Sire, dist li dus Naimes, et je le lais ester. »
A icele parole sont revenu el tref,
Et li baron de France sont encontre levé.

L'ENFES Guis de Borgoigne s'asist ou pavillon.
Joste lui est assis ses chiers peres Sanson,
Et d'autre part s'asist li gentils dus Naimon,
Et li autre barnage s'asiet tot anviron.
Huidelon se dreça, qui est de grant renon;
De sa barbe li pendent contreval li flocon.

Où qu'il voit le barnage, si l'a mis à raison :
« Or entandez, fait il, franc chevalier baron,
« Qui estes home lige l'emperéor Karlon,
« Et plus avés de sens que n'ont cil enfançon.
« Por ce vos di à tous que me dites raison :
« Montorgueil est tos miens et le regne environ,
« Asséur que doie estre là sus en ce donjon,
« Quant .x. François me vinrent, de par le roi Karlon,
« Requistrent moi, ma terre et l'onor environ,
« Et grant orgueil me distrent, ja nel vos celeron,
« Et aracher me voldrent ma barbe et mon guernon.
« Je les fis assaillir, por coi en mentiron?
« Mais il se desfendirent com chevalier baron ;
« Mon palais me tolirent et ma maistre maison.
« Traïtor m'apelerent, por coi le celeron?
« Mais j'en oi pris bataille par mon fil Danemon
« Et si lor créantai, deseur mon Dieu Mahon,
« Que il n'i auroit mal fors que de Danemont;
« Mais Drago[la]ns mes fils, qui cuer ot de felon,
« Ne le volt pas soffrir, ains pensa traïson,
« Quant il vit que ensamble furent li dui baron.
« Bien sai que le poior an éust Danemont;
« Mès Dragolans mes fils, qui cuer ot de felon,
« Lors le voloit aidier, ja nel vous celeron;
« Mais je li destornai, ne li fist se bien non.

« SEIGNOR, dist Huidelon, envers moi entandés
« Por ce que je li oi et plevi et juré
« Que il n'i auroit mal dont le puisse garder,
« Sui je venus à vos jugement demander;
« Que, se j'ai envers eus com traîtres erré,
« J'en voil perdre ma terre et tote m'erité,
« Et mes fils Dragolant aura le chief copé. »
Quant Naimes l'entendi, si a .I. ris gité;

.XV. contes apele, si sont issus du tré.
L'enfes Guis de Borgoigne est avoc aus alé :
« Seignor, ce dist li enfes, tot ce fu verités;
« Issi fu tous li chans com vous oï avés.
« Or vos pri jo, por Dieu qui an crois fu penés,
« Que vos le jugiés si qu'il en soit honorés,
« Qu'il n'a plus loial Turc en .LX. cités.
— Si m'aït Diex, dist Naimes, j'en dirai mon pansé :
« Li hons qui ains ne fu bautisiés ne levés,
« Ne onques ne crut jor sainte crestienté,
« Se il aida son frere, n'en fait mie à blasmer;
« Certes, on li en doit le mesfait pardoner,
« Por qu'il voille reçoivre sainte crestienté. »
Et li baron respondent : « Si com vous commandés. »
A icele parole resont venus es trés,
Et content Huidelon ce qu'il ont devisé.
Quant Huidelon l'oï, s'a ses fils regardés,
Par mult grant amisté les a araisonés :
« Avés oï François plains de grant loiauté;
« Mult par est fous qui n'aime sainte crestienté. »
Où que il voit Guion, si l'a araisoné :
« Gentils rois debonaires, por Dieu de majesté,
« Or faites le mien cors bautisier et lever,
« Et mes fils ambes .II., qui mult font à loer,
« Et tous ceus de ma terre, qui de moi sont chasé;
« Et qui Dieu ne vodra croire ne sa bonté,
« Si li coupés la teste, sans plus de demorer,
« Et nous vos jurerons homage et féeuté.
« Lors irons à Karlon, le fort roi coroné,
« Si devenrons si home et si riche chasé,
« Et li aiderons bien la terre à conquester. »
Quant li baron l'entendent, grant joie en ont mené.
L'archevesques Turpin a les fons aprestés;
Après, se fu li rois de ses dras desnués,

Et si fil ambedeus et si home dalés.
Iluc sont bautisié, d'eve rengeneré;
Mais lor nom ne lor sont changié ne remué.
Bien furent .xv^{m}. esléu et nombré
Qui tuit por Huidelon pristrent crestienté.

QUANT or fu Huidelon levés et batoiziés,
Et si fil ambes .II. et tuit si chevalier,
Bien les puet on nombrer à plus de .XX. milliers.
Huidelon l'orguelleus a Guion araisnié :
« Sire, dist li viellars, por la vertu du ciel,
« Venés à Montorgueil : les clés vos voil baillier,
« Et ferons bautoizier ma cortoise moillier,
« Et tous ceux de mon regne, et mes borjois prisiés;
« Lors irons à Karlon, le fort roi droiturier. »
Dont se lieve Dus Naimes et Sanses et Ogiers :
« Si m'aït Diex, biaus sire, bien fait à otroier;
« Jhesu puisse sauver si vaillant chevalier! »
A icele parole se vont aparillier,
Et chevauchent ensanble, sans plus de delaier,
Li vieillart et li jone et tuit li bautoisié,
Et passent les .IIII. eves où li aïmans siet.
A Montorgueil entrerent baut et joiant et lié.
A la france roïne le vait .I. mes noncier,
Et ele li escrie : « D'ont viens tu, chevalier?
— Dame, de l'ost Guion, à celer nel vous quier.
« Je vi vostre seignor lever et bautoisier,
« Et ambes .II. vos fils vi ge en fons plongier.
« Ici vient li rois Guis o sa gent, .III. milliers,
« Et feront vostre cors lever et bautoisier.
— Hé Diex! dist la roïne, tu soies graciés! »

QUANT or ot la novele la dame Marguerite
Si fils sont bautoizié et Huidelon ses sires,

la joie qu'ele ot tous li cuers li sospire.
i dont véist aler la cortoise meschine;
n'ot en la cité riche drap ne cortine,
res ne siglaton ne pailes d'Aumarie
u'elle ne face tout estendre par la vile.
tant es Huidelon et sa grant baronie.
a dame va encontre, qui moult fu eschevie.
Quant a vu son seignor, si li a pris à dire :
« Bien soiés vous venus et vostre compaignie !
— Dame, dist Huidelon, Diex vous doinst bonne vie !
— Por Dieu, ce dist la dame, estes bautoisiez, sire ?
— Oïl, ce dist li rois, nel vos celerai mie,
« Si voil que recevois créance et bautestire. »
Et li rois de Borgoigne ne s'aséura mie,
Et commande à Turpin : « Faites les fons, biaus sire. »
Cil les fait maintenant, qui bien set le servisse.
Tantost font bautoizier la cortoise roïne ;
Bien puet on aesmer la gent à .xv. mile
Qui por Dieu i reçurent créance et bautestire.
Et li rois de Borgoigne ne s'aséura mie;
Où qu'il voit Huidelon, molt belement li prie :
« Je vos rant vostre terre et vostre seignorie.
— Par mon chief, dist li rois, issi n'ira il mie;
« Par la foi que jo doi au fil sainte Marie,
« Ja ne tanrai plain pié de ma terre garnie
« S'aurai véu Karlon, le roi de Saint Denie;
« Moi et tote ma terre metrai en son servisse. »
Quant li baron l'entendent, mult très grant joie en firent.
La terre ont commandée la cortoise roïne,
Et laissierent o lui de la chevalerie.
De si à l'ost Guion ne s'aséurent mie.
Et les dames des chars plorent forment et crient.
L'enfes Gui fait crier par mult grant seignorie
Que s'il a dame en char nesune tant hardie,

Se ele se demoustre, que ne perde la vie.
Cil demanderent l'eve et au mangier s'àsistrent.
Quant il orent mengié, tuit fors des trés saillirent.
Dus Naimes de Baviere, à la barbe florie,
Est venus à Guion, si li a pris à dire :
« Sire rois, gentils hom, por Dieu le fil Marie,
« Vanrois vous à Karlon, le roi de Saint Denie? »
Et respondi li anfes : « Nel vos celerai mie,
« Quant j'aurai pris par force la fort tor d'Augorie,
« Dont irai à Karlon por faire son servisse;
« Certes, je n'irai pas tant que je l'aie prise.
— Dont, n'i venras tu ja, dist Naimes, en ta vie.
— Si ferai, dist li enfes, ne vous esmaiés mie,
« Se Diex me veut aider, li fils sainte Marie. »

Dus Sanses de Borgoigne fist forment à prisier,
Et sachiés tot sans faille qu'il ot Guion molt chier,
Qu'il l'avoit engendré de sa france moillier.
Bel et cortoisement le prist à araisnier :
« Sire rois, gentils hom, por Dieu ne me noier;
« Quant tu méis en France corone sor ton chief,
« Et tu féis venir les fils de nos moilliers,
« Por coi ne venis tu à Karlemaine aidier,
« Si m'aït Diex de gloire, que il en a mestier?
— Par Dieu, ce a dit Guis, qui le mont doit jugier,
« Ja n'irai à Karlon, le fort roi droiturier,
« S'aurai ces .II. citez sos moi à josticier,
« Et les randrai Karlon, si m'en aura plus chier.
—Si m'aït Diex, dist Sanses, trop avez le cuer fier.
« Ja ne verrés Karlon, se vous tant delaiés.
— Si ferai, ce dist l'enfes, or ne vos esmaiés.
« Salués moi le roi, mon seignor droiturier;
« Je li envoierai .M. murs et .M. somiers,
« Tuit seront de vitaille et trossé et chargié,

« Et .M. haubers saffrez et .M. hiaumes gemés,
« Et .M. escus à or, .M. brans et .M. espiés.
— Sire, dist li dus Naimes, com vous plera si ert;
« Nous li porterons bien canque li envoiés.
— Il n'i a plus, dist Sanses, mais demandons congié.»
Li baron li demandent, Guis lor a otroié.
Quant il furent monté, Guis les a convoiés,
Et Bertrant, et Berart, et Turpins li proisiés.
Au departir qu'il firent plorerent de pitié.
« Si m'aït Diex, dist Sanses, or poons enragier
« Quant nos véons ici les fils de nos moilliers,
« Si ne nos deignent mie acoler et baisier. »
Il a dit à Guion : « Retornez ent arier.
« Certes nos en partons dolent et coreciés. »
Quant Guion l'entendi, si plore de pitiés;
Des lermes qu'il ploroient sont durement moillié.
Qui là véist la joie que font li chevalier!
Chascuns baise le sien trestot sans atargier.
Ains éussiés alé bien demi liue à pié
Qu'il péussent tenir ne voie ne santier.
Li enfant s'an retornent, li vaillant chevalier;
Ne sai de lor jornées deviser ne noncier.
.I. mardi sont venu à Luiserne le sier,
Maintenant descendirent desous le tref roié.
Quant Karles les choisi, onques ne fu si liés;
Il baisa le duc Naime et Sanson et Renier :
« Naimes, dist l'emperere, com vos plera si ert.
« Véistes vos Guion, ce chevalier proisié?
— Oïl, sire, dist Naimes, mentir ne vos en quier;
« Il vos mande par moi salus et amistiés.
« Tel present vos envoie dont devés estre liés :
« Escus, haubers et lances et assés à mangier.
— Si m'aït Diex, dist Karles, mult a bien esploitié;
« Encor me laist Diex vivre qu'ancor li puisse aidier!

— E[n] non Dieu, emperere, ce dist Rollans ses niés,
« Del present le devés amer et tenir chier;
« Mais demandés Naimon et Sanse le guerrier
« Quant il venra à vous, li riches rois prisiés.
« Certes, je le verroie de gré et volentiers.
— Ne sai, sire, dist Sanses, quant li siens plaisirs iert;
« Mais pris a Montorgueil, qui siet sor le rochier,
« Si a fait Huidelon lever et bautisier,
« Et ses fils ambes .II. et sa france moillier,
« Et des gens de sa terre plus de .XXX. milliers,
« Dont il a recéu les onors et les fiés.
« Or panra Augorie et Maudrane le fier;
« Lors si venra à vous, il et si chevalier.
— Se Diex m'aït, [ce] dist Karlemaine au vis fier,
« S'il ne fust mes parens mes cousins ou mes niez,
« Il ne l'osast panser, por les membres tranchier,
« Ne li enfant de France ne l'éussent laissié
« Que ja corone d'or éust mis sor son chief.
— Ne sai sire, dist Sanses, à merveilles l'ai chier;
« Certes .II. fois me vint acoler et baisier,
« A poi qu'il ne chaï pasmés de son destrier.
— Sanses, dist l'emperere, par la vertu du ciel,
« Je quit c'est vostre fis et de vostre moillier;
« Maris estes ma suer, je quit qu'il est mes niés.
— Ne sai, sires, dist Sanses, mès moult a le vis fier,
« Et ce qu'il vodra faire nos estuet otroier. »
A ces paroles vont li baron herbergier,
Et Karles est remès dolans et coreciés.

LI baron sont alé à lor herbergeries,
Et Karles est remès courouciés et plains d'ire.
En .I. lit se coucha, mès il n'i dormi mie :
« Hé Diex ! ce dist li rois, qui tot as en en baillie,
« De quel terre est li enfes qui meine tel justice,

« Qui a pris Montorgueil par sa chevalerie,
« Huidelon bautoizié et tote sa maisnie?
« Ne daigne à moi venir, tant ne m'aime ne prise;
« Mais, par icel Seignor qui fu nés de Marie,
« Ja ne lairai Luiserne qui sor mer est bastie,
« Si ert venus cil enfes que j'aim tant et desire,
« Que Diex le m'a mandé, qui tout le monde guie. »
Or leron de Karlon, que Jhesu benéie,
Si dirons de Guion à la chiere hardie.
.I. matin s'est levés, quant l'aube est esclercie,
Huidelon an apele, à la barbe florie,
Et Dragolant son fil, et Danemont méisme.
« Seignor, ço dist li enfes, ne lerai ne vos die,
« Certes, molt me desire Karles de Saint Denise,
« Et les dames des chars, qui fort plorent et crient
« Por ce qu'ele n'aloient à Luiserne la riche.
« Comment irai à Karle, le roi de Saint Denise?
« S'aurai prise Maudrane qui sor mer est bastie.
— Sire, dist Huidelon, à ce ne doutés mie.
« Vous m'avés bautisié, je vos en doi servisse;
« Ja ne verrés passer la quinsaine acomplie,
« Se Diex plaist, et la fois où tous li mons se fie,
« Que je tout vos rendrai en la vostre baillie. »
Quant li anfes l'entent, bonement l'en mercie.

« SIRE, dist Huidelon, entendés envers mi :
« Vous m'avés bautoïsié, la vostre grant merci,
« Et je sui vos hom liges, si vous en doi servir;
« Faites movoir vos homes el demain par matin,
« Cil qui mainent les chars si muevent autresi,
« S'irons à Augorie belement et seri.
« Je ferai cest mesage, bien le sachons de fi,
« Vers le roi Escorfaut que mes peres norri.
« Certes, il est mes niés, par verté le vos di;

« Par la foi que je doi Karlon de Saint Denis,
« Se il veut trespasser ne mes fais ne mes dis,
« N'i aura amisté vaillant .I. angevin.
— Sire, ce dist li rois, la vostre grant merci! »
Ici le cuit lessier deci à l'enserir.
Et li rois de Borgoigne fist ses homes garnir,
Les chars fist esteler, ses mistrent el chemin
Huidelon l'orguilleus et Danemont son fil.
Là oïssiés buisines et soner et tantir;
Une moult grant liuée font la terre fremir.
Quant cil devant s'aroutent el demain par matin,
Ne revinrent ariere ains ore de midi,
Tant estoit l'oz espesse de chevaliers gentis.
Cil Sires le conduie qui en la crois fu mis!
Tant ont erré ensamble c'à .I. mardi matin
Ont chosi d'Augorie les murs d'araine bis.
Quant Huidelon le voit, à Guion dit: « Amis,
« Or poés d'Augorie la riche tour véir,
« La riche fermeté, que ains meillor ne vi.
« Faites loger vostre ost contreva[l] cest larris,
« Chargiés moi de vos homes .C. chevaliers gentis,
« Et j'en remanrai .C. de mes meillors amis. »
Et l'enfes Guis respont el nom de Jhesu Crist.
Bertrant en apela et Bernart et Turpin,
Savari de Tolouse, Estout et Auberi.
« Por Dieu, ce dit li enfes, qui onques ne manti,
« Faites .C. chevaliers aprester et garnir,
« Ses manra Huidelon trestout à son plaisir.
— Seignor, ce dist Bertrans, Diex nous an soit aidis! »
.C. en ont fait sevrer de tous les plus hardis,
Et li rois de Borgoigne fist les os establir,
Et ses homes loger parmi ces prés floris.
Il est venus as chars, ses a en ordre mis,
Et commande les dames gentement à servir.

Gile, la suer Karlon, ot moult le cuer noirci;
Où qu'ele voit [bGuion], gentement li a dit :
« Grant tort en avés, sire, par le cors saint Denis;
« Vos déussiés aler à Luiserne la cit,
« Por véoir nos seignors que nos desirrons si.
« Or nous fais ostoier en estrange païs;
« Grant pechié en avés, par le cors saint Denis.
— Par saint Denis de France, ce dist Guis li marchis,
« Se je n'ai Augorie et Maudrane la cit,
« De ci que à .x. ans ne verrés vos maris. »
Quant les dames l'entendent, à plorer se sont pris.
Huidelon l'orguilleus s'est à la voie mis;
Là oïssiés buisines et soner et tantir.
Et Bertrans et Berart sont à la voie mis;
.IIc. furent ensamble des meillors du païs.
Cil Sires les conduie qui en la crois fu mis !

OR s'an va Huidelon et sa chevalerie;
Li rois Guis les commande au fil sainte Marie,
Qu'il les puisse aconduire à santé et à vie.
Et li baron chevauchent, qui Jhesu benéie;
Onques cil ne finerent de ci en Augorie.
Huidelon va devant et sa gent de Persie,
Qui tuit erent armé à la loi paienie,
Par la porte s'an entrent en la cité garnie;
Il n'i ot si hardi qui pas le contredie.
Et cil ont chevauchié à bele compaignie,
Venu sont à la porte de la grant tor garnie.
Huidelon les apele à la loi paienie,
Et li portiers li oevre, ne li contredit mie.
Quant virent Huidelon, mult grant joie li firent;
Mais, quant voient François, forment s'en esbahirent.
Dient à Huidelon : « Bien vigniez vos, biaus sire.
« Sont tuit cil chevalier de vostre compaignie? »

Quant Danemont l'entent, à haute vois s'escrie :
« Vos le saurois mult bien eins eure de complie.
« Où est rois Escorfaus, à la chere hardie ?
— Biaus sire, il est là sus, à mesnie escharie;
« N'a que .C. chevaliers o lui en compaignie. »
Quant Huidelon l'entent, ne puet muer ne rie.
Lors descendirent tuit sous l'olive foillie,
Et monterent amont en la sale voutie,
Et truevent Escorfaut à la barbe florie.
Quant Huidelon le voit, fierement li escrie :
« Biaus niés, dist Huidelon, je ne vous salu mie.
« L'enfes Gui de Borgoigne, qui tant a seignorie,
« De trestoute ma terre ne m'a il lessié mie
« Dont je prange de rante valissant .I. alie. »
Quant l'entent Escorfaut, ne puet muer ne die :
« Mar le pansa li glous, par ma barbe florie!
« Or manderai paiens deci en Augorie,
« Et si ferai venir Butor de Salorie,
« Et manderai Maudran, de Maudrane la riche.
« Quant j'aurai assamblé ma grant chevalerie,
« Lors m'en irai vers Gui, si ne m'en tenrai mie,
« Trencherai lui la teste à m'espée forbie,
« Et si ferai destruire sa grant chevalerie;
« Raemplir an ferai ma terre desertie. »
Quant Bertrans l'entendi, tous li sans li fremie;
Où que il voit Berart, en basset li escrie :
« Avés oï paiens vanter de grant folie?
« Mar le pansa li glous, se Diex me benéie!
— Seignor, ce dit Estous, por Dieu le fil Marie,
« Vous pri je et requier que ne vos hastés mie,
« Quant amené nos ont ceste gent paienie,
« Et se sont bautoizié por Dieu, le fil Marie;
« Et se miex ne nos font, il ne nos faudront mie.
« Et se vos [les] vées commencer la folie,



« Chascuns fiere grant cop de l'espée forbie. »
Quant li enfant l'entendent, chascun d'aus li escrie :
« Bien fait à otroier. Diex nos soit en aïe !
« S'or voloit Huidelon, à la barbe florie,
« Nos aurïons anqui ceste grant tor garnie,
« Et rendrions Guion ceste chastelerie.
— Certes, dist Danemons, il ne vos faudra mie. »

ESCORFAUT d'Aumarie est levés an estant;
Bien connut au viaire et Berart et Bertrant
Que il estoient né de la terre des Frans.
Où qu'il voit Huidelon, si li dist maintenant :
« Qui sont cil chevalier? celer n'i vaut noiant.
« Par Mahomet, mon Dieu, il nos vont mult gabant;
« S'il ne sont à la loi de Turs et de Persans,
« Il perdront ja les testes à mon acerin brant. »
Quant Danemont l'entent, si sailli maintenant :
« Se Diex m'aït, biaus oncles, celer n'i vaut noiant. »
Où qu'il voit Escorfaut, si li dist en riant :
« Il sont home Guion, ce chevalier vaillant.
« Ce vos mande par nous, que l'irïon celant?
« Que devenés ses hom hui cest jor en avant,
« Et créés en Jhesu, le pere omnipotant.
« Et se tu si nel fais, de ta vie est noiant;
« Herbergié as teus hostes qui te feront dolant ! »

HUIDELON l'orguilleus fist forment à proisier;
Où qu'il voit Escorfaut, si li prist à huchier :
« Amis, ce dist li rois, à celer nel vous quier,
« Diex nous a assené au meillor chevalier
« Qui onques portast armes ne montast an destrier;
« Il nos a fait trestous lever et batoizier,
« Et si nos a randues nos terres et nos fiés.
« Or te somes venu por Dieu querre et proier

« Que tu li rans ta terre, tes homes et tes fiés,
« Ou ce non, par l'apostre que quierent chevalier,
« Amors ne parentage ne t'i aura mestier
« Que ne te face ja la teste rooignier,
« Et arracher du cors et les mains et les piés. »
Après ce mot regarde Bertrant le timonier,
Estout [de Lengre], ausi Berart de Mondisdier.
Quant li enfant le voient, ne se vodrent targier,
Ains desvestent les chapes, traient les brans d'acier.
Bertrans, li fils Naimon, va ferir Marchepier,
Et Berart vait ferir Murgalant de Rausier,
Et Turpin l'archevesques le roi de Montefier;
Et tuit li autre i fierent, ne se vodrent targier.
Estous, li fils Oedon, à Escorfaut s'an vient;
Ja le ferist du branc, sans plus de deloier,
Quant Huidelon li crie: « Por Dieu, ne le touchier! »
Escorfaut s'an fuioit à Huidelon le viel;
Bien voit [que] n'i vaut force valissant .I. denier,
A sa vois, qu'il ot clere, commença à huchier :
« Faites ens rebouter ces riches brans d'acier,
« Et je rendrai Guion mes terres et mes fiés,
« Et crerai en Jhesu qui le mont doit jugier.
« Mieus aim ma terre perdre que la teste tranchier;
« Mais c'est li plus par force, li moins par amistiès.
— Ne m'en chaut, ce dist Huidres, que je en sui touz liez. »

QUANT or voit Escorfaut que il est si sorpris,
Otroier li convient et lor fais et lor dis,
Ou, ce non, de sa vie est malvaisement fis.
Où qu'il voit Huidelon, si li crie à haus cris :
« Or sera li rois Guis de ma terre saisis,
« Et si fera garder ma terre et mon païs.
— Par mon chief, ce dist Huidres, merveilles avés dit.
« Vos n'i perdrois [de] voir vaillant .I. angevin;

« Ains metés vostre cors du tout en son plaisir,
« Que vos n'i aurois mal dont vos puisse garir. »
Et Escorfaut respont : « Tout à vostre plaisir. »
Par une des fenestres a defors son chief mis,
Et choisi les paiens armés et fervestis,
Plus de .xxx^{m}. homes; ses a à raison mis.
« Seignor, dist Escorfaut, entendez envers mi :
« J'ai randu as François ma terre et mon païs;
« Baptisier me ferai, que je le voil issi;
« Je voil que vous randois vos terres autresi. »
Et paien respondirent : « Par no Dieu Apolin,
« Nous les assaudrons ja par force et par estri
« Tant que tous les aurons detranciés et ocis. »
Et Escorfaut respont : « Merveilles puis oïr :
« Ou vos ferois tot ce que je vous ai requis,
« Ou vos me verrois ja de male mort morir.

« SEIGNOR, dist Escorfaut, à celer nel vous quier,
« Se vos ne faites ce que vous pri et requier,
« Ja me verrois la teste fors du bu rooignier,
« Que je voi là Guion qui fait sa gent logier. »
Et cil li respondirent : « Nos estuet otroier;
« Nous ne vous faudrons mie por les testes trenchier. »
La porte font ovrir et les pons abessier,
Puis mistrent jus les armes sans poi[n]t de delaier.
Del palais avalerent serjant et escuier,
Et vont en l'ost Guion les noveles noncier.
Bertrans, li fils Naimon, est alés atachier
Au pomel de la tor du grant palais plenier
Une enseigne vermeille, i. a fait baloier;
Cil de l'ost la choisirent, li jone chevalier;
L'enfes Gui de Borgoigne commença à huchier :
« Or tost, la vile est nostre! pensons de l'esploitier.
« Dieu en devons ensamble loer et gracier! »

A cest mot en monterent tel .L. millier,
Qui jusc'à la cité ne se vodrent targier.
A ces dames des chars n'i ot qu'esléecier,
Dont chascune tenoit son livre ou son sautier.

EN la cité entrerent li chevalier vaillant,
Et ont prise la vile et ariere et avant.
L'enfes Guis fait crier par la cité vaillant
Qu'il n'i ait chevalier, tant soit de haute gent,
Qui toille à Sarrazin son or ne son arjant,
Tyres, pailes, ne dras, ne riens sans son commant;
Il en perdra la teste, ja n'i aura garant.
Quant Sarrazin l'entendent, s'en sont lié et joiant,
Et dist li uns à l'autre : Ci a mult bone gent!
« Por eus devons nos croire en Dieu communement. »
Atant es Huidelon et son fil Dragolant
Qui tienent Escorfaut et derier et devant.
Huidelon voit Guion, si li va escriant :
« Tenez, sire, dist il, roi Escorfaut vos rant,
« Lui et tote sa terre, por faire vo talant.
— Seignor, dist l'enfes Gui, Jhesu omnipotant
« Nos laist si esploitier dès ici en avant
« Que puissons faire à Karle auques de ses talans!
« Laissiés me à Escorfaut parler par avenant :
« Amis, veus tu reçoivre créance voiremant,
« Foi et humilité et saint bautisemant?
— Sire, dist Escorfaut, gel voil moult boiement. »
L'archevesques Turpin va les fons aprestant,
Le seignor i baptisent et des siens ne sai quans;
Et qui Dieu ne veut croire, tous les vont ociant.
Aesmer les puet on, par le mien enciant,
A plus de .XXX^{m}. qui en Dieu sont créant.
Et Huidelon an ot .XXX^{m}. et .VII. cent,
Et Guis .L^{m}., qui tuit furent créant.

Bien furent .C. millier cele compaigne grant
Qui tuit sont à Karlon de bien faire entendant.
La cité commanderent à .IIIIc. serjans,
Et Escorfaut s'en torne et Huidelon li frans;
D'aler à Karlemaine est chascuns desirans.
Or iront tuit ensamble, li viel et li enfant,
Le chemin vers Luiserne, se Diex le lor consant.

OR chevauchent ensamble li chevalier de pris;
Les chars font arouter, si les ont devant mis.
Or les conduie Diex, li rois de paradis!
L'enfes Guis de Borgoigne fu chevaliers de pris;
Huidelon en apele et Danemont son fis,
Et li roi Escorfaut et Dragolant ausis :
« En conbien venrons nous à Luiserne la cit?
— Par foi! dist Huidelon, gel vos aurai tost dit.
« Ja ne verrois .III. jors passés ne acomplis
« Que nos verrons Karlon, le roi de Saint Denis,
« Et les barons de France que vos desirrés si. »
Quant Escorfaut l'entent, si a gité .I. ris,
Et dit à Huidelon : « Merveilles avés dit;
« Ainçois aurons trové une mult riche cit,
« Que plus riche ne tint paiens ne Arabis,
« Et siet sor .I. regort, sor .I. rochier antif.
« Li mur en sont trestuit de marbre vert et bis,
« .XV. tours i a hautes, qui sont de marbre bis,
« Entor chascune cort de mur .I. mult grant fil,
« Et à chascune porte est li pons tornéis.
« Li sires qui la tient i a par droit assis
« .C. homes qui la gardent, armé et fervestis.
« Onques Diex ne fist home, tant soit poestéis,
« Ne tant éust o lui de chevaliers de pris,
« Qui la préist par force jusc'au jor dou joïs.
— Comment a non, biaus sire? ce li a dit rois Guis.

— On l'apele Maudrane, Escorfaut respondi,
« Si la tient Emaudras, .I. cuivers maléis;
« Il fu de ma serour nez et angenoïs.
« S'il après moi demeure, bien nos aura traïs;
« Mais, se g'en devoie estre traïnez à roncis,
« Ne demorra il pas, par foi le vos plevis.
« Se il veut trespasser ne mes fais [ne] mes diz,
« Je li ferai crever le cuer desous le pis.
« Vé[é]s ci Huidelon : par lui sui ge traïs;
« Ausi ert il par moi, par foi le vos plevis,
« Si en ferai present Karlon de Saint Denis. »
Quant l'enfes Guis l'entent, si a gité .I. ris,
Et après l'en randi plus de .V^c. mercis.
Icele nuit se logent enmi le pré flori,
Et l'endemain à l'aube sont à la voie mis.

Or chevauchent ensemble à joie li baron.
Cil sires les conduie qui Longis fist pardon!
Li char erent devant là où les dames sont,
Qui volenters verroient l'empereór Karlon;
Lor costoient la mer qui brunoie environ.
A esploit chevaucherent jusc'à none de jor,
Puis montent sor .I. pui et regardent desous,
Et voient la cité sour .I. regort réont,
Et ausi grant richesce tele ne vit nus hon :
Mesons, sales perrines, qui bien fondées sont,
Et choisirent les murs, qui haut sont contremont;
Voient les .XV. portes où li chevalier sont,
Li .XV. bras de mer qui gietent grant bruior,
Et de lé ot chascun le trait à .I. bozon.
Et voient les forès et vignes par en son,
Et si très grant richesce tele ne vit nus hon.
L'enfes Guis de Bo goigne en dreça le menton;
Escorfaut en apele et le viel Huidelon :

« Or poés vous véoir de Maudrane la tour. »
— Vos dites voir, biaus sire, ce respont Huidelon.
« Or faisomes loger nostre ost ci environ.
« Si par engin n'est prise, ja dedens n'entreron;
« Se trestous li empires de la terre Karlon,
« Et tuit li Sarrazin qui ains furent ne sont
« L'avoient assegie entour et environ,
« Si porroient il estre jusc'au daerrain jor
« Que ja n'i mefferoient la monte d'un boton. »
Quant li anfes l'entent, si tint le chief enbron.
« Ne vos esmaiez mie, sire, dist Huidelon.
« Se Dieu plaist et saint Pierre, c'on quiert en pré Noiron,
« Ains demain à ceste eure la cité vos randron.
« Chargiés moi de vos homes, .x^{m}. compaignons,
« Et g'en menrai .x^{m}. de mes prisiés barons;
« Mès ge ferai lier as vos et piés et pons,
« S'aura chascun vestu son haubert fremillon,
« Le vert hiaume lacié, ceint le brant de color,
« Et si serra chascun sor son destrier gascon.
« Quant nos venrons à ceus qui là gardent le pont,
« Si lor ferons acroire que ce sont tuit prison,
« Ses avons gaaigniez en l'ost le roi Guion,
« Et, por justice faire, à Maudras les menon.
« Par icele maniere là dedens entrerons;
« Se Dieu plaist et saint Pierre, la vile issi panrons.
— Par mon chief, ce dist Guis, ci a bone raison;
« Mais gardez, biaus dous sire, qu'il n'i ait traïson.
— Par cel seignor, dist Huidres, qui soffri passion,
« Je nel feroie mie por paor de prison,
« Qui me devroit tolir le chief sous le menton! »
Et li anfes respont : « Diex vos face pardon!

Li rois Guis de Borgoigne, qui tant fait à proisier,
Bertrant, le fils Naimon, en prist à araisnier,

Estout, le fil Odon, Berart de Mondisdier :
« Seignor, faites à Huidre tot ce qu'il vos requiert,
« Et si pansés por Dieu de m'onor essaucier. »
Et cil li respondirent : « Ce fait à otroier. »
Tost et isnelement se vont apareillier,
Et erralment s'adoubent .xx^{m}. chevalier,
Qui por Dieu se sont tuit levé et bautisié.
Quant il furent ensamble, bien furent .xx. millier.
Huidelon les conduit, et Escorfaut ses niez,
Et Dragolans li preus, et Danemons li fiers.
Li rois les commanda au glorieus du ciel,
Qu'il les puis[t] raconduire sain et saus et entiers.
Et li viels Huidelon ne s'est pas atargiés,
Ains a fait as François et bras et poins lier;
Mais ne sont pas estroit, qu'il ne lor est mestier :
Tost aura li uns l'autre poins et piés desliés.
Tout les ont mis devant et pansent d'esploitier;
De ci c'à la cité ne se sont atargié.
Au maistre pont troverent les paiens haubergiés,
Qui gardoient la porte et les fossés premiers;
Cornicas an ert sires, qui Diex doinst ancombrier.
Atant es Escorfaut qui commence à huchier :
« Amis, oevre la porte sans point de delaier,
« Lé moi léans antrer, que g'en ai grant mestier;
« A Emaudra, mon oncle, que je ai forment chier,
« Je li voil presant faire de .x^{m}. prisoniers :
« En l'ost le roi Guion les avons gaaigniés,
« Si les amaine Huïdres et Danemons li fiers. »
Quant Cornicas l'entent, onques ne fu si liés :
La porte li a fait tantost deveroillier,
Jusques à Emaudras les a fait convoier.
Et nos François trespassent tout le palais plenier,
Et truevent Emaudras desous .I. olivier,
Où il jue as eschés à Murgale le fier,

Et avoit entor lui planté de chevaliers.
Quant il voit nos François qui vienent prisonier,
Tost et isnelement an est saillis an piés.
Quant Huidelon le voit, primes l'a araisnié :
« Mahomet vos saut, sire, qui tout a à jugier!
« Prisons vos amenons qui mult font à prisier,
« De .x^{m}. François, que véez tous liez. »
Quant Emaudras l'entent, onques ne fu si liés.
« Où furent ces gens pris? gardés ne me noiés.
— Biaus sire, en l'ost Guion, dist Escorfaut ses niés;
« Il furent à Augorie avant ier essillié,
« Et vindrent à la porte assaillir et lancier;
« Trestuit i furent pris, à celer nel vous quier.
« [^{b}Si ne fust Huidelon] qui me vint aïdier,
« Assamblé i fuissiens je et mi chevalier,
« Trestuit i fuissiens mort, ocis et detrenchié.
« Prenés or ces cheitis, jes vous rant prisoniers;
« Ce ert la vostre pars, s'en soiés josticiers. »
Et a dit Emaudras : « Bien avés esploitié.
« Or an irons ansamble à Luiserne logier,
« Aquilant, mon seignor, et secorre et aidier;
« S'irons l'ost Karlemaine par force deslogier,
« Et li ferons la teste fors du bu rooignier.
« L'autr'ier m'en dist noveles .I. moult cortois paumier,
« Qu'à paines se pooit ester desor ses piés,
« Qu'il n'ont en l'ost vitaille n'à boivre n'à mangier,
« Et tuit sont recréu li auferrant destrier.
— Par mon chief, ce dist Huidres, à celer nel vos quier,
« Je serai au devant, se je puis esploitier,
« Car plus hé le viellart que nul home sos ciel.
« Mais faisons là deseure mener ces prisoniers;
« Demain si les ferons mener à nos herciers.
« Lessiés moi anuit mais dormir et aaisier,
« Que ne me despoillai il a .VIII. jors entiers,

« Ne que n'ostai ma broigne ne mon hauberc doublier. »
Et Emaudras respont : « Ce fait à otroier. »
Lors s'aroutent ensamble trestuit li mesagier,
Et Danemons les guie et Dragolans li fiers.
A l'entrer du palais truevent le maistre huissier,
Et tenoit .I. baston grant et gros de pomier,
Et va ferir Bertrant deseur l'escu vergié :
« Or çà, dist il cuivert, à vo grant encombrier! »
Quant Danemont le voit, le sens quide changier :
Il a traite l'espée au pon d'or entaillié,
Tel coup li a doné tot le fist enbronchier :
« Outre! dist il, lecherres; si se doit on vangier
« De gloton qui se dresce por franc home empirier! »
Et li enfant s'en montent contremont le planchier.
Ains qu'il fuissent amont, furent tuit deslié;
Maintenant ont des fuerres sachiés les brans d'acier.
Huidelon vient devant et Escorfaus ses niés,
Et ont fermé les portes et les ponts sus sachiés,
Que là amont n'an entre Sarrazins ne paiens.

OR furent el palais deslié [li] enfant,
Et tienent en lor poins les bons acerins brans.
Atant es Huidelon et Emaudras avant.
Où qu'il voit nos François, si se va mervillant :
« Faites à ces chetis oster ces riches brans,
« Ses ferons trebucher an cele chartre grant. »
—Par mon chief, ce dist Huidres, ains vos feront dolant,
« Se vos ne volés croire Jhesu, le roi amant,
« Qui de la sainte Virge nasqui en Belliant. »
Quant Emaudras l'entent, si li mua li sans,
Et dist à Huidelon : « Sire viellars puans,
« Avés me vos [anuit] traï si faitemant?
« Par Mahomet, mon Dieu, que ge trai à garant,
« Je me leroie einçois giter en fu ardant

« Que créisse en celui que penerent tyrant;
« Quant lui ne vout aider, mal me seroit garant. »
Quant Danemons l'entent, si est passés avant,
Par la barbe le prist, si le tira avant,
Deriere el haterel li done cop si grant
C'à ses piès l'abati, si li dist en riant :
« Fil à putain, traïtres, fel viellars recréans,
« Certes, mal mesdéites de Dieu, le roi amant,
« Qui nos paist et governe et fait soleil luisant! »
Turpins li archevesques vint cele part poignant :
« Lessiés moi tost parler au Turc par avenant. »
Et cil li respondirent : « Tot à vostre commant.
— Amis, car croi en Dieu, le pere roi amant;
« Tote rauras la terre, tu n'i perdras noiant. »
Quant Emaudras l'entent, les eus va rooillant,
Et a dit à Torpin : « Sermons n'i vaut noiant
« Que créisse an celui qui, en Jherusalent,
« En une [bplanche veille] soffri mort et ahan;
« Ja ne crerai [ben lui], ce te di vraiemant. »
Quant Turpins l'entandi, le cuer en a dolant;
Il hauce contremont le bon acerin branc,
Par milieu de la teste li done .I. cop si grant
Entre ci que el pis le vait tot porfendant.
« Certes, ci a bon prestre, dist Huidelon li frans.
—Voire, qui bien confesse, dist ses fils Dragolans;
« Mès de sa penitence n'est il mie joians,
« Que jusqu'ens el braier li est coulés li brans.
— Seignor, or du bien faire! ce dient li enfant,
« Si que ne s'aperçoivent Sarrazin ne Persant.
« Alons les assaillir, gel voil et sel commant,
« Ains qu'il praignent lor armes ne lor acerins brans,
« Que gent qu'est desarmée ne vaut pas .I. besant.
— Bien fait à otroier », dist Huidelon li frans.
« Or doit chascun de nous mostrer son hardemant

« Por conforter Guion, mon seignor le vaillant,
« Et por aidier à Karle, à Luiserne la grant!
— Bien fait à otroier », respondent li enfant.
A cest mot sont trestuit de la mort desfendant :
Huidelon va s'espée par force paumoiant,
Le poncel abaissierent et les pons par devant,
Et voient les paiens l'un à l'autre joant.
Huidelon lor ala hautemant escriant :
« Mar i entrastes ens, fil à putain puant! »
Vait ferir Cornicas, qu'il consivi avant,
S'i l'a par mi tranchié comme ce fust .I. gant.
Atant es Huidelon et son fil Dragolant,
Escorfaut d'Aumarie et Berart et Bertrant,
Savari de Tolouse et Torpin le vaillant,
Auberi le hardi, Estout le combatant.
As paiens sont venu, de ferir desirant.
Quant Sarrazin les voient, en fuies sont tornant;
Li enfant les enchaucent, qui les vont ociant.

SE là fuissié[s] le jour, par desous l'olivier,
Que François assamblerent à la gent aversier,
Dont véissiés paiens et foïr et chacier,
Hurler, glatir et braire, crier et abaier.
Et nos François les fierent, qui Jhesu puist aidier.
Qui lor véist le jor ces paiens domagier,
L'un mort desore l'autre verser et trebuchier,
Plus en ont mis [François] devant eus el gravier
Qu'en .I. jor ne tuassent .IIII^{c}. charpentier.
Trestuit sont desarmé, desfens n'i a mestier,
Dont oïssiés paiens à haute vois huchier :
« Hé Mahom! [nostre] sire, car nous venés aidier;
« Aiés merci des ames, c'or en avons mestier!
Lors véissiés sor aus crestïens aïriés;
Trestous les ont ocis, n'en remest .I. antier,

Fors seulemant bien près la monte d'un millier.
Et cil se sont feru en la mer por noier.
Et nos François s'assamblent, plus de .XXX. milliers,
Et tuit li converti qui Diex puist conseillier.
Lors firent tous les mors dedens la mer lancier.
Là ot le jor sesi meint grant palais plenier,
Mainte meson perrine et meint riche solier,
Si firent la vitaille assambler sans targier.
Qui huimès veut oïr chançon bel commencier
Si se traie en avant et laisse le noisier,
Con rois Guis s'acorda à Karlon au vis fier,
Et com il li tandi la teste por tranchier,
Quant ot prise Luiserne, le grant palais plenier.

De la cité issirent à bele compaignie,
Et chevauchent ensamble, Diex lor doinst bone vie!
Huidelon va devant, à la barbe florie,
Et Bertrans, et Berart à la chiere hardie.
L'enfes Guis de Borgoigne hautement lor escrie :
« Gentils rois debonaires, est la cités saisie?
— Oïl, dist Huidelon, el non Sainte Marie,
« Et Emaudras li glous a la teste tranchie ;
« Turpins an prist venjance à l'espée forbie,
« Por ce qu'il despisoit Jhesu, le fieus Marie.
« Gentieus rois debonaires, or ne nos tardons mie;
« Mais alons à Luiserne, cele cité garnie,
« Et secorons Karlon à la barbe florie,
« Qui grant mestier en a, j'en ai novele oïe. »
Lor chars font ateler, s'ont lor voie acoillie,
Les pavillons destendent de la grant praerie,
Tost et isnelement à la voie se mistrent.
Or dirons de Karlon, le roi de Saint Denise,
Qui siet devant Luiserne, coreçous et plains d'ire.
Ogier en apela, si li a pris à dire,

Et Naimon à la barbe, le duc Sanson le riche :
« Baron, dist l'emperere, por Dieu le fil Marie,
« Jamais ne verrai Gui, ne sai que plus vous die. »
Lors a ploré des eus et tendrement souspire.
« Sire, ce dist dus Naimes, ne vos esmaiés mie.
« Il a plus de .VII. ans c'asevis ceste vile,
« Et rois Gui, qui amaine la grant chevalerie,
« N'a pas .III. ans passés que il en a .III. prises.
« Quant il aura la terre trestote en sa baillie,
« Certes, à vous venra à bele compaignie.
—Certes, dist Karlemaines, li miens cuers le desire,
« Ne après sa venüe ne vodroie plus vivre. »

CHARLES, li rois de France, formant se redota;
Mais Naimes de Baviere formant le conforta.
Atant es .I. garçon qui es loges antra.
Rollant et Olivier en sa voie encontra;
Il venoit des montagnes qu'il gardoit, tiers jors a.
Quant Rollans l'a véu, en haut li escria,
Si li a demandé où il vient et où va;
Mais li garçons respont que moult bien lor dira,
Mais qu'à Karlon le mainent et à lui parlera.
Et Rollans li respont : einsi com lui plaira.
Devant le roi le mainent, et il le salua;
Devant le roi de France li mes s'agenoilla.
Quant Karles l'a véu, tantost li demanda
D'ont il est, de quel terre, et quel besoing il a.
« Sire, dist li mesages, ne menjai tiers jor a;
« Bien a passé .I. mois que m'envoiastes là.
« Ier matin, quant solaus esclarci et leva,
« Me parti de Marsile, qui sor Mahon jura
« Qu'il vanroit à Luiserne au pooir que il a,
« Et dit que tout par force de ci vos levera,
« Et vostre cors méismes tot vif escorcera,.

« Rollant et Olivier les testes tranchera.
« Sire, dist li mesages, com faites gens il a!
« Plus de .c^{m}. Turs, nel vous celerai ja. »
Quant l'entent l'empereres, son chief en enclina;
Rollant et Olivier forment en sospira.
Li rois dist à Ogier : « Qui me conseillera?
— Sire, dist li Danois, ne vous esmaiés ja;
« V^{c}. dahais ait il qui très bien n'i ferra,
« Et qui son branc d'acier sor eus n'essaiera. »
Quant François l'entendirent, chascuns se conforta.
« Hé Diex, dist l'emperere, quel chevalier ci a!
« Benéoite soit l'eure que Gaufroi l'engendra! »

L'EMPERERE de France fu formant effréez,
Ogier en apela et Naimon le barbé.
« Seignor, dist l'emperere, commant porrons durer? »
Atant es Ganelon qui Diex puist mal doner.
« Sire, dist il au roi, mult avons fol pansé,
« Se issi nos laissons ocire ou afoler;
« Ralon nos an en France, drois empereres ber,
« Laissons ceste cité, Diex la puist craventer!
« Que ja ne sera prise par home qui soit nés.
« Vos atendés tel chose que jamés ne verrés :
« Guion et les enfans que vous tant desirés,
« Qui conquierent les marches anviron de tous lés. »
Quant l'entendi dus Naimes, si est en piés levés,
Et a dit à Karlon : « Cestui pas ne créés.
« Se vos ce volés faire, vos an repantirés;
« Mès fetes une chose que je vous loeré :
« Fetes .IIII^{m} homes fervestir et armer,
« Si faites l'avangarde sorvéoir et monter,
« Savoir se il verroient Sarrazins et Esclers.
— Naimes, dist l'empereres, qui i porroit aler? »
Et li dus li respont : « Je l'aurai tost trové.

« Envoiez i, biaus sire, Ganelon et Hardré,
« Tiebaut et Alori, et le grant parenté;
« Qui tel conseil vos done bien doit son cors pener.
— Certes, dist l'emperere, bien fait à créanter. »
Ganelon en apele et son grant parenté.
« Amis, ce dist li rois, vos garnemens prenez,
« Si faites ceste angarde sorvéoir et monter,
« Savoir se vous verrez Sarrazins et Esclers;
« Et se vous véés chose qui ne vos soit à gré,
« Retornez tost ariere ces noveles conter.
— Sire, dist li traîtres, nos ne l'osons véer. »
Puis dist entre ses dens, qu'il n'i fu escoutez:
« Par la foi que je dois à ceus dont je suis nez,
« Je vous ferai encore coreçous et irez! »
Tost et isnelemant se corurent armer,
Et furent bien .x^{m}. sor les chevaus montés;
Lor chevauchent ensamble, Diex les puist craventer!
Et l'ost au roi Guion ne volt asséurer;
Li roi Guis en apele Huidelon le menbré:
« Sire, quant venrons nous à Luiserne sor mer?
—Par mon chief, ce dist Huidres, ains ert midis passés. »
Quant li enfes l'entent, grant joie en a mené.
Tost et isnelemant se sont bien acesmé
De riches dras de soie et d'ermins engolés,
De riches dras de soie, qui sont à or ovrez,
De manteaus vairs et gris, qui mult sont à loer.
Lors resamblent [[b]tuz] angre de sainte majesté,
Et montent es chevaus corans et abrievés.
Les chars font maintenant esploiter et errer,
Les uns encoste l'autre et rangier et serrer,
Et ont fait les enseignes desur les chars fermer.
Se les dames ont joie, ne l'estuet demander.
Lors commencent .I. mont belement à monter.
Et Ganelon chevauche, Alori et Hardré,

De ci qu'en son le tertre ne volrent arester.
Et gardent contreval, s'ont l'ost Guion visé,
Les enseignes vermeilles et les escus dorez,
Et virent d'autre part touz les chars arotez,
Et .I. si grant empire nus ne les puet esmer.
Lors quident que ce soit Marsiles li menbrés;
Tel paor ont éu, ariere sont tornez.

Li traïtor retornent, que Diex puist maléir!
Qui ains ains, qui miels [miels] chevauchent par estrif,
Trestouz en font suer les bons chevaus de pris;
De ci à l'ost Karlon n'i ot regne ganchi.
Quant les voit l'empereres, si est an piés saillis,
Et Naimes et Ogier et Sanses et Tierris;
Et Ganes, le traîtres, s'escria à haus cris:
« Sire, dist il au roi, ci vient nostre enemis,
« Or vos covient le siege laissier et deguerpir;
« Montés sor vos chevaus et pansés dou foïr.
« Vés ci si grant empire, ne vos en quier mentir,
« Puis que Diex de la virge en Beléant nasqui,
« Ne fu teus gens véue com il venra ja ci.
— Hé Diex! dist l'empereres, aïez de moi merci!
« Ahi! Guis, gentils rois, com sui por vous maris!
« Jamès ne vos verrai, biaus amis, ne vos mi;
« Cil sires nous conduie qui onques ne menti,
« Et sauve la compaigne qui est ensamble ci,
« Et vous laist après moi douce France tenir! »
Après ce mot se pasme, ne se pot atenir.
Rollans et Olivier et Ogiers li gentis
L'ont moult bien conforté, com chevalier de pris.

« Sire, dist li dus Naimes, vous avés moult grant tort:
« Vos savez bien sans faille, tuit morrons d'une mort;
« Se li jors est venus, si prenons bon confort,

« Si commandons à Dieu nos ames et nos cors.
« Or faisomes armer nos hommes par esfors,
« Vos méisme, vestés la broigne en vostre doz,
« Et montez el cheval, l'escu à vostre col,
« Si i ferés premiers por esbaudir les nos;
« Cherement nos vandons ains que nos soions mors. »
A icele parole firent soner .I. cor.
Quant li baron l'oïrent, si s'arment tuit par l'ost;
Li rois est adoubez et dus Naimes mult tost.
Lors est montés li dus desus .I. cheval sor,
Et fist François loger, n'i ot gieu ne deport.
Olivier va devant et Ogiers au gent cors.
« Sire, dist li dus Naimes, n'alez mie si tost;
« Lessiés me à vous parler, por conseiller vostre ost. »

DUS Naimes de Baviere a Karlon apelé,
Et Oger le Danois, et Sanse l'alosé.
« Sire, dist il au roi, or oez mon pansé:
« Faites vostre grant ost tot coiement monter,
« Que ne nos aperçoivent la gent de la cité;
« Que si li Sarrazin sevent la verité,
« Il nos venront deriere fervestu et armé;
« Por ce poïons estre plus tost acoveté.
« Et g'irai cele angarde sorvéoir et monter,
« Et menrai avec moi .X^{m}. ferarmés;
« Par la foi que vos doi, sire empereres ber,
« Ne retornerai mès s'aurai Turs encontrés.
— Naimes, dist l'emper[er]e, à Damedieu alés,
« Que garisse ton cors et te puisse sauver! »
A icele parole pense d'esperoner,
De ci que en l'angarde ne vodrent arester.
Et gardent contreval, virent Guion monter,
O lui son grant barnage et les chars arouter;
Virent les escus d'or luire et restinceler,

Les gonfanons de soie contre vent vanteler.
Et quant Naimes les vit, si les connut assés;
A ses compaignons dist : « Assés avons alé,
« Retornons ent ariere à Karlon le sené,
« Si li dirons noveles du gentil bacheler
« Qui le secors amaine, que tant poons amer. »
A icele parole ont les chevaus hurtés ;
Par tel aïr les brochent tous les font tressuer,
De ci que à Karlon ne sont aséuré.
Et quant Naimes le voit, si l'a haut escrié :
« Sire, fait il au roi, soiés asséurés,
« Que, puis que Jhesu Cris fu en la crois penés,
« Ne fu si biau secors com ja véoir porrés,
« Que vous envoie ci li jones queronés. »
Quant Karles l'entendi, li cuers li est levés :
« Hé Diex! ce dist li rois, or ai vescu assés.
« Or sai ge bien sans faille que prise ert la cités. »
Atant es vous Guion qui le tertre a monté,
Et ses riches barnages après lui arouté.
Et quant Karles le voit, grant joie en a mené;
Ses barons en apele, com ja oïr porrés :
« Baron, ostés vos armes et si vous desarmez,
« Alés tuit à la tere sans chauce et sans soller,
« A genous et à paumes encontre lui alez :
« Qui tel secors amaine bien doit estre honorez. »
Et il si firent sempres, quant il l'ot commandé;
Méisme l'emperere a son cors desarmé.
Et li rois de Borgoigne a tout ce esgardé;
Où que il voit Bertrant, si li a demandé :
« Amis, ce dist li enfes, dites moi verité :
« Qu'etoit ce que ses gens sont issi atorné?
— Sire, ce dist Bertrant, ce est humilité ;
« Si grant joie ont de vous ne sevent où aler.
— Helas! ce dist li enfes, com somes mal mené!

« Ce déussons nos faire, qui somes li moisné. »
A sa vois, qu'il ot clere, commenca à crier :
« Baron, or tost à terre! n'i ait plus demoré,
« Et li pon des espées soient desus torné,
« Et coutes et genous à la terre metez. »
Et il si firent sempres dès qu'il l'ot commandé,
Et tuit li converti refirent autretel.
Li uns encontre l'autre très par milieu du pré :
Karles connut Guion, s'est encontre levez;
Andeus, brace estendue, se sont entr'acolé.
Ains péust on avoir une grant liue alé
Que il s'entrelassassent ne péussent parler.
Et quant il s'entrelaissent, si se sont regardé;
Lors se corurent sore, si se baisent souef.
L'enfes Guis de Borgoigne li est au pié alés.
« Merci, dist il, biaus sire, ma parole escoutez :
« Il a .XXVI. ans acomplis et passés
« Qu'enmenastes les peres qui nos ont engendrés;
« Nos fumes à Paris an .I. jor assamblé,
« Si firent de moi roi trestot estre mon gré;
« Se je ne l'otroiasse, il m'éussent tué.
« Mès ains ne ting en France ne chastel ne cité,
« Ains les fis après vous chevaucher et errer.
« Tous premiers pris Carsaude, une bone cité,
« Et après Montesclair et Montorgueil delés,
« Et si fis Huidelon bautoisier et lever,
« Et plus de .XXX^{m}. que Persans, que Esclers,
« Et si pris Augorie et Maudrane dalés.
« De tous ces grans avoirs et de ces .V. cités
« Vous rent je la baillie, s'en soiés avoués.
« Et si vés ci m'espée, et si la recevés;
« S'il vos vient à plaisir, la teste me coupés.
— Par mon chief, ce dist Karles, preus estes et senés.
« Ja jor de vostre vie querone ne perdrés,

« Ains vous donrai Espaigne, se panre la poés. »
Atant es le barnage d'ambes pars assamblez;
Lors reprenent lor dras, chascuns s'an est levés.
L'enfes Guis de Borgoigne s'est en haut escriés :
« Enfans, or à vos peres, et si les acolés! »
Et cil ont respondu : « Si com vous commandés. »
Il méisme ses cors est à Sanson alés,
Plus de .C. fois li baise et la bouche et le nés.

L'ENFES Guis de Borgoigne est alés à Sanson,
Plus de .C. fois li baise la bouche et le menton,
Et Berars à Tierri et Estous à Oedon.
Bertrans, li preus [vassals], est alés à Naimon,
Et tuit li autre [aussi], sens nule arestoison.
Puis que Diex herberja saint Piere en pré Noiron,
Et qu'il resucita le cors saint Lasaron,
N'ot nus hon tel joïe en fable n'en chançon,
Ne ne vit tant de gent en cité n'en donjon
Que le jour sous Luiserne esgarder péust on.
Cele joie fesant vindrent au tref Karlon.
L'enfes Guis en apele Bertrant, le fils Naimon :
« Faites venir les dames sans nule arestoison,
« Car merveilles desire chascune son baron.
— Sire, ce dist Bertrans, à Dieu benéiçon! »
Quant il les vit venir si s'escrie à haut ton.
Primes descendi Giles, la suer au roi Karlon,
Et avec lui bele Aude, vestue .I. siglaton;
Il n'ot si bele dame el tref le roi Karlon.

QUANT les dames l'entendent, si lor vint mult à gré;
Main à main sont venues as loges et as trés.
Et Karles va encontre, et Naimes li barbés,
Et Sanses, et Ogiers, et Richart l'aduré,
Li dus Oedes de Langres, et des autres assés.

Chascuns a pris sa feme, grant joie i ont mené.
Le jor fut cele lie qui ot son avoé,
Et qui ne le trova, si a grant duel mené,
Et Karles l'emperere la fist bien marier.
Li rois prist bele Audain, s'a Rollant apelé :
« Biaus niés, vés ici cele que tant devés amer.
—Si fas je voir, biaus oncles, ja mar le mescrerés.»
Plus de .C. fois li baise et la bouche et le nés.
Karles li empereres a fait par l'ost crier
Que tuit li chevalier voisent es chars entrer,
.VIII. jors avoc lor femes se voisent sejorner,
Et proient Damedieu, le roi de majesté,
Que il leur lest en eus conçoivre et engendrer,
Que après aus meintiegnent tote lor herités.
Et cil si firent tuit quant il l'ot commandé;
O lor beles moillers sont en lor chars entrés,
Et demainent grant joie par mult grans amistés.

MOULT demainent grant joie les dames o lor prinches;
.VIII. jors tous plains i furent, que onques n'an issirent,
Se ce ne fu à vespres ou à none serie.
.I. matin se leva Karles de Saint Denise :
Devant lui fait venir sa riche baronie,
Et cil i vindrent tuit, qui ne l'osent desdire.
Li rois les a menés arier à .I. concile;
Iluec les araisone, si lor a pris à dire :
« Seignor, dist l'emperere, ne lerai ne vos die,
« Et, se vous l'otroiez, li miens cuers le desire,
« Ces dames s'an revoisent en France la garnie,
« S'enmainent avoc eles lor nieces et lor filles,
« Et la bele Aude avec, que Rollans a plevie;
« Si lor metons .I. jor dont soient esbaudies.
— Bien fait à otroier », tuit li baron s'escrient.
A icele parole ariere s'en revindrent.

Quant les dames le voient, totes en piés saillirent.
Karles prist bele Audain, qui fu de sens garnie,
De biauté, de proesce et de grant cortoisie;
Si apela Gilain, sa serour l'eschevie,
Et puis la mere Gui, qui moins ne valut mie:
Totes les autres dames sont par les prés asises.
Et Karles se dreça, si parla com nobiles.

L'EMPERERE de France a parlé en oiant:
« Dame, ce dit li rois, celer n'i vaut noiant,
« Vos en covient aler en France la vaillant;
« Ne poez en Espaigne soffrir les grans ahans,
« Ne les jors jéuner, ne soffrir les tormans.
« Nous irons vers Marsile, se Diex le nous consant.
« S'il nos avoit doné l'onor des mescréans,
« Ques poïssons avoir veincus et recréans,
« Lors r'irions en France, dont je sui desirans,
« [[b]A la seint Bastien, tut en séez créant].
« Lors si panra sa fame mesmes li dus Rollans
« Et ferons coroner Guion, ce jone enfant,
« Si li donrai en fié ceste terre vaillant,
« Et Rollans aura France dont moult est desirant. »
Et les dames respondent: « Tot à vostre commant. »
Hé Diex! quele aventure qui lor va aprochant!
Tel .x^{m}. furent liés de cel créantemant
Qui onques puis ne virent ne fames ne enfans;
Que Ganes les vandi as cuivers soduians,
Ses vendi à Marsile à or et à arjant,
Dont fu en Reinschevaus li martires si grans!

L'EMPERERES se drece qui tot a devisé,
Si a faites les dames dedens les chars entrer;
De l'ost se departirent, grant duel i ot mené.
Tel baisa son seignor et tel l'a acolé

Jamès ne le verra an trestot son aé.
Karles li empereres les convoia assés,
Et, quant il s'en parti, conduit lor a livré;
Et par nuit et par jor ont li char tant erré
Que chascune s'en va dedens son erité.
Et quant ce vint au terme que Karles ot nomé,
Mult furent atandu par trestout le regné,
[Et] quant il ne revindrent, grant duel i ot mené.
Karles fu à Luiserne, li empereres ber,
Si a fait son barnage de devant lui mander,
Si i a fait la terre partir et deviser.
Huidelon a randue ambesdeus ses citez,
Et trestout son roiaume, et de lonc et de lé;
Augorie randi Escorfaut le menbré;
Mès tuit ont recéu Guion à avoé,
Que Karles li dona tote Espaigne à garder.
Li converti s'an vont por lor terre garder;
Il demandent congié, Karles lor a doné.
Li jors tret à declin, si fu tost trespassés;
Karles li empereres se coucha en son tref.
Après la mie nuit, quant son songe ot finé,
Atant es .I. bel angre qui gete grant clarté
Aussi com s'il tenist .I. grant chierge alumé.
« Karles, ce dist li angres, dirai toi verité:
« Ne sui pas hons terestre, ains sui esperités;
« Ce te mande li Sires qui en crois fu penés
« Que ailles en Galisce por Saint Jake aorer.
« Aincois que tu reviegnes, je te di par verté,
« Orrois vos teus noveles dont vos joiant serés.
« Après ceste joïe autre joie raurés;
« Mais ne t'esmaier mie, drois empereres ber,
« Qu'icil te conduira qui tout a à garder.
« Je ne te puis plus dire que ne m'est commandé;
« Mais cil qui nos servons et iver et esté

« Gart ton cors et ta vie et ton riche barné! »
Atant s'en va li angres, et Karles est remez;
De ce ot moult grant joie que Diex li ot mandé.
Et quand vint au demain, et Karles est levés,
Lors est li empereres vestus et conréez.
Rollant et Olivier a devant lui mandé,
Et Naimon et Oger et Sanson le sené,
Et Yvon [et] Yvoire et Haton l'alosé;
Le jone roi d'Espaigne n'i a pas oblié;
Quanque l'angres li dit lor a tout raconté.
Quant li baron l'oïrent, forment lor vint à gré.
« Sire, dist li dus Naimes, or tost de l'aprester!
« Nos irons avec vous, se vos le commandés.
— Je ne menrai que .IX., dist Karles li senez. »
Le jone roi d'Espaigne a Karles apelé :
« Sire Guis de Borgoigne, cest ost me garderés,
« Que il n'i ait mellée, noise ne cri levé;
« Mais ce gardés, biaus sire, que pas n'i assaillés
« De ci à icele oure que soie retornez.
« Et vos, biaus sire niez, de ceste oevre pansez.
— Sire, ce dist li cuens, si com vos commandez. »
A icele parole an est li rois alés,
Et Naimes et Ogiers et Sances l'adurés,
Et Richars et Reniers et Tierri l'alosé;
A loi de pelerins sont chascuns atorné.
Il n'orent mie bien demie liue alé
Que li rois de Borgoigne a fait .I. cor soner :
[[b]Ce est signefiance ke se dei[vent] armer].
Qui or voldra chançon oïr et escouter,
Si voist isnelement sa boursse desfermer,
Qu'il est huimès bien tans qu'il me doie doner.

LOR s'armerent par l'ost à force et à baudor.
L'enfes Guis fu armés el destrier misodor;

Les enfans fait venir qui erent li meillor.
Rollans et Olivier se sont mis au recor;
Les viellars font armer de la terre maior.
Sarrazin les choisirent là dedens en la tor,
Dont sevent bien anqui auront de mort paor.
Aquilans s'escria à une vois hautor :
« Baron, or de l'armer, sans nul point de sejor !
« Ja seront assailli li grant et li menor. »
Tot contreval Luiserne sonerent .M. tabor
Et tymbres et buisines, et meinent tel fréor
Que cil defors oïrent la noise et la tristor,
Et Sarrazin se logent trestous as murs entor.

QUANT tuit se sont armé cele gent paienie,
Aquilans de Luiserne ne s'aséura mie,
Ains a fait aprester une riche jalie.
S'il voit qu'il a besoing, si garira sa vie,
Et o lui .XXX. rois du regne de Persie.
L'enfes Guis de Borgoigne ne s'aséura mie,
A sa vois, qu'il ot clere, mult hautement s'escrie :
« Seignor, or du bien faire ! Diex nos soit en aïe ! »
Dont oïssiés par l'ost itele melodie
Et defors et dedens tele ne fu oïe.
Del fossé font amplir une mult grant partie,
Et de monter ces murs chascun d'eus se gramie.
Et paien se desfendent, qui li cors Dieu maudie !
Gietent pierres et fus et pois qui ert boulie,
Teus .C. en eschauderent dont chascuns pert la vie.
« Hé Diex ! ce dist li anfes, dame sainte Marie,
« Qui ce Seignor portastes dont fustes raemplie,
« Par qui nos somes tuit raiens de mort à vie,
« Ne me laissiés destruire ma bele compaignie,
« Mais donez moi conquerre ceste grant tor antie ! »
Et Karles l'emperere ne s'aséura mie;

Venus est à Saint Jake, il et sa baronie,
Faite i a s'orison, s'offrande a establie.
Et cil de l'ost assaillent par moult grant seignorie.

CHARLES li empereres ariere retorna.
Et cil de l'ost assaillent, que nus n'i sejorna.
El point de miedi, quant li solaus leva,
Einsi com nostre Sires le volt et commanda,
Del mur de la cité .I. pan en craventa.
Quant l'enfes Guis le voit, vers Dieu an anclina,
Del cheval descendi, à terre se coucha,
Par grant humilité Jhesu Crist reclama.
Quant ot fait s'orison, ou cheval remonta,
L'espée a traite fors et l'escu enbracha,
D'entrer en la cité les enfans esforça;
Et cil si firent sempres, quant il le commanda.
Parmi les murs versés .IIII^{m}. en entra,
Et paien se desfendent, mès rien ne lor vaudra,
Que chascun del ferir mult grant desirier a.
Ocient et abatent et si fierent à tas;
Encor ne set Rollans, qui assaut d'autre part.

QUANT li mur sont versé, lors entrent li marchis,
Ocient et abatent paiens et Sarasins;
Onques ne vit nus hons si grant abatéis.
Là poïssiés véir .I. si fier huéis,
Soventes fois Monjoie escrier à haus cris.
Cil de là fors l'entendent, li chevalier flori,
Qui o Rollant assaillent as murs d'araisne bis;
Tost et isnelement cele part sont guencis,
En la vile en entrerent, les escus avant mis,
Et troverent paiens detranciés et ocis.
« Par mon chief, dist Rollans, mult est cis rois gentis,
« Car por lui fait vertus li rois de paradis;

« Mult est fors sa puissance et il est de haut pris. »
A ces paroles vindrent au grant abatéis,
En la presse se fierent entre les Arrabis.
Qui dont est encontrés bien est de la mort fis.
Quant or voit Aquilant qu'il estoit si sorpris
Que ne lui vaut desfendre vaillant .II. angevins,
A la galie vient, meintenant s'i est mis,
Et o lui .XXX. rois du regne de Persis.
Il desancrent la nef, au nager se sont pris;
Or les puist governer Pylate et Antecris !

QUANT li rois Aquilans fu entrés en la mer,
Il et trestuit li roi quiderent eschaper;
Mais Damedieu de gloire ne le vout andurer,
Ains fist dedens le voile .I. grant vent venteler,
Qui la fist peçoier et le mast tronçoner,
Dont les covint par force ariere retorner,
Par le commant de Dieu, et ariere amener.
Covint cele galie au grant palais hurter,
Issi très durement venir et encontrer
Qu'il la covint par force partir et esfondrer;
Dont véissiés les rois parmi la mer floter.
Cil qui par la mer va ne puet mie eschaper,
Et cil qui ariva fu fis du chief couper.
Quant l'enfes Guis le voit, Dieu prist à mercier.
Rollans et Olivier pensent de decouper,
De ferir et d'abatre, d'ocire et de tuer.
Une nuit et .II. jors covint ce plait durer,
Tant que tuit furent mor Sarrasin et Escler;
Puis ont fait tous les cors dedens la mer ruer.
Et l'enfes de Borgoigne ne se volt oblier;
Maintenant en monta el palais principel,
Et dit qu'il le randra Karlemaine au vis cler,
Si l'an feront presant li jone bacheler.

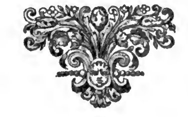
Quant Rollans l'entendi, le sans quide derver :
« Comment! dist il, dans rois, ne l'osés ja panser
« Que vos deseure moi puissiez si haut monter!
« Lessiez moi le palais, je le doi bien garder;
« Je le randrai Karlon, qui qu'en doie peser.
— Sire, ce dist li enfes, ne vous quier à celer,
« Si m'aït Diex de gloire qui se laissa pener
« Ens en la sainte crois por son pueple sauver,
« Je randrai le palais, qui qu'en doie peser;
« Maugré en aiés vos, je le doi bien garder. »
Quant Rollans l'entendi, à lui se volt meller,
Et dist qu'il le ferra, que mar l'osa panser.
« Par mon chief! dist Bertrans, or oi musart parler.
« Donques mar le féimes en France queroner,
« Se nos ne le poons vers vostre cors tenser.
« Certes, se l'osïés nis par mal esgarder,
« Ja vous verriés ce branc parmi le cors bouter.
— Voire, ce dist Berars, ou la teste couper. »
Quant Rollans l'entendi, vis quida forsener.
Guis, tant com il vesqui, ne le pot puis amer.

LA dedens en Luiserne fu moult grans [[b]l'asemblée];
Rollans fu mult iriez, c'est verités provée,
Par pou que vers Guion ne commença mellée;
Mais li baron de France en font la desevrée,
Car des frans damoisiaus fust mult cher comperée.
Atant es vos Karlon à la chere menbrée,
Qui revient de Saint Jaque o sa gent onorée.
Quant il sot la novele la vile est conquestée,
Mult an fu li rois liez, grant joie en a menée;
En la vile s'an entre à grant esperonée,
De ci que au palais n'i ot fait arestée.
Quant le voit sa mesnie, contre lui est alée;

Mult par fu grans la joie que en li a menée,
Et si ot de pité mainte larme plorée.
Quant Rollans vit Karlon, si li dist sa pansée :
« Biaus oncles, je vous rant ceste grant tor quarée.
—Mais je, dist l'enfes Guis, que je l'ai conquestée,
« Et la bele compaigne que je ai amenée.
« Ainques nen fu par vous teste de bu copée,
« Ne n'i feristes onques de lance ne d'espée.
—Par mon chief! dist Rollans, c'est mençonge provée;
« Vos en aurés encor cele teste copée. »
Et Guis li respondi une raison menbrée :
« Vous ne vostre ire pris une pome parée. »
Quant Karles l'entendi, s'a la color muée.
Après en a li rois sa grant barbe jurée
Mar i aura folie dite ne porpansée;
Puis si a fait crier par moult grant alenée
Tuit issent de la vile sens nesune arestée;
Et il si font tantost, qui ains ains, à huée.
Et Karles se coucha desor l'erbe en la prée,
S'a faite .I. orison bien faite et enparlée,
Que cele vile soit à tel fuer atornée
Que de ceus ne d'autrui ne soit mès golosée.
Dont n'éussiés vos mie demie liue alée
Que la citez est toute en abysme coulée,
Et par desus les murs tote d'eve rasée,
Si est assés plus noire que n'est pois destemprée,
Et li mur sont vermeil comme rose esmerée;
Encor le voient cil qui vont en la contrée.
Quant ce voient li prince, merveilles lor agrée;
Chascun contre Oriant a sa chiere tornée.
Lors commande li rois que l'ost soit destravée,
S'iront en Reinschevaus à lor fort destinée.
Seignor franc chevalier, la chançons est finée.

Diex garisse celui qui le vous a chantée,
Et vous soiés tuit sauf qui l'avés escoutée.

EXPLIXIT
LI ROMANS DE GUION DE BORGOIGNE.





NOTES ET VARIANTES.

a désigne le manuscrit de Tours.
b désigne le manuscrit de Londres.

Voici le début, tel quel et sans essai de restitution, du manuscrit conservé au Musée britannique :

Oiez, seignurs baruns : Deu vus creisse buntez.
Ci vus comencerai chançun de grant nobilité,
De Karlon l'emperere, le fort rei coroné,
Le meillur ke fust en la crestienté.
Vint e sis ans tut pleins, kar Deu l'ot mandé,
Fu Karles en Espaigne, cel estrange rengné;
Burcs, citez, chastels i prist à grant plenté.
Un jur fu li reis à Nobles la cité,
E ot pris la vile e ocis Furré;
Ogier apela e Neimes le barbé,
E Rolant sun nevou e Oliver le sené,
E l'enseur barnage, dunt i ot plenté.
« *Baruns, dit l'emperere, or oiez mien pensé :*
« *Conquis avuns la terre en virun et en lé;*
« *N'i a remis chastel, burc nen fermeté;*
« *Or irums à Corde, l'amirable cité.*
« *Amachor la tient k'ad mut grant forté*
« *E mut grant empire là dedens amené;*

« *Baruns, kar i aluns por seinte charité;*
« *Kar si Deu cele aver nos ot destiné,*
« *Riche en poriuns fere nos povre parenté,*
« *Pus irruns en France ke tant avuns desiré.* »

P. 1, v. 4:

.XXVII. anz tous plains acomplis et passez.

Leçon de *a* : *.XXXVII. anz;* mais plus loin, (p. 2, v. 17; p. 3, v. 9) le même manuscrit donne .XXVII. Nous rétablissons donc ici cette leçon, qui semble la bonne, pour mettre le poëte d'accord avec lui-même. On lit d'ailleurs dans *b* : *vint e sis.* C'est un espace de temps qui suffit et au delà à la fable imaginée par le trouvère.

P. 2, v. 26 :

Et mangiez les gastiaus, les poons, les ploviers.

Après ce vers, *b* ajoute :

Et beviez le claré, le piment, le vin velz.

P. 2, v. 7 :

Riches en porroit estre no povre parenté.

b ajoute le vers ci-dessus (ligne 4), mais ne donne point les sept premiers vers de la seconde tirade. D'après ce manuscrit ce n'est pas Ogier qui répond à Charlemagne, c'est Thierri l'Ardenois :

Dist Terri l'Ardenois : « *Tu as le sen devé;*
« *Vos ne fustes mie nez for por secle pener*
« *E pur gent destruire, honir et vergunder.*
—*Terri, dit Karlemaines,* (1) *molt grant tort en avez.*
« *Chascun n'ad k[e] une ame en sun cors à garder;*
« *Si nel fetes pur mei, si le fetes por Dé.* »

P. 3, v. 14 :

[Dès Huiscent] *sor la mer de ci que à Saint Gile.*

Leçon de *a* : *d'Avignon sor la mer.*

Nous empruntons notre correction à un vers qui n'est que la répétition de celui-ci, et qui se lit plus bas, même page, v. 31.

1. Nous supprimons ici *vos*, qui fausse la mesure du vers.

P. 3, v. 25 :

Après parla Richars, li dus de Normendie.

b ajoute :

C[e] est Richart sans pour, ke de Roen fu sire.

P. 4, v. 11 : *Et car* les me *nomez.*

Nous corrigeons ainsi le manuscrit *a*, qui donne :

Et car le mes *nomez.*

P. 4, v. 30 :

Va moi, fai tost venir...

Il faudroit lire peut-être :

Va, fai moi tost venir....

P. 6, v. 21 :

Que .XII. *liues grans nes convenist errer.*
Karles se regarda et vit François plorer.

Entre ces deux vers se placent dans le manuscrit *b* trois tirades où sont brievement racontées des défaites de Charlemagne.

P. 7, v. 11 :

Et li enfant de France se furent aüné.

La partie du récit comprise entre ce vers et celui-ci,

Sire Guis de Borgoigne, dist Bertrant, çà vene,

(p. 8, v. 12), est beaucoup plus développée dans le manuscrit *b*; au lieu de 37 vers, elle en renferme 166, divisés en quatre tirades, dont le texte est, par malheur, fort incorrect. Dans la première tirade, les fils des douze pairs sont nommés :

Premerain i vint Gui, le fiz al duc Sampçon;
Après i vint Bertran, le fiz al duc Neimon,
Berard de Muntider, fiz Terri le baron;
S'i vint Estus de Lengres, [le] fiz al duc Odon,
E Gefrei l'Angevin, le fiz à Salemon,
E le fiz Angeler, Savari le Gascon;
E s'i fu Albers, fiz Basin le Burgoinon;
Le fiz Richard i fu, k[i] ot nun Terrion;

S'i fu le fiz Ivoire d'Ivorie, Haston,
E le fiz Anséis; s'i fu le fiz Huon;
S'i fu le fiz Gerin, Gerin sun compainon. (sic)
Tut li meillur i vindrent et de plus grant renon.

C'est Bertrand, le fils de Naimes, qui prend la parole le premier, comme dans le manuscrit *a*; l'objet de son discours est le même, seulement ses raisons sont un peu plus développées. « Faisons un roi, conclut-il; « sinon, douce France ira à sa perte; le plus fort « enlèvera au plus faible sa maison. Faisons un roi

« *Ke nus tendra en France en pes et à reson :*
« *Ja ne valt un réalme san segnor un boton.* »
Et li enfant dient : « *Et nos ben l'otréum.* »

La seconde tirade est, au commencement, une répétition de la première, et, en quelques points, se rapproche beaucoup pour la forme du texte du manuscrit *a*; mais après le seizième vers se trouve un discours du fils cadet de Ganelon, qui est une invention toute nouvelle, et semble annoncer une version remaniée :

Un des fiz Guenelon s'en est en pez levez;
Maucion ot [*à*] *nun, si fu* [*li fiz*] *mainés.*
Grant fu e parcréu, si ot pendant le nés,
Si ot la barbe rousse, et fu molt [*lonc*] *et lez.*
. . . .
« *Bertran, dit Maucion, certes ben dit assez :*
« *Si l'em feit rei en France, je m'en sui presentez,*
« *Si demant la corone, ke vos la me donez.*
« *Si de mei feites rei, grant honur en aurez,*
« *Kar vos serrez por mei enhaucé et amez.*
« *Baruns, je seie reis, si vus le comandez;*
« *Molt ert bien enploïe en mei la realtez,*
« *Kar je sui gentils hom e de grant parentez :*
« *Alorin est mi niep, e mun cosin Hardrez,*
« *Et Richart mun parent e Focher le barbez,*
« *Et Isoart li jesnes e Brihan li einnez,*
« *Malveisin e Malingres, et Miles et Forrés.*
« *Ne sai ke plus en die; trop sui enparentez.*

« *E si est mun pere Guenes, k'od Karlon est alez;*
« *Sa serur od a femme, si ke ben le savez:*
« *Pur ce dei en France estre haltement coronez.* »

. . . .

E dit Estus de Lengres : « *Trop vos estes hastez;*
« *N'atendist[es] pas tant ke fussez apelez.*

. . . .

« *Maucion, teisez vos; n'en déussez parler.* »

Ici se termine la seconde tirade.

Estout de Langres continue : « Bertrand a bien parlé, dit-il, cherchons un prudhomme parmi nous pour en faire un roi. Je ne parle pas de moi; si je voulois la couronne, je l'aurois et serois roi de France, quoi qu'on en pût dire; mais je ne veux pas l'être, j'ai le cœur trop felon. Il y faut un homme sage et plein de *grand amour*, qui garde et conduise le pays par la douceur. — Je me suis présenté le premier, reprend Maucion,

« *Si demand la corone, je la ruis à vos tuz;*
« *Si d'altre fetes rei, ja n'ert si gentils homs*
« *Je n'en prenge la teste par desuz le mentons.* »

Estout de Langres, sans s'effrayer du ton menaçant de Maucion, reprend à son tour :

« *Je dirrai mun pensé, ki k'en peise ne ki non :*
« *Ben [vos] déussez tere, en nun Deu, Maucions,*
« *Vos e vostre lignage avez esté tuz jurs,*
« *E tut vostre ancessur, retté de tréicuns.*
« *Dehait [ait] traitres rei el col et el mentun!*

Pour mettre fin à ce débat, Berard est d'avis qu'il faut aller au moutier implorer l'intervention de Dieu. « Choisissons parmi nous, dit-il, quatre cents des plus sages, qui prêteront le serment sur les évangiles de faire un roi du mieux qu'ils sauront. Le roi une fois nommé, s'il refuse, on lui coupera la tête. — Par ma foi, dist Estout de Langres, voilà qui est raisonnable. »

Ainsi se termine la troisième tirade.

Al conseil de Berart se sunt tuz acordez :
Quatre cent eslisent de vaillanz bachelers,
Ke sur les relikes e sur seinz unt jurès
K[e] il eslirrunt [rei], solum lur lèaltez,
Trestut le plus prodomme k[e] il porrunt trover.

Mais Maucion proteste d'avance contre le résultat de l'élection, s'il ne lui est pas favorable :

« *Ne m'ubliez vos mie, je m'en sui presentez :*
« *Si d'altri fetes rei, vos perdrez m'amistez ;*
« *Mal vos porchacerei, si serez puis grevez.* »

Sur quoi, Estout de Langres menace Maucion d'un bâton qu'il trouve à sa portée :

Il le prinst à deu mains, si l'ad en halt levez ;
Ja èust à Maucion parmi le chef donez
Quant son lignage l'at [et] sustret et ostez.

Cette scène terminée, le récit continue comme dans le manuscrit *a*, et à peu près dans les mêmes termes. Bertrand propose de choisir pour roi le fils de Sanson de Bourgogne, le jeune Gui, le héros de ce poëme.

P. 7, v. 3 :

Ileuc furent li sers premerain controvè.

Cf. Beaumanoir sur l'état des personnes. L'une des origines du servage est, selon lui, celle qu'indique ici notre trouvère.

P. 9, v. 30 :

Que lour enfans garisse et lor riches maris.

Leçon de *b* : *de mort et de perils.*

P. 18, v. 14 :

Mult fu fors la bataille à l'estour commencier.

Toute cette tirade manque dans le manuscrit *b*.

P. 21, v. 33 :

Seignor, ce dit li enfes, or vous apareilliez.

Leçon de *b* : *kar vos agenuillez.*

P. 22, v. 27 :

Or s'en vont li enfant qui oirrent lor chemin.

Entre la tirade qui commence par ce vers et celle qui la précède se trouvent dans le manuscrit *b* deux tirades, l'une de 78, l'autre de 63 vers.

Première tirade :

Or s'en vunt li messages ki Deus pust honorer,
E menent la viande à Karlon à vis fer.

Après deux journées de marche, le convoi est en vue de Montorgueil, une cité qui a résisté aux efforts de Charlemagne et à un siége d'une année. Estout de Langres veut qu'on la prenne et qu'on en déloge les païens. Ses compagnons lui représentent la folie de l'entreprise; mais lui, il estime qu'il seroit honteux de revoir Charlemagne sans avoir eu une rencontre avec les Sarrasins. Son vœu est bientôt exaucé : à une lieue de là, le convoi est arrêté par une bande de quatre cents Sarrasins.

Cil gardent les passages, les destreis et les guez.

Leur chef Danemont, fils de Huidelon de Montorgueil, réclame de chacun des chevaliers françois un tribut de mille besans d'or. — Indignation d'Estout de Langres. — Il passe un gué qui le sépare de Danemont et de sa troupe. — Rejeté dans l'eau par un coup terrible du chef sarrasin, il va périr, lorsque ses compagnons accourent à son aide. Un miracle les favorise : l'eau se retire pour les laisser passer.

Deuxième tirade :

Combat des François et des Sarrasins. — Joute de Danemont et d'Estout de Langres. — Le chef sarrasin, abandonné par les siens, est contraint de prendre la fuite avec eux, et va porter l'alarme à Montorgueil. — Les François continuent leur route vers Luiserne.

P. 24 : Le quatorzième vers ne semble guère venir à point après les autres. Nous pensons qu'il y a là une lacune.

P. 29, v. 11 : *Cis jors est li* cinquimes.

Le même personnage répond à la même question, p. 31, v. 2 : *Sire, hui à* .XV. *jours*. Ces deux chiffres

ne sont pas d'accord; il est donc probable qu'il faut lire ici *quinzimes* au lieu de *cinquimes*.

P. 30, v. 3: *feis*[*t*]. *a* donne *feis*, forme de la seconde personne; mais il faut ici la troisième.

P. 33, v. 14:

Atant es Ganelon et son compain Hardré.

b ajoute, après ce vers:

Tebalt et Alori, Malvaisin et Mauré.

P. 33, v. 16:

Olivier de Viane a par non apelé.

Leçon de *b*:

Guenes veit Olivier, si l'a aresonez.

P. 39, v. 4:

Que vous a il mesfait? dist Torpin au vis fier.

Leçon de *b*:

Que vous a il mesfait? Bertran li respondi.

P. 39, v. 26:

Enfant, fait [l'empereres], *je vous demant congié.*

Leçon de *a*:

Enfant, fait il, *je vous.....*

P. 40, v. 4:

Karles vesti la guige, *mist le chapel el chief.*

Leçon de *b*:

Karles vesti la here.....

leçon qui nous semble préférable. On se revêt d'une *haire*, et non d'une *guige*, qui est un cordon.

P. 41, v. 25:

Seignor, dist [Boydans], *entandez mon pensé.*

On lit dans *a*: *Seignor, dist* il.

P. 43, v. 19:

Le saisi par la barbe, dont li peūs *est mellez.*

On lit dans *a*: *peust*, qui est inadmissible; nous corrigeons et lisons: *veus* pour *pels*, poil.

P. 44, v. 21 :

Il mëismes ses cors est *maintenant* montez.

Leçon de *b* : *s'est* maintenant *armez*.

P. 46, v. 19 : On lit dans *a* : *mult* fel et *mult* desmesurez, leçon qui fausse le vers.

P. 46, v. 21 :

.III. *eves i acourent*.....

Voyez p. 86, v. 3 : *Sivirent les* .IIII. *eves*.
Si l'on adopte cette seconde leçon, il faudra lire ici :

L'une a non Rupane, l'autre Marne des guez ;
Si i cort Anviron.....

que nous n'avons osé considérer comme l'une des quatre rivières aimantées qui se couloient à Montorgueil.

P. 50, v. 9 :

Quant lui vient *à plaisir, panre le nous lera.*

Leçon de *b* :

Quant lui *ert* à plaisir...

P. 52, v. 16 :

[L'enfes Guis de Borgoigne] *regarda Maucabré.*

Leçon de *a* :

Li enfes Guis regarda Maucabré.

Vers de dix syllabes seulement. La correction est empruntée au premier vers de plusieurs des tirades précédentes.

P. 52, v. 18 :

En arcage grezois..... Leçon de *b* : *En parole grejoise.*

P. 53, v. 32 :

[Et] *que il te* [conduie], *s'il puet à sauveté.*

Leçon de *a* :

Que il te maint, s'il puet, à sauveté.

Vers de dix syllabes seulement. — L'addition de *et* semble naturelle, et *conduie*, qui a le même sens que

maint, est employé vingt fois dans le poëme en semblable cas.

P. 54, v. 1 :

Or chevauche li rois, il et sa compaignie.

Leçon de *a* :

Or chevauche li rois, et *il et sa* grant *compaignie.*

P. 54, v. 3 :

Parmi la [maistre] *porte.*

Maistre manque ici dans le manuscrit *a*. Au dixième vers de la tirade suivante, c'est le mot *porte* qui manque, comme l'indique le manuscrit *b*, qui donne *posterne*. Nous complétons ces deux vers l'un par l'autre.

P. 54, v. 5 :

Chevaus virent......

Nous corrigeons le manuscrit, qui donne *vinrent*.

P. 54, v. 30 :

Il ot les sorcils grans et s'ot le poil levé.

Leçon de *b* : et s'ot *large le nez.*

P. 56, v. 7 :

Seignor, dist [l'enfes] *Guis, envers moi entandès.*

Leçon de *a* :

Seignor, ce dist Guis, envers moi entandès.

Nous corrigeons le manuscrit en retranchant *ce* et en reproduisant ici une forme qui se retrouve en vingt autres passages.

P. 56, v. 28 :

Desus le faudestuef *se sist li rois prisiès.*

Leçon de *b* : *faldestol.*

P. 67, v. 11 :

[Or s'en va l'enfes Guis] *qui Diex croisse bonté.*

Ce vers n'a que dix syllabes dans le manuscrit *a* :

L'enfes s'en va qui Diex croisse bonté.

Nous proposons de le corriger comme ci-dessus, et nous répétons cette correction deux vers plus bas, où on lit dans le même manuscrit :

L'enfes s'en va sous l'Olivier ramé.

P. 67, v. 24 :

Le cors ot gent, bien fait, [[b]molt semble bien vassal.]

Encore un vers de dix syllabes dans le manuscrit *a* :

Le cors ot gent et bien fait contreval.

b nous fournit la correction.

P. 67, v. 25 :

Les [jambes] *fors et longes por séoir sor cheval.*

Leçon, évidemment fautive, du manuscrit *a :*

Les *chevaus* fors et longes......

P. 71, v. 8 :

.XXIIII. topaees i ot tout séélés.

Le manuscrit *a* donne *scelés*, qui fausse le vers.

P. 75, v. 7 :

[Lores] *ne doutast il* .IIII. *rois coronés.*

Le manuscrit *a* donne *lors*, qui fausse le vers. Au lieu de *rois coronés*, on lit dans *b* : *Turcs defaez.*

P. 89, v. 22 :

Comment! dist [l'enfes Guis], *dans viellars radotés.*

Leçon du manuscrit *a* :

Comment ! *dist* li *angres*, dans.....

P. 99, v. 2 :

Où qu'ele voit [[b]Guion], *gentement li a dit.*

Leçon de *a* : *Karlon.* C'est une faute manifeste.

P. 104, v. 33 :

Et Guis .L[m]. *qui tuit furent créant.*

Nous supprimons devant Gui *l'enfes*, qui se lit dans le manuscrit *a*, et qui fausse le vers.

P. 109, v. 14 :

[Si ne fust Huidelon] *qui me vint aïdier.*

Leçon de *a* : *Et Huidelon.* — Le vers est faux et inintelligible.

P. 111, v. 18 et 19 :

En une [planche veille] *soffri mort et ahan*,
Ja ne crerai [ᵇen lui], *ce te di vraiemant.*

Leçons de *a* : *place vies.* — *celui.*

P. 113, v. 23 :

Por ce qu'il despisoit Jhesu, le fieus Marie.

Le manuscrit *a* porte : *le fieus sainte Marie.* Nous supprimons *sainte*, qui fausse le vers.

P. 123, v. 17 :

[*A la seint Bastien, tut en sëez crëant.*]

Ce vers manque dans *a*.

P. 125, v. 28 :

[ᵇ *Ce est signefiance ke se dei*[vent] *armer.*

Ce vers n'est pas dans *a*, et se lit ainsi dans *b* :

C'est signefiance ke se deit armer.

Les trois vers qui suivent celui-ci ne se trouvent pas dans *b*.

P. 126, v. 21 :

Dont oïssiés par l'ost itele melodie.

Leçon de *b* : *une tele bundie.*

P. 127, v. 28 :

Tost et isnelement cele part sont guencis.

Leçon de *b* : *vertis.*

P. 129, v. 21 :

Là dedens en Luiserne fu [*moult*] *grans* ᵇ[l'asemblée].

Leçon de *b* : *la mellée*, qui revient au second vers après celui-ci ; mais, cette fois, la leçon est bonne.

P. 130, v. 12 :

Vous ne vostre ire pris une pome parée.

Nous corrigeons ainsi la leçon vicieuse de *a*, qui donne ce vers faux :

Vous ne vostre ire ne pris pas une pome parée.
